



*The*  
Robert E. Gross  
Collection

A Memorial to the Founder  
of the

*Lockheed Aircraft  
Corperation*

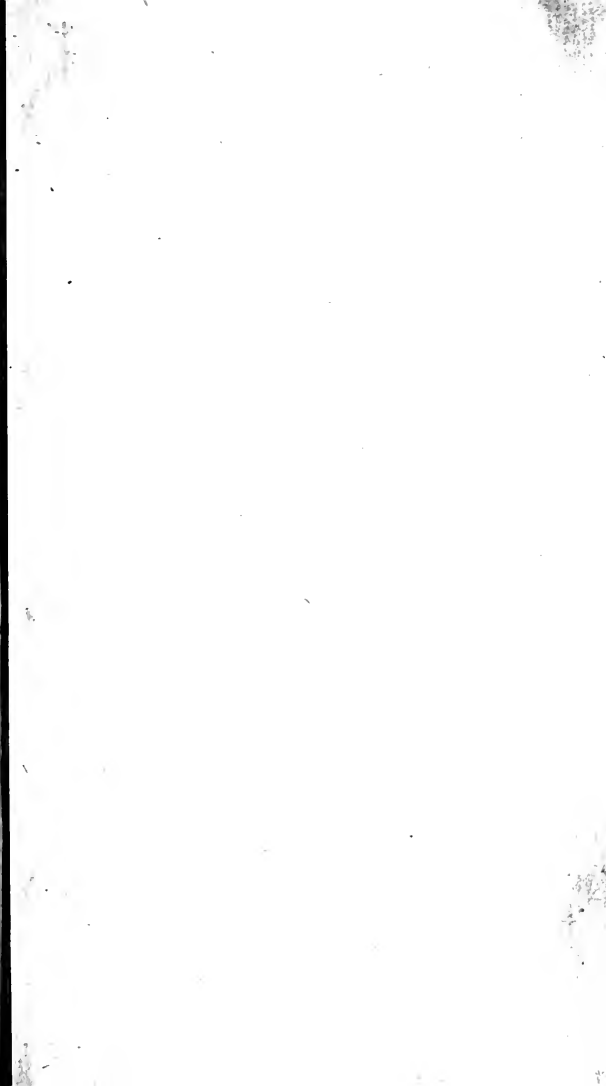
Business Administration Library


*University of California*  
Los Angeles



(Sainte Frix)

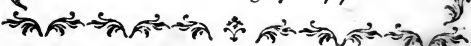






VINCENT demeure actuellement.

Rue des Mathurins,  
Hôtel de Clugny. 1771.



# HISTOIRE DU COMMERCE

ET

## DE LA NAVIGATION DES PEUPLES

ANCIENS ET MODERNES,

*OUVRAGE divisé en deux Parties, dont la  
premiere contient l'Histoire politique du  
Commerce des Anciens ; & la seconde ,  
l'Histoire générale du Commerce chez les  
Peuples modernes.*

PREMIERE PARTIE.

---

TOME PREMIER.

---



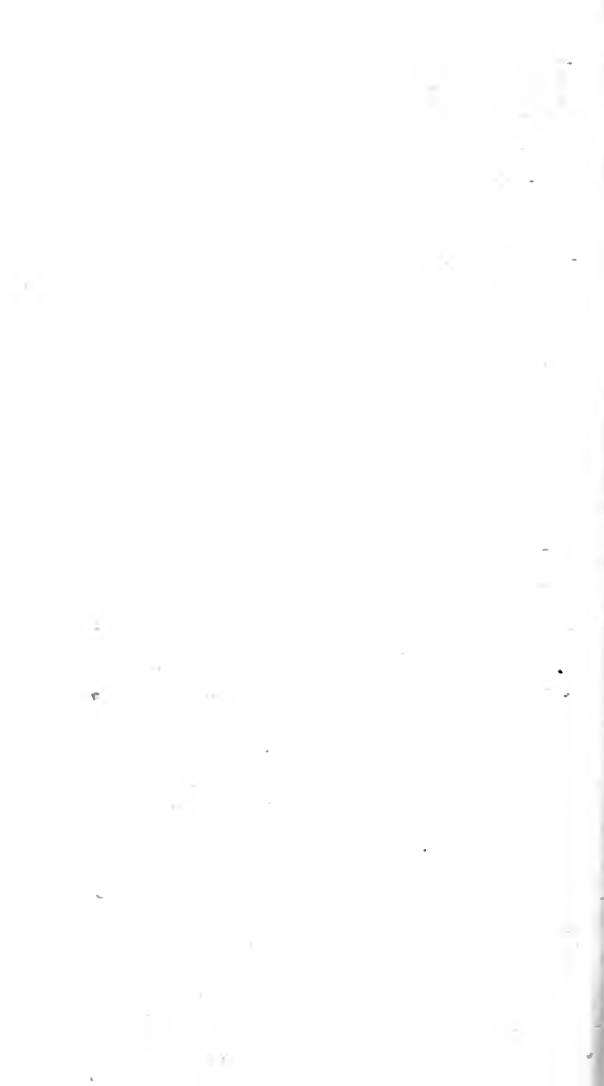
A AMSTERDAM,

*Et se trouve à PARIS ,*

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue de  
Beauvais.  
DURAND , rue du Foin.  
VINCENT , rue S. Severin.  
DUCHESNE , rue S. Jacques.

---

M DCC LVIII,



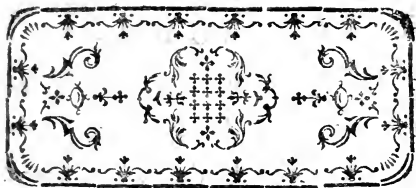
---

# AVERTISSEMENT

DES LIBRAIRES.

***L**Es deux Volumes de l'Histoire du Commerce & de la Navigation des Peuples anciens & modernes que nous donnons aujourd'hui , renferment la premiere Partie de cet Ouvrage. Nous mettrons incessamment sous presse la seconde Partie qui formera quatre Volumes , & nous espérons pouvoir les donner au Public au mois de Décembre prochain.*

2000



# DISCOURS

## PRÉLIMINAIRE.



N vain quelques Auteurs modernes, plus entêtés de leurs opinions , qu'instruits dans l'administration des affaires , ont prétendu que l'Histoire étoit un Juge incompetent en matiere de Politique ; que le récit des événemens éloignés étoit inutile pour les siècles présens. Ils n'ont pas senti que les différentes sortes de

gouvernemens connues dans l'antiquité , sont encore les mêmes sortes de gouvernemens établies aujourd'hui; que les maximes générales sur lesquelles ces divers gouvernemens sont fondés , subsistent toujours ; que les différences qui résultent du génie des peuples , & des circonstances dans lesquelles ils se trouvent , n'entraînent que des modifications de ces principes , & qu'elles ne peuvent en détruire le fond. En effet , l'Histoire dont je me fais une étude particulière depuis longtemps , me montre dans tous les siècles , & chez tous les



peuples anciens & modernes, ou la Démocratie , ou l'Aristocratie , ou la Monarchie , ou le Despotisme doux , ou le Despotisme outré , ou enfin quelqu'un des mixtes. Je vois que tous les Etats qui ont passé d'une forme de gouvernement à une autre forme, ont parcouru le même cercle d'événemens , & qu'ils ont passé à-peu-près par les mêmes degrés. Il y a plus ; je vois qu'il n'est point aujourd'hui de Nation dont on ne pût trouver la ressemblance dans celles de l'antiquité : il ne s'agiroit pour cela que de faire quelques déplacements ,

& de s'attacher moins à la forme des événemens qu'aux sources dont ils jaillissent.

On ne peut donc révoquer en doute que l'Histoire ne soit le meilleur maître , & j'ose dire le seul pour ceux qui veulent s'instruire , soit dans le grand art de gouverner , soit dans ce qui y est relatif. L'ignorance & la mauvaise foi peuvent seules s'obstiner contre cette vérité. Qu'on lise Diodore de Sicile , Polybe , Cicéron , Grotius , Puffendorf , Bossuet , Fénelon , & tous les Auteurs qui , par les places qu'ils ont occupées , par leur naissance , ou par

leurs recherches, ont été à portée de considérer de plus près les ressorts de l'administration générale, tous parlent de l'Histoire comme de l'instruction la plus certaine, que ceux qui sont destinés à gouverner, puissent recevoir. Cette étude peut donc être regardée comme étant d'une utilité généralement reconnue ; & des sarcasmes, toujours déplacés en matière de raisonnement, ne doivent pas empêcher qu'on n'examine & qu'on ne juge d'après l'expérience qu'elle nous donne, les nouvelles opinions & les ouvrages qui paroissent sur

la Politique. Un seul trait va confondre ceux qui par amour propre , ou par l'intérêt particulier qu'ils ont aux innovations qu'ils proposent , cherchent à écarter les lumières de l'Histoire qui les éclaireroient de trop près. Les Grecs prirent leurs loix chez les anciens Egyptiens , les Romains adopterent la plus grande partie de celles des Grecs , nous avons pris celles des Romains. L'origine des loix que nous suivons aujourd'hui remonte donc jusqu'aux anciens Egyptiens ; cependant nous en sommes séparés par un intervalle de plusieurs milliers

d'années. Est-il possible que nous ayons avec eux quelque analogie ? C'est ce qu'il ne feroit pas difficile de prouver, & ce que l'on pourra voir dans le cours de cet ouvrage. La connoissance de ces peuples, celle des événemens qui forment leur Histoire, des partis qu'ils ont pris dans les diverses circonstances, des suites qu'ont eues les révolutions qu'ils ont éprouvées ; l'étude des causes qui en ont déterminé les bons ou les mauvais succès, peuvent donc être utiles à un peuple qui a adopté la plus grande partie de leurs loix, & dont le gou-

vernement avoit à-peu-près les mêmes principes pour base dans son ancienne institution, si l'on ne considère que les principes généraux.

Cependant il faut convenir que l'Histoire, telle qu'elle a été traitée jusqu'à présent, ne peut fournir qu'une instruction médiocre. Nous avons beaucoup d'Histoires particulières, & un assez grand nombre d'Histoires universelles ; mais dans les unes & dans les autres, on s'est attaché ou à établir des points de chronologie, ou à la recherche de personnages inconnus, & sur lesquels on ne peut jamais

avoir que des connoissances conjecturales , c'est-à-dire , très-hazardées , ou enfin à embellir les régnes ou les actions de certains hommes , que les Historiens contemporains semblent avoir pris en affection , quelquefois par intérêt , quelquefois par caprice , & souvent sans qu'on en puisse deviner d'autre motif , que celui de briller eux-mêmes ; plutôt que de s'attacher à faire connoître les peuples par l'examen de toutes les parties de leur gouvernement , examen , qui peut seul repandre de la clarté sur les faits , & les rendre également

intéressans & instructifs. Par exemple , si je lis la guerre du Peloponèse , où toute la Grèce se partagea entre Sparte & Athenes , qui se disputoient la gloire de présider aux Jeux Olympiques , & si je suis instruit par des lectures précédentes, de l'état des forces , tant de terre que de mer , des peuples principaux de cette contrée ; si je n'ignore pas quels sont leurs intérêts respectifs ; si je connois leurs mœurs , leur religion , leurs usages ; si je sçais l'état de leurs finances ; enfin si rien de tout ce qui les concerne ne m'est échappé , alors



non seulement le récit des faits me plaît & m'intéresse bien davantage ; mais je puis en tirer bien plus de fruit que si j'ignorois toutes ces choses , parce que sans ces connoissances il m'est impossible de bien juger des opérations politiques , militaires , &c. dont alors je ne vois que l'effet , sans en voir ni le principe ni la conduite.

Un Etat , quelle que soit la nature de son gouvernement , est fondé sur un système de législation , & sur cinq autres systèmes. Système de police générale , système militaire , système politique , sys-

tême de finance , & systême de commerce.

Le systême de police générale d'un peuple comprend ses mœurs , ses usages , ses préjugés , &c. qui dévoilent son génie particulier , & leurs révolutions ; car il arrive des révolutions dans la morale , dans les préjugés & dans les usages d'un peuple , ainsi que dans son gouvernement ; ces deux espèces de révolutions sont assez liées, & s'entraînent réciproquement pour l'ordinaire.

Le systême militaire comprend tout ce qui est relatif à la guerre sur terre & sur

# PRÉLIMINAIRE. xvij

mer ; on y voit non seulement le nombre des troupes , ce qui les compose , la manière de les lever , leur discipline , leurs armes , leur paye , leur habillement , leurs vivres , les arsenaux , les magasins , les places de guerre , les vaisseaux , les agrès , les ports de mer , les bois de construction , les précautions que l'on prend pour en avoir toujours , tant sur pied , que prêts à être employés , &c. Mais on y voit aussi le degré de faveur & de considération que le gouvernement accorde aux militaires , & les soins qu'il prend pour avoir des

xviii DISCOURS

troupes , des officiers , des généraux , ou sa négligence à cet égard ; enfin on y voit les progrès de ce peuple dans la science de la guerre , sa force ou sa foiblesse.

Le système politique se divise en deux branches, dont la première a pour objet l'administration intérieure ; la seconde renferme les intérêts de la Nation , relativement à la situation présente de celles qui l'environnent, les diverses combinaisons qui préparent & amènent les événemens favorables , ou qui parent à ceux qui seroient défavorables , les moyens de négocier

ciation , le soin de former des négociateurs également instruits de ce qui convient à leur patrie , & de ce qui convient à tous les autres peuples avec lesquels elle est en relation ; car un Général peut ne connoître qu'un pays , & on peut ne l'envoyer faire la guerre que dans une partie ; mais pour qu'un négociateur serve utilement sa patrie dans quelque Cour que ce soit , il faut qu'il soit en état de négocier également dans toutes les Cours, par les rapports que toutes les Cours ont entre elles. Enfin de ces deux parties du système politique ,

l'une doit s'occuper continuellement du soin d'augmenter la gloire & la puissance de l'Etat , ou du moins du soin de les conserver. Elle doit paroître menacer sans cesse , & ne respirer que la guerre par la vigilance & l'action qu'elle entretient continuellement ; tandis que la seconde, avec les mêmes objets d'aggrandissement ou de conservation, semble ne tendre au contraire qu'à la conciliation générale. Cependant loin de se refuser à la guerre, c'est elle qui la décide presque toujours ; mais ce n'est qu'au moment où sa partie

est liée de maniere, que tout annonce d'heureux succès. Alors la Politique extérieure change tout-à-coup, elle ne semble plus s'occuper que du soin de ramener la paix, & d'éteindre le feu qu'elle-même vient d'allumer ; mais elle l'attise en secret, s'il est convenable à ses intérêts de l'entretenir. Quelquefois elle fait éclore une guerre entre deux ou plusieurs peuples, par ses menées & ses intrigues, à laquelle elle paroît n'avoir aucune part, & ne prendre aucun intérêt, pour user l'une contre l'autre, si l'on peut s'exprimer ainsi, une ou deux

Puissances qui s'élevent trop à son gré , & dont elle veut retarder les progrès , ou pour s'arroger la supériorité sur ses voisins , en se rendant l'arbitre de leurs différends. Il est aisé de sentir par ce que je viens de dire , que le système politique est sujet à des révolutions utiles ou pernicieuses pour l'Etat , selon le degré d'habileté , de prévoyance , d'attention de ceux qui gouvernent , & de ceux que le gouvernement employe ; mais il est aisé de sentir en même temps , qu'il est des principes généraux sur cette science , & que ceux qui sça-



vent les modifier avec l'intelligence & la capacité nécessaires , s'emparent , pour ainsi dire , des événemens , les maîtrisent , & dispensent autour d'eux les révolutions à leur gré.

Le système de finance comprend non seulement les différentes sortes d'impôts, leur quantité & qualité , la manière de les lever , le choix des moyens & celui des gens chargés de cette manutention , la répartition générale sur ceux qui doivent les payer, les changes , le taux des monnoies , celui de l'argent , &c. Mais aussi le degré suffisant de

matieres d'or & d'argent , leur circulation , le maintien de la confiance dans les crédits nécessaires, ainsi que dans les papiers publics , & la dispensation , l'œconomie , l'application des revenus de l'Etat ou du Prince , en donnant à chaque partie les sommes nécessaires , & se réservant sur le total un surabondant , qui , sans être renfermé dans des coffres , soit cependant toujours prêt à être employé dans les cas imprévus & urgens.

Le système de commerce consiste dans une balance du commerce intérieur avec celui

lui de l'extérieur , juste , raisonnée , conséquente à la situation du pays , à son étendue , aux productions du sol , à la forme du Gouvernement , au génie de la Nation , & relative aux autres Puissances ; & ce système consiste dans la stabilité de cette balance , qui empêche également le trop ou le trop peu d'exportation , tant en denrées qu'en espèces , qui produiroient à la fin le même effet par des moyens contraires. Enfin il consiste dans le soin de porter insensiblement cette partie du Gouvernement jusqu'au point où elle peut aller sans danger

xxvj DISCOURS

pour l'Etat , & non au-delà. Ce systême , ainsi que les précédens , a ses révolutions , il est inutile de s'arrêter à les discuter ; mais lorsqu'il est établi sur les vrais principes , les révolutions même qu'il éprouve , tournent toujours au bien de l'Etat , pourvu que le Gouvernement conserve la modération nécessaire , & qu'il ne veuille pas toujours tout ce qu'il peut ; car il est dans les Etats , comme parmi les hommes , des félicités , des fortunes que l'instant amène , & que l'instant fait disparoître : l'obscurité redouble , lorsque l'éclair est passé.

Ces cinq systêmes ont entr'eux une relation , une liaison si intime , que les défauts de l'un ne peuvent guères manquer d'influer sur les autres. On sent aisément combien la police générale tient à l'administration intérieure , combien le militaire & le politique sont dépendans l'un de l'autre , combien ils tiennent à celui de finance , combien celui de finance tient à tous les autres ; enfin combien celui du commerce influe , & sur les finances , & sur l'administration , & sur la politique , &c.

Mais tous ces systêmes

*b ij*

## xxviii DISCOURS

touchent à celui de la législation , comme on voit toutes les lignes tirées dans un cercle, qui prolongées , aboutissent à la circonférence , ou la coupent. La législation est à l'Etat , & aux systèmes sur lesquels il est régi , ce que l'atmosphère est à la planète qu'elle embrasse , qu'elle presse de tous les côtés , & sur tous les points.

Il est des lois fondamentales , & des lois passagères ; les lois passagères n'appartiennent à la législation , que par le rapport direct & immédiat , qu'elle doit avoir nécessairement avec tout ce qui

se passe dans l'Etat. Nées , pour ainsi dire , de quelqu'un des autres systèmes , ce ne sont point ces loix qui constituent l'essence de celui de législation ; mais ce sont les loix fondamentales , qui par conséquent, ne peuvent éprouver aucune variation , aucun changement, aucune modification différente , sans qu'il n'en résulte une secousse violente dans le Gouvernement. Déroger à une loi , en tout ou en partie , c'est lui porter un coup bien dangereux : une seconde dérogance est un coup mortel. On la néglige d'abord , bientôt on la mé-

### xxx DISCOURS

prise : heureux si l'on pouvoit l'oublier, il en feroit plus facile de la rétablir ; car il en coûte plus pour remettre en vigueur une loi demeurée quelque tems sans effet , que pour en faire adopter une nouvelle.

D'après cette esquisse légère de toutes les parties principales qui composent un Gouvernement de telle nature qu'il puisse être , il est aisé de juger que l'unique méthode de traiter l'Histoire de maniere à la faire bien connoître , & à lui donner toute l'utilité qu'on en peut recueillir , seroit de détailler



chacune de ces parties , avant de songer à les rassembler toutes dans le même point ; autrement, il n'est pas possible qu'il n'y ait toujours de la confusion , & une obscurité à travers laquelle il est bien difficile de démêler des objets , qui se suivent rapidement ; ainsi que les nœuds divers qui les assemblent. Alors ces objets , dont les liens qui les enchaînent restent inconnus , paroissent sans ordre , sans suite , isolés , pour ainsi dire , & ne semblent plus être que l'ouvrage du hazard , tandis qu'ils sont celui de la combinaison des er-

## xxxij DISCOURS

reurs , ou de la justesse du Gouvernement.

Il faudroit donc , avant de donner l'Histoire générale d'un peuple , donner celle de sa législation , de sa politique , de son militaire , de ses finances , de son commerce ; & l'on pourroit faire pour l'Histoire universelle ce que je propose pour un peuple particulier. L'Histoire a toujours paru à ceux qui ont voulu l'approfondir , d'une étude aussi difficile qu'elle paroît aisée à ceux qui ne veulent en avoir qu'une idée générale ; mais cette difficulté ne provenoit que du défaut

dans la méthode de s'instruire. Pour avoir voulu tout donner à la fois , on n'a guères donné que des ouvrages imparfaits , peu instructifs , & par conséquent inutiles. Nous en sommes encore à déterminer des points de chronologie ; n'est-ce pas en être encore aux élémens de cette science , & ne nous y sommes-nous pas arrêtés trop long-temps ? Peut-être devrions-nous maintenant prendre l'essor , & nous servir des connoissances acquises , & même des conjectures , en n'adoptant que les plus vraisemblables , pour arriver à

#### xxxiv DISCOURS

des objets véritablement intéressans ; car l'ambition de quiconque se consacre à l'étude , doit être moins d'acquérir la réputation de sçavant , qualité brillante , mais souvent stérile , que de se rendre utile à sa patrie & à l'humanité en général. C'est-là que réside vraiment le mérite d'un Auteur , d'où résulte la célébrité ou la gloire , selon la nature des objets auxquels il s'applique.

Peut-être trouvera-t-on au premier coup d'œil , la méthode que je propose , longue , & sujette à des répétitions immenses. J'avoue qu'elle

peut paroître telle , à qui ne veut ſçavoir de l'Hiftoire, que les faits principaux. Mais ne ſçavoir que des faits , c'eſt encore un coup être peu inſtruit, & pour cela il ne faut que de la mémoire : en connoître les cauſes , en voir les effets, c'eſt la véritable ſcience pour laquelle il faut du jugement. Alors on ſentira qu'il eſt bien plus court de détailler une fois toutes les parties d'un gouvernement , avant d'en conſidérer le tableau général , que d'être obligé de faire cette étude , pour ainſi dire , à chaque fait ; & que cette maniere de traiter l'Hiſ-

toire est la moins sujette aux répétitions , quoique de certains faits soient dans le cas d'être examinés fix fois pour chaque peuple ; mais comme on les voit toujours sous des aspects différens , alors ils paroissent aussi toujours nouveaux , & ce ne sont plus des répétitions. D'ailleurs que l'on confidere la quantité d'Histoires générales & particulières , de Mémoires , d'Abrégés, d'Extraits, d'Anecdotes , de Lettres , de Commentaires que nous avons , sans avoir sur aucun peuple ancien ou moderne , une Histoire qui puisse dispenser ce.

lui qui veut s'instruire à fond, de lire une infinité de volumes. Enfin la méthode que je propose pour apprendre l'Histoire , étant la véritable route qu'il faut suivre , elle est nécessairement la plus courte ; car je ne connois pas de plus court chemin que le sentier de la vérité.

J'avouerai que plus occupé des progrès que je pouvois faire dans la science de la guerre , que des moyens de compléter l'Histoire & d'en perfectionner l'étude , je n'ai point eu cet objet en vue , en commençant mon Histoire générale des guerres. Mais il

## xxxviii DISCOURS

arrive dans toutes les sciences  
ce qui arrive souvent dans la  
chymie ; en marchant à une  
opération par une suite de  
procédés , on découvre sur  
la route une infinité de véri-  
tés plus ou moins utiles , tou-  
jours intéressantes , puisque  
ce sont des vérités. Les ob-  
stacles qui se présentoient &  
que je trouve encore , m'apprennent que pour bien faire  
l'Histoire d'une nation , il faut  
bien connoître son gouverne-  
ment ; & que pour le bien  
connoître , il faut en confi-  
dérer séparément & attenti-  
vement les principales par-  
ties. Cette opinion que j'ai



depuis long-temps , & dans laquelle je me confirme tous les jours , n'a fait que m'encourager à continuer les travaux que j'ai commencés , persuadé que si l'on n'en peut retirer qu'un fruit médiocre pour l'instruction sur la guerre, du moins ils pourront servir à une connoissance plus exacte de l'Histoire.

M. le président de Montesquieu nous a laissé dans l'Esprit des Loix , l'ouvrage le plus précieux sur la législation. Ce grand homme a fait pour la science du gouvernement ce que je propose pour celle de l'Histoire. Avec

un esprit assez perçant & assez robuste , si l'on peut parler ainsi , pour s'en tenir au simple raisonnement, il n'a point cherché à étayer continuellement ses idées par une suite de faits ; il n'a montré que les combinaisons des gouvernemens , sans en montrer le produit , ou du moins il ne l'a fait que rarement ; & lorsqu'il parle de l'Histoire , il n'y prend que ce qui lui est nécessaire pour l'instant même. C'est l'aigle qui fend la nue, en volant droit au soleil. Si ce grand homme eût pu appercevoir au-dessous de lui, la foule d'esprits subalternes

PRÉLIMINAIRE. xlj

qui le perdoient de vue , & s'il avoit pu craindre de n'en être pas entendu , peut-être feroit-il descendu dans des détails historiques, pour se fauver du reproche d'obscurité qui lui a été fait , quoique mal fondé , & de celui de donner d'un ton dogmatique des principes qu'on peut regarder comme des problèmes, sans en donner la démonstration , reproche qui n'est pas plus solide. Peut-être , & je le crois , eût-il joint au raisonnement , les preuves de ce raisonnement, par une Histoire suivie , s'il eût écrit dans un de ces Etats , où il est impor-

xlij DISCOURS

tant pour l'Etat même , que tous les citoyens soient également instruits dans toutes les parties du gouvernement ; où il faut , pour ainsi dire , que tout citoyen , quel qu'il soit , ait les talens , les connoissances , l'habileté & le désintéressement d'un ministre , du moment qu'il a la voix délibérative ; mais s'il ne l'a pas fait , il a laissé tout ce qu'il falloit pour le faire : il ne faut que coudre ses principes & ses raisonnemens à l'Histoire ; alors on aura un corps complet & admirable sur la législation générale ; & ce qu'il dit sur les autres parties du

gouvernement dont il a été obligé de parler , par la relation immédiate qu'elles ont à la législation , fera toujours d'une grande utilité pour qui voudra contribuer à la connoissance de l'Histoire universelle , par le détail de quelques-unes de ses parties.

Occupé depuis long-temps de l'Histoire générale des guerres , je ne m'attendois pas à embrasser une seconde branche , ou du moins en supposant que j'eusse le dessein de traiter l'Histoire dans ses principales parties , chacune séparément, celle du commerce ne paroissoit pas devoir mar-

cher la première dans le plan que je me ferois fait. Mais l'importance qu'on attache aujourd'hui à cette partie , au point de chercher peut-être à la rendre prédominante dans l'administration générale, m'a déterminé à donner d'abord quelques réflexions, sur le danger qu'il pourroit y avoir d'attirer dans le commerce , celui des ordres du royaume , auquel il me paroissoit le moins convenir , & que j'ai toujours regardé comme étant destiné par état à la profession des armes. En vain l'auteur de la Noblesse commerçante dans ce qu'il appelle le dé-

veloppement & la définition de son système , qui peut-être n'est qu'une opinion , a-t-il tronqué quelques-uns des raisonnemens que je lui avois opposés , en les séparant de ce qui les précède ou les suit, pour les combattre avec plus d'avantage. En vain a-t-il éludé ceux auxquels il lui a paru trop difficile de répondre. En vain a-t-il voulu ridiculiser ceux qu'il ne pouvoit ni éluder ni détruire , en qualifiant de prophéties , l'exposé simple & naïf des conséquences funestes , qui me paroissent résulter de ce qu'il proposoit ; sans songer que le

ridicule peut être considéré comme une masse susceptible d'attraction , qui ne tombe que sur l'objet qui l'attire. C'est en vain qu'il a développé toute son adresse dans le développement d'une idée , qui peut-être n'en avoit pas besoin. ; j'avoue qu'il ne m'a point ramené , & je persiste encore dans mon erreur , si c'en est une. Mais sans avoir aucunement pour objet , de traiter une question particulière, que je crois suffisamment approfondie , le commerce est devenu trop essentiel pour nous , il a un rapport trop intime avec toutes les opéra-



tions du gouvernement, pour ne pas examiner 1<sup>o</sup> jusqu'à quel point il peut nous être utile , & si nous devons le restreindre ou le maintenir dans le point auquel nous l'avons porté & l'y fixer, ou si nous devons l'étendre encore davantage pour l'intérêt de la nation. 2<sup>o</sup>. Quels sont les objets de commerce qui peuvent nous être les plus avantageux , & s'il n'en est pas quelques-uns que nous dussions abandonner , & de nouveaux que nous pourrions saisir. L'Histoire m'a paru le seul moyen d'acquérir l'expérience nécessaire, pour s'af-

xlviij DISCOURS

fur de la bonté de cet examen ; & quoique dans le siècle présent , la Métaphysique ait pris un tel empire sur les esprits , qu'on veuille toujours y ramener les objets qui semblent être le moins de son ressort , j'ai cru qu'une Histoire du commerce & de la navigation pourroit être regardée comme de quelque utilité , & je me suis livré à cette entreprise avec tout le zèle du Patriotisme dont je fais profession , sans négliger cependant l'Histoire des guerres , qui sera toujours ma principale étude.

L'Histoire du commerce  
&

& de la navigation se divise naturellement en deux parties, dont la premiere comprend les peuples anciens, ou les Etats qui n'existent plus ; & la seconde, les peuples modernes, ou les Etats que nous voyons aujourd'hui ; mais comme de ces deux parties la premiere ne peut nous intéresser que par les exemples qu'elle nous fournit, j'en ai fait deux ouvrages, pour ainsi dire, séparés. Dans le premier, je passe en revue les peuples anciens qui ont joué le plus grand rôle dans le monde politique d'alors, & sur-tout ceux, qui se sont

## I      D I S C O U R S

adonnés au commerce. Je considère quelle a été la forme du gouvernement de chacun en particulier , & ses vicissitudes ; le plus ou le moins d'inclination & d'appétitude de ce peuple pour le commerce ; jusqu'à quel point le commerce y a été favorisé par le gouvernement ; & quelles en ont été les suites. Enfin je considère l'état de puissance du peuple qui est devenu commerçant , avant qu'il s'abandonnât au commerce , à moins qu'on ne sache rien de lui avant cette époque , comme il en est des Phéniciens , & l'état de puissance

PRÉLIMINAIRE. 1j

de ce peuple depuis qu'il s'est livré au commerce , jusqu'au moment où il a été soumis , ou du moins auquel il paroît s'éclipser. Enfin j'examine sa conduite politique , ses principales révolutions , leurs causes , celles de la décadence de cet Etat , & quelles ont été à son égard les influences du commerce.

J'ai cru devoir intituler *Histoire politique*, la première partie de cet ouvrage , dans laquelle il m'a paru inutile de rechercher avec soin quelles étoient les branches de commerce que chaque peuple avoit embrassées , & d'en-

## liij DISCOURS

trer là - dessus dans un détail fort érudit, & peu nécessaire à l'intérêt de ma nation, pour lequel je travaille bien plus que pour celui de la littérature : je préfère le titre de citoyen à celui de savant , que je suis bien éloigné de mériter , & je ne dois qu'à mon amour pour la patrie , l'amour que j'ai pour les lettres.

Dans la seconde partie , que l'on peut regarder véritablement comme une Histoire générale du commerce, on voit paroître tous les peuples , à mesure que le commerce s'établit chez eux ; on voit les diverses branches

qu'ils ont embrassées chacun en particulier , les produits ou les pertes qui en ont résulté , les moyens qui ont été pris , ou pour le conserver , ou pour l'augmenter , par les différens gouvernemens. On voit comment l'esprit de commerce , est devenu l'esprit général chez les peuples les plus puissans de l'Europe ; & les diverses révolutions que ces peuples ont éprouvées. Enfin après une récapitulation sommaire de tous les peuples , que l'on a passé en revue dans le cours de cet ouvrage , on trouve des réflexions , dans lesquelles on considère les diffé-

rentes natures de gouvernement ; on distingue les différentes sortes de puissance ; on montre les influences du commerce sur les Etats ; on fait voir quel est le commerce véritablement utile d'une nation , relativement à son degré de puissance ; quels sont les peuples qui peuvent devenir entièrement commerçans , & qui peuvent se livrer indifféremment à toute espèce de commerce ; on examine si la France est de ce nombre ; & après avoir considéré sa position actuelle , après avoir pesé les avantages & les inconvéniens d'un com-



merce de luxe très-étendu , on examine jusqu'à quel point il convient de l'étendre , non seulement par rapport à ses intérêts particuliers , mais aussi par rapport à ses intérêts politiques , c'est-à-dire , aux intérêts des Puissances qui l'environnent , & qui doivent nécessairement entrer pour quelque chose dans la balance. Ces réflexions sont appuyées sur les faits que l'on a vus dans l'Histoire qui les précède ; des exemples uniformes , & souvent répétés , forment des preuves auxquelles il est difficile de se

lvj      D I S C O U R S

refuser , sur-tout lorsque le raisonnement ne les contredit pas.

Au reste ma patrie fera mon juge ; mon zèle & la pureté de mes intentions me répondent de son indulgence , si je suis dans l'erreur : si mes idées au contraire lui paroissent mériter d'être adoptées & suivies , que la puissance de l'Etat s'affermisse ; que tous ses membres concourent également au maintien de la monarchie & des loix sur lesquelles elle est fondée ; que la noblesse du royaume conserve les sentimens dont

PRÉLIMINAIRE. lvij

elle a été animée jusqu'à présent , & qui l'ont rendue si formidable ; qu'elle croye être riche lorsqu'elle sera invincible ; que sous ses auspices les peuples soient tranquilles & contens ; qu'ils chérissent un Monarque qui les gouverne avec autant de douceur que de sagesse ; enfin qu'ils deviennent un modele pour les autres nations , & que la France soit la terreur & l'appui de ses voisins. Tels sont les vœux que je forme : ma seule ambition seroit de contribuer à leur accomplissement ; & si je

## lviiij DISCOURS PRÉLIM.

puis jamais mériter quelque chose , la gloire du Roi , la puissance de l'Etat , le bonheur de mes concitoyens feront ma récompense.





HISTOIRE  
POLITIQUE  
DU COMMERCE  
ET  
*DE LA NAVIGATION.*



CHAPITRE PREMIER.

*DU COMMERCE  
& de la Navigation.*



QUI dit Commerce dit  
Société, qui dit Société  
dit Commerce. On com-  
merce de son argent, de ses terres,  
des fruits de son imagination, de  
ses lumieres, de ses connoissan-  
ces; on commerce même de sa

## 2 HIST. DU COMMERCE

vie. Mais ce qu'on est généralement convenu d'appeller le commerce , est une suite d'échanges redoublés & successifs des productions de la nature , ou de l'industrie des hommes.

L'intérêt propre est toujours l'objet de celui qui commerce , quels que soient les effets dont il fasse usage pour parvenir à son but ; & dans tout commerce , les produits sont toujours en raison des travaux , de l'intelligence & des risques.

Le commerce d'un peuple est actif ou passif, d'œconomie ou de luxe , intérieur ou extérieur.

Le commerce actif est celui qui se fait , en allant porter en d'autres pays les productions du sien.

Le commerce passif n'a pas besoin d'explication ; il est aisé de

sentir que le peuple qui, content de recueillir ce que la nature donne dans le climat qu'il habite, qui prend tout au plus la peine de manufacturer les matieres premieres, & qui attend que l'acheteur vienne les chercher en même temps qu'il lui apporte ou l'argent, ou les matieres dont il a besoin; il est aisé, dis-je, de sentir que ce peuple est dans un état passif par rapport au commerce.

Les échanges des denrées utiles pour la nourriture, pour le vêtement, pour se mettre à couvert des injures de l'air, enfin pour tous les véritables besoins, forment ce qu'on appelle le commerce d'œconomie; ces échanges sont simples le plus souvent, c'est-à-dire, qu'ils se bornent à porter ce que l'on a dans l'endroit où l'on

#### 4 HIST. DU COMMERCE

est certain de trouver ce que l'on n'a pas , sans s'embarrasser de redoubler les produits par des échanges multipliés.

Le commerce d'œconomie n'est donc, à proprement parler, qu'un échange simple, ou si l'on veut, que des fonds mis en valeur ; & le peuple qui le fait, n'est qu'une société de particuliers réunis sous le pouvoir des loix, dont les uns font valoir leurs terres, les autres contribuent à faire valoir celles qui ne leur appartiennent pas, & qui tous reçoivent la nourriture, le vêtement, le couvert, c'est-à-dire au moins, le nécessaire absolu, en échange du produit de leurs terres ou de celui de leur travail.

Cependant de même que le nécessaire absolu tient au luxe le plus défordonné par les chaînons



immédiats de ce qu'on appelle les commodités de la vie, qui forment de l'un à l'autre des gradations insensibles, de même aussi l'échange œconomique qui n'a pu avoir lieu sans une industrie première, quelque grossière qu'on la suppose, tient & arrive par l'expansion continuelle de cette industrie au commerce de luxe dans lequel il se fond, & dont on peut dire qu'il est l'origine. C'est ainsi qu'une nation sauvage en passant du strict nécessaire à l'utile, de l'utile à l'agréable, de l'agréable aux délices, des délices à la foiblesse, forme d'abord un état puissant, qui fleurit, chancelle, tombe & s'incorpore avec ses vainqueurs, pour repasser encore avec eux par les mêmes degrés dans le grand cercle de la succession des temps.

Le commerce de luxe est le produit de l'industrie sur les matieres recueillies , comme le commerce d'œconomie est celui de l'industrie pour parvenir à la récolte de ces matieres. L'énumération de ce qui le compose , feroit aussi longue qu'ennuyeuse ; elle n'est que trop bien faite dans l'histoire de nos vices , de nos foiblesses & de nos ridicules.

Le commerce intérieur est , à quelques égards , le tableau raccourci du commerce extérieur : même succession d'échanges , mêmes moyens ; mais les objets sont différens : l'administration de l'un ne ressemble point à l'administration de l'autre. Les principaux objets du commerce intérieur doivent être les denrées & les matieres premieres non manu-

facturées , ou qui n'ont reçu que la premiere main. Les principaux objets de l'extérieur doivent être au contraire les ouvrages de l'industrie pour servir au luxe des étrangers. Dans le commerce intérieur, les campagnes le font activement sur les villes , & ces villes le font activement sur la capitale de l'état , soit immédiatement , soit de proche en proche ; mais les provinces deviendroient languissantes , la capitale seroit sans force par une abondance vicieuse, & l'état periroit, si elle restoit dans sa situation de passibilité par rapport aux autres villes. Pour éviter cet inconvenient , elle se sert habilement de ce que l'une lui apporte, le fait passer dans une autre, & commerce à son tour activement sur ces villes , en donnant la

### 3 HIST. DU COMMERCE

derniere main aux choses qui l'exigent ; ces villes reçoivent d'elle de quoi agir activement sur les campagnes , & c'est ainsi que s'entretient la circulation nécessaire , par le moyen des foires & des marchés publics , établis dans les provinces , d'où coulent dans la capitale la plûpart des denrées & des matieres qui ne font , pour ainsi dire , que la traverser , mais qui l'arrosent en la traversant , & qui en acquierent un plus grand prix. C'est ainsi que la capitale prépare les suc nourriciers du reste de l'état , pour les distribuer ensuite , après en avoir pris ce qui lui est nécessaire. C'est ainsi qu'elle devient florissante , sans quoi sa puissance seroit inutile , & peut-être dangereuse. Située ordinairement au centre , les pays

divers dont elle est entourée , doivent lui fournir de quoi former ces sucs bienfaisans qu'elle fait refluer sur tout ce qui l'environne. C'est aux provinces à la défendre , en se défendant elles-mêmes. Le luxe est fait pour la capitale , les moyens de défense doivent rester sur les frontieres. Mais aussi par la même raison, faudroit-il peut-être écarter de la capitale tout ce qu'il seroit dangereux de laisser corrompre par le luxe.

Cependant la circulation dans un état a des bornes politiques. Tout excès est vicieux, & il seroit contraire au bien général d'établir une circulation trop rapide. C'est au gouvernement à la tempérer, ou à l'animer. Rien n'est si aisé que de l'interrompre , il n'est guères plus difficile de la rétablir & de

la conserver ; tout se passe dans l'intérieur , où le Prince est obéi , dès qu'il veut l'être.

On interrompt la circulation , soit par les droits d'entrées & de sorties d'une province dans l'autre , soit même par les défenses d'importer & d'exporter. On la conserve ou on la rétablit, en modérant ces droits , ou en les abolissant tout-à-fait , ou en levant les défenses. On l'augmente , en faisant creuser des canaux partout où il est possible de conduire des eaux suffisantes , ou en facilitant les transports par terre au moyen des soins assidus que l'on prend pour l'entretien & la sûreté des chemins.

Telles sont en général les idées primitives du commerce intérieur , d'où l'on peut descendre

dans l'infinité des détails qu'il présente. J'ajouterai seulement, que ce commerce n'est guères, à proprement parler, que la marchandise. Les villes de l'intérieur du royaume, ou qui ne correspondent pas intimement avec des ports de mer où se fait le commerce extérieur, ne sont que marchandes ou échangistes simples. Les villes maritimes, & celles qui correspondent directement avec elles par des envois & des retours, doivent seules être regardées comme commerçantes.

La capitale est toujours commerçante, parce qu'elle doit toujours correspondre à toutes les villes maritimes & autres ; elle est même toujours la plus commerçante de toutes, parce qu'elle est le centre de toutes les opérations.

Le commerce extérieur est d'une bien plus grande étendue. Denrées, métaux, lainages, matières premières, matières façonnées à quelque degré que ce soit, tout est de son ressort. Le monde entier est son théâtre. Par lui l'émulation déploie les aîles du génie inventeur. Les arts & les sciences semblent naître sous ses pas. Par lui les connoissances humaines s'étendent & se propagent sur toute la surface du globe. Par lui le superflu devient aussi nécessaire, que le nécessaire absolu; & les hommes se trouvent liés entr'eux, sans s'en appercevoir, & par des nœuds qu'ils ne peuvent plus rompre, lorsqu'une fois ils sont formés.

La circulation du commerce de l'intérieur vivifie sans doute l'état où elle est solidement établie;



mais il tomberoit à la fin dans la langueur , & se trouveroit épuisé ; si le commerce de l'extérieur ne venoit réparer ses pertes insensibles.

Il y a des exemples de peuples qui se sont conservés mille ans & plus, en n'admettant aucuns étrangers parmi eux , & par conséquent aucun commerce extérieur ; mais ces peuples , gouvernés par des loix sages , toujours suivies , jamais interprétées , ne reconnoissoient dans leur Souverain , que le chef de la nation , choisi pour maintenir l'exécution de ces loix , & non pour en être le réformateur. Ses moindres actions avoient fixé l'attention du législateur ; elles étoient réglées. C'étoit presque un malheur d'être placé sur le trône. Il en arrivoit que l'admi-

nistration étoit constamment la même, & indépendante de la diversité des principes & du caractère des différens princes qui gouvernoient ; on eût dit que c'étoit toujours le même règne. Alors la circulation de l'intérieur sagement distribuée ne pouvoit user ses propres refforts, & n'avoit pas besoin de réparation. Mais aujourd'hui que les peuples seuls sont soumis aux loix, & que chaque prince est lui-même législateur, le peu d'harmonie qui règne entre les principes de ceux qui se succèdent, operent, par des changemens continuels dans la circulation intérieure, des espèces d'évaporations, si l'on peut hazarder ce mot, qui exigent une réparation ; & cette réparation ne peut se faire, que par le commerce extérieur.

Les denrées utiles font ou doivent être , comme on l'a déjà vu , les principaux objets du commerce intérieur. Le luxe , au contraire , fait la plus grande partie & la plus intéressante du commerce extérieur : heureux si le peuple qui va le porter dans d'autres climats pouvoit se garantir de ses effets, en se garantissant de ses charmes ! Heureux si le vase dans lequel se mêlent les divers fucs qui forment le poison , ne demeureroit pas imprégné de la liqueur empoisonnée , & ne s'imbiboit pas de ce qu'elle a de plus subtil ; mais l'attrait qui nous entraîne vers la commodité & les délices , est plus fort que la raison , que les loix de l'état , que l'autorité du prince , que la religion même.

L'objet du législateur , qui éta-

blit le commerce extérieur dans les états qu'il gouverne, est non-seulement de les fortifier par les richesses qu'il fait recueillir de contrées en contrées, mais aussi d'empêcher que les puissances voisines ne les recueillent; ou du moins son objet est de les partager avec elles. C'est de cette concurrence que résulte la balance politique du commerce entre les nations commerçantes; de même que de la correspondance entr'elles fondée sur les avantages respectifs, résulte la balance économique qui rentre dans la balance politique.

L'objet du législateur, qui augmente le commerce extérieur, & le porte aussi loin qu'il peut aller, n'est que de réparer par l'éclat ce qu'il perd, ou ce qu'il ne peut

acquérir de solidité , de force & de puissance. Il travaille pour sa gloire , & se met peu en peine de l'avenir ; c'est une espèce d'usurpation sur ses successeurs qu'il trompe , & dont la nation est la victime.

Le législateur qui prescrit des bornes au commerce extérieur , a pour objet de maintenir l'esprit de conquête , ou de conservation. Il veut voir ses états florissans , ses peuples heureux , & les étrangers s'étonner de sa magnificence , sans cesser de le craindre. Il permet aux plaisirs de se jouer parmi les armes , & non pas de les briser. Sous ses loix , les conditions sont distinctes , mais toutes sont en honneur ; l'oisiveté seule est méprisée. Il faut acheter par les travaux utiles , dans la jeunesse , les

commodités & le repos dont on veut jouir dans un âge avancé. Dans ses états, il n'est de malheureux que ceux qui méritent de l'être. Celui qui travaille autant qu'il le peut, a de quoi vivre selon son mérite, & selon la classe où il se trouve. Les récompenses de l'industrie sont proportionnées à son utilité, & l'industrie est toujours récompensée.

Sous un tel règne, l'abondance ne conduit qu'à une œconomie libérale, & jamais à la profusion. L'émulation entretient l'action générale, & l'envie particulière ne la défunit pas. Les terres produisent, la population augmente, les esprits se cultivent, les connoissances s'étendent, les hommes s'éclairent, sans que les cœurs s'énervent, les loix régner, la na-

tion est libre , l'état est puissant. Peut-il subsister long-temps ? Oui , si les successeurs du prince qui l'a porté à ce degré de splendeur & de force , prennent l'esprit du législateur , si en conservant le pouvoir législatif , ils renoncent à l'exercer.

L'origine du commerce doit être aussi ancienne que la société , puisqu'il est le fruit de nos besoins respectifs , & que la société est un de nos besoins. Je ne discuterai pas le temps que l'homme a dû rester dans l'état de pure nature , en supposant que cet état ait pu exister , ni quand , ni comment la société a pu se former. Si je ne voulois donner que des conjectures aussi inutiles que peu satisfaisantes , même pour la curiosité , je dirois que la bienfaisance fut

l'origine du commerce ; car en admettant l'innocence des premiers temps , ces hommes barbares durent chercher à plaire à leurs semblables , & à se plaire à eux-mêmes : or , dans une ame pure , le plaisir de donner est le plus attrayant de tous , & les premiers échanges durent n'avoir d'autre proportion entr'eux , que celle du sentiment qui y mettoit le prix. On ne connoissoit encore ni la haine , ni l'envie , ni la paresse , ni le crime : on ignoroit même la crainte & l'horreur qu'inspirent les criminels ; mais dès que les vices s'introduisirent , les cœurs s'endurcirent ou se dépravèrent : on continua de donner à qui l'on aimoit , on voulut vendre à qui l'on n'aimoit pas , & tromper qui l'on haïssoit. Telle peut avoir été



l'origine des premiers échanges. Le cyclope donna du fer pour des fruits , pour des grains , pour de la chair , ou pour des peaux de bête. Le chasseur & le cultivateur donnerent, l'un, des animaux tués, l'autre, des fruits , pour avoir du fer.

Il fallut des reglemens pour assurer ces conventions. On vit des législateurs , & bientôt des tyrans. L'orgueil fit trouver de la douceur dans le commandement , & de l'amertume dans l'obéissance. On combattit ; les vainqueurs opprimerent ; les foibles furent esclaves , ou s'enfuirent ; la discorde sépara ce que la nature avoit uni ; la bienfaisance s'évanouit , l'usurpation , le vol , la cruauté prirent sa place ; les peuples se poufferent avec la même fureur que les flots d'une mer agi-

tée, s'entre-choquerent, & se bri-  
ferent de même. Le brigandage  
inonda les campagnes désolées.  
Des héros parurent, les peuples  
respirerent ; mais la tyrannie fut  
entée sur l'héroïsme, & les com-  
bats recommencerent ; je dis les  
combats ; car alors on se bat-  
toit, & l'on ne faisoit pas encore  
la guerre. Enfin l'habitude de la  
soumission ou de l'esclavage ayant  
abbaissé l'orgueil des hommes, la  
tranquillité revint ; mais la séré-  
nité ne l'accompagnoit plus, la  
sérénité est le prix de la liberté.

Cependant du sein de cet en-  
gourdissement on vit sortir le com-  
merce. Les peuples que leur petit  
nombre ou leurs défaites avoient  
relégués dans les climats les plus  
stériles, ne songerent d'abord qu'à  
subsister. Les obstacles redouble-

rent le zèle , & développerent insensiblement le génie. De nouveaux trésors s'ouvrirent sous les efforts du travail guidé par l'industrie. On vit des barques & des vaisseaux chargés de vins , de fruits , de grains , de métaux brutes & façonnés , d'étoffes travaillées & teintes de différentes couleurs , enfin de tout ce que l'art avoit déjà ajouté à la nature. On vit , dis-je , ces barques , ces vaisseaux suivre le cours des fleuves , descendre jusqu'à leur embouchure , oser ranger les côtes , & se hasarder de plus en plus dans des routes inconnues. Les dangers de la mer firent considérer ceux qui , par leur adresse , savoient éviter les écueils , & résister aux vents. La manœuvre fut inventée , & le pilotage devint une

profession honorable. Les tempêtes firent découvrir de nouvelles terres. Les naufrages peuplerent quelques isles. On vit des colonies s'établir, & former de nouvelles plantations. Le cours des rivières fut détourné pour fertiliser le sol, ou pour faciliter les transports ; la nature changea de forme sous les efforts de l'art, la terre s'embellit, les nations se communiquèrent & échangèrent entr'elles les résultats de leurs travaux.

Jusques-là les échanges avoient été simples ; ils devinrent plus composés, & le commerce s'étendit de toutes parts. Des peuples, qui n'étoient rien moins que redoutables, se rendirent nécessaires. On ne craignoit point leurs armes ; mais on craignoit d'être privé de ces trésors dont on ne pouvoit

pouvoit plus se passer , & dont ils étoient les dispensateurs. Les mœurs s'adoucirent , l'intérêt parut avoir ramené l'humanité , la concorde , & toutes les vertus ; mais il n'en avoit ramené que les apparences : pouvoient-elles renaître de la source de tous les vices ?

Ces peuples , qui , d'abord méprisés , s'étoient élevés à la considération , par le moyen de leur industrie , s'attirerent bientôt l'envie des nations , qui n'avoient appris d'eux , qu'à desirer de s'enrichir , fans en apprendre les moyens. Il fallut se défendre ; des armes d'or résistent mal contre des armes de fer. Les peuples commerçans , près d'être accablés par des ennemis qui consumoient dans les flammes ce qu'ils ne

pouvoient tourner à leur usage , implorèrent le secours des puissances , qu'ils crurent les plus intéressées à leur conservation. Les alliances s'établirent par l'habitude & l'extension des droits favorés de l'hospitalité ; mais les alliés se ralentirent aisément. Les secours devenoient médiocres & tardifs , souvent on les éludoit sous différens prétextes ; il fallut avoir recours à d'autres expédiens. Les uns prirent des mercénaires à leur solde , & l'on vit des hommes échanger leur sang contre leur subsistance. Les mœurs étoient déjà dépravées dans les contrées les plus policées. Les mercénaires , ou se corrompirent avec les naturels du pays , ou les méprisèrent & les assujettirent , ou s'incorporèrent avec eux.

D'autres crurent agir plus sûrement, en se rendant tributaires des puissances qui pouvoient les soutenir, & perdirent leur liberté pour conserver leurs richesses. La guerre devint aussi une profession. La ruse, fille de la foiblesse, suppléa à la force ; il fallut plus que du courage pour vaincre.

Al'ombre des grands capitaines qui s'éleverent, & des armées nombreuses qui furent mises sur pied, le commerce interrompu reprit une nouvelle vigueur. L'invention de la monnoie, en facilitant les échanges, & en diminuant les transports, l'étendit prodigieusement. Plusieurs nations devinrent commerçantes, mais sans concurrence : elles sembloient s'être partagées le monde connu. On ne voyoit point de

guerre s'allumer pour fait de commerce ; ce n'est pas que les guerres d'alors eussent des objets plus justes & plus raisonnables : eh ! peuvent-elles en avoir (a) ? Mais on ne combattoit que pour s'aggrandir , ou pour conserver ses possessions , & faire des tributaires de ceux qu'on ne pouvoit réduire en esclavage. On vit des peuples belliqueux soumettre des peuples commerçans , adopter le luxe des vaincus , s'amollir , & subjugués

---

(a) De deux peuples qui se font la guerre , il y en a certainement un qui fait une guerre injuste ou ridicule ; ainsi la guerre prise dans l'humanité en général , sort toujours des bornes de l'équité ou de la raison. Le beau projet , que celui d'une balance politique , qui régleroit tous les intérêts des diverses puissances ! Mais dans le siècle où nous vivons , ce ne seroit encore qu'un projet chimérique.



à leur tour par de nouveaux conquérans , se livrer uniquement au commerce ; enfin ne pouvant plus être ni libres , ni vertueux , on les vit chercher du moins dans les richesses & dans les délices cet engourdissement, cette yvresse , qui font oublier la liberté & les vertus.

Les choses restèrent en cet état , jusqu'à ce que Rome ayant usurpé la puissance universelle, l'esprit de conquête disparut. On ne vit plus que des guerres civiles , pendant lesquelles le commerce sembloit devoir s'éteindre. En effet cet objet devoit paroître de peu d'importance à des hommes qui disputoient l'empire du monde. L'intérêt néanmoins le soutint. Rome avoit été l'axe du commerce , & l'avoit souffert, sans devenir commerçante. Byfance commença

presque dès son origine. C'est , pour ainsi dire, le seul changement qu'on vit arriver dans le commerce, sous le règne des empereurs.

L'empire d'Occident tomba , & de ses débris se formerent une infinité de peuples , qui , en recouvrant leur liberté , semblerent plutôt sortir d'un long assoupissement, que de l'esclavage ; à la réserve de quelques-uns que la situation de leur pays invitoit au commerce de l'extérieur , presque tous se bornèrent à celui de l'intérieur.

Enfin on découvrit les propriétés de l'aimant , ou plutôt on découvrit ce que ses propriétés, connues depuis longtemps, pouvoient avoir d'utile pour la navigation. Cette découverte devint générale en un instant, pour ainsi dire ; elle étoit si avantageuse , que presque

tous les peuples la revendiquèrent. Le plus sage législateur excite l'admiration de toutes les nations, mais n'a droit en effet à la reconnoissance, que du peuple auquel il a donné ses loix : l'inventeur de l'aiguille aimantée avoit droit à la reconnoissance de tous les hommes ; le monde entier lui devoit une statue ; son nom s'est perdu.

L'aiguille aimantée changea tous les principes de la navigation. Jusques-là on n'avoit eu que des galeres qui alloient à voiles & à rames. Cette forme de bâtimens étoit la plus propre à rassembler les côtes, dont on osoit rarement s'éloigner, du moins à une certaine distance. La navigation n'étoit encore qu'une espece de cabotage selon l'opinion la plus

commune. On vit paroître des vaisseaux d'une coupe différente & propres à naviger en pleine mer. Les voyages devinrent plus courts, les transports moins chers & plus sûrs ; les communications s'ouvrirent, le commerce s'augmenta, & prit un nouvel éclat.

L'empire d'Orient subsistoit toujours sous le nom d'empire Grec. Mais les Arabes que les Romains avoient quelquefois vaincus, sans avoir jamais pu les dompter entièrement, sortis de leurs déserts, après avoir dépouillé ces empereurs d'une grande partie de leurs possessions, étoient passés dans l'Afrique, où ils s'aggrandissoient de jour en jour, & jettoient de toutes parts les fondemens d'un nouvel empire, qui devint ensuite la proie des Turcs ; de manière que dans les derniers siècles, l'empire

d'Occident étoit, pour ainsi dire, oublié, & que l'empire d'Orient n'étoit plus qu'un squelette informe de la puissance romaine, dont néanmoins il avoit été le principal démembrement.

Enfin les Turcs vinrent lui ôter les restes languissans de son existence. Constantinople fut prise. Ces conquérans encore barbares, semblerent éteindre dans leur ignorance les sciences & les arts qui, refluant dans l'Occident, se répandirent par-tout, comme l'on voit ces fleuves dont on a arrêté le cours par des digues insurmontables, inonder les campagnes, & les fertiliser par le limon qu'ils y déposent.

L'aiguille aimantée s'étoit perfectionnée, & la marine avoit suivi la même progression. On com-

mençoit à braver les tempêtes & les vents contraires , à connoître les mouffons, à éviter les écueils & les courans. Enfin on ne craignoit plus de s'égarer, en perdant la terre de vue ; & les hommes maîtrisoient ce terrible élément , qui tant de fois les avoit fait trembler.

A-peu-près dans le même temps que l'empire Grec fut entièrement abbatu , un nouveau monde se découvrit , les limites de l'univers se reculerent aux yeux des nations étonnées ; la terre parut sous une forme nouvelle. Le genre humain , que les philosophes depuis long-temps estimoient être dans sa décrépitude , sembla sortir une seconde fois de l'enfance ; mais il n'en avoit plus la simplicité , l'innocence & la candeur. Ces vastes contrées , nouvellement découvertes , étoient habi-

tées pour la plûpart ; & dans ce nouveau monde , ainsi que dans l'ancien , on trouva des peuples entièrement policés , d'autres qui l'étoient moins , d'autres qui sembloient à peine sortir du sein de la barbarie , d'autres qui y étoient encore plongés , d'autres enfin tout-à-fait sauvages , & tels à-peu-près qu'on suppose l'homme dans l'état de pure nature.

Ces pays , situés dans le plus beau climat , renfermoient des richesses dont on étoit avide. La timidité fit employer la force , avant d'avoir employé la douceur. On arracha aux habitans malheureux de ces terres fortunées ce qu'ils auroient peut-être cédé avec générosité. Mais l'intérêt avoit fait oublier que ces peuples étoient des hommes. On leur

porta des chaînes, au lieu de leur porter des vertus, & on les égorgea pour s'enrichir de leurs dépouilles, sous prétexte qu'ils ne suivoient pas une religion dont ils n'avoient jamais entendu parler. Des nations entières furent immolées à cet abus funeste, ou plutôt à la soif de l'or, dont il n'étoit que le voile; & une partie de l'Europe se dépeupla pour aller remplacer ces victimes de l'avarice, ou pour en immoler de nouvelles.

Enfin le carnage cessa. Bientôt les vainqueurs se disputant les riches dépouilles des vaincus, appellerent à leur conservation, & engagerent dans leurs querelles ces mêmes peuples qu'ils venoient de traiter en ennemis, & si cruellement. On fit des traités avec ceux dont on n'avoit pu faire des esclaves.



Un nouveau monde aussi vaste que l'ancien , & peut-être plus encore , ouvroit de nouvelles branches de commerce. L'émulation & l'industrie en furent ranimées. Presque tous les peuples , qui pour lors avoient une marine , ne songerent qu'à y établir des comptoirs & des colonies. Chacun crut augmenter sa puissance de tout ce dont il s'affoiblissoit en effet. On s'imagina gagner beaucoup, en perdant des hommes pour avoir de l'argent. Bientôt on fut défabusé ; mais la population détruite à un certain degré, ne se rétablit pas aisément : il faut plusieurs années chez les peuples barbares , & plusieurs siècles chez les peuples policés.

Si l'on se modéra sur l'exportation des hommes , on ne se modéra pas sur la négligence du com-

merce intérieur , qui fut sacrifié à celui de l'extérieur. Ce qui excitoit le plus de considération , devint le moins considéré , & tomba dans une espèce de mépris. Une révolution si extraordinaire , en changeant la face de l'Europe ; parut avoir changé les esprits : on ne songea plus à conquérir que dans ces climats éloignés ; l'esprit de conquête fut banni insensiblement de la politique Européenne ; & presque toutes les guerres qui se sont passées depuis en Europe , n'ont guères eu pour objet que le commerce & les colonies.

| Tel est à-peu-près en raccourci le tableau historique du commerce & de la navigation , de leur établissement , de leurs progrès & de leurs diverses révolutions , que l'on va voir plus développé dans la suite de cet ouvrage.

---

## CHAPITRE II.

### *Des anciens Egyptiens.*

**L**Es Egyptiens , le plus ancien des peuples connus , nous ont conservé dans leur mythologie les vestiges des premiers pas de l'industrie. Osiris , disent-ils , fut le premier qui empêcha les hommes de se dévorer entr'eux. Il combattit les géans : il enseigna l'agriculture , & parcourut toute la terre avec Isis sa sœur , qu'il avoit épousée , & dont il eut Mercure , le Dieu du commerce & des arts ; mais le commerce que Mercure établit , ne fut alors que celui de l'intérieur , le seul nécessaire aux Egyptiens , & le seul qu'ils adopterent pendant

nombre de siècles. En effet l'Égypte arrosée par les eaux du Nil, qui épargnoient aux habitans la plus grande partie des travaux de l'agriculture, étoit la contrée la plus fertile de l'univers. Les terres y donnoient les moissons les plus abondantes. Outre les récoltes des grains, elles produisoient dans toutes les saisons une quantité prodigieuse de légumes, qui seuls suffisoient pour nourrir un grand nombre d'habitans. Tels étoient le lotos (*a*), les fèves égyptiennes, & une infinité d'autres, qui n'ont pas même de nom parmi nous.

---

(*a*) Le lotos étoit le seul aliment de ceux qui n'étoient pas assez riches pour acheter des grains : cette plante étoit si utile, qu'on la trouve représentée sur presque tous les anciens monumens Égyptiens.

Cette fécondité prodigieuse de l'Egypte ne se bornoit pas aux productions de la terre , on la retrouvoit encore dans les animaux. Les brebis , au rapport de Diodore de Sicile , y portoient deux fois l'année , & donnoient deux toisons. Le Nil fournissoit une quantité prodigieuse de poissons de toute espece. Le lin le plus beau se trouvoit en Egypte ; enfin rien ne manquoit dans ce climat fortuné. Quel motif auroit pu déterminer ses habitans à commercer avec les nations étrangères ? D'ailleurs cette terre si abondamment couverte de tout ce qui peut satisfaire les besoins de l'homme , ne produisoit point d'arbres propres à la construction des vaisseaux. La plûpart des barques dont on se servoit pour na-

viger sur le Nil , n'étoient que de jonc. Il sembloit que la nature , si libérale envers les Egyptiens , avoit voulu les forcer à jouir de ses bienfaits , & en faire le peuple le plus sage , comme elle en avoit fait le peuple le plus heureux , ou du moins celui qui avoit le plus de moyens de l'être. Examinons si leur conduite politique répondit aux indications des volontés de la nature.

Les Egyptiens furent toujours gouvernés par un roi. Cette forme de gouvernement , qui ne peut être fondée que sur l'inégalité des conditions , en rend aussi la distinction nécessaire.

Dans la distribution qui se fit des différens ordres de l'état , les Prêtres obtinrent le premier rang , & marcherent immédiatement après le Souverain.

Le second ordre fut celui des Militaires appellés Calasires , ou Hermotybies.

Le troisieme fut celui des Artisans ; ce dernier fut subdivisé en plusieurs classes, dont les ouvriers de toute espece formerent la premiere , les marchands la seconde , & les gens de mer , ou les commerçans , la troisieme.

Les constitutions Egyptiennes ne se bornerent pas seulement à dégrader la condition de commerçant , en la rendant la derniere de toutes. La religion , qui servit plus la politique dans ce pays que par-tout ailleurs ; la religion , dis-je , attacha une espece de deshonneur au métier de marin. Typhon, cet emblème du principe du mal , & par conséquent l'ennemi de tout bien , étoit aussi le Dieu de

la mer. Un prêtre se croyoit souillé par le simple attouchement d'un nautonnier. Les étrangers furent déclarés impurs. Les Egyptiens ne voulurent avoir aucune sorte de commerce avec eux ; & pour ne leur laisser aucun moyen de s'introduire dans le pays , les Pâtres , espece de sauvages cruels , qui ne perdirent jamais leur férocité , furent transplantés dans la partie de l'Egypte la plus susceptible d'attirer les étrangers , par la grandeur & la sûreté des ports que la nature y avoit formés , & où Alexandrie fut bâtie depuis. Il y a même lieu de croire que ces Pâtres , importunés par les Grecs , que l'avidité du gain faisoit aborder sur les côtes , maltraiterent tous les étrangers qui tomberent entre leurs mains ,



& que ce fut ce qui donna lieu à la fable de Buisiris.

Enfin lorsque les Israélites, chassés par la stérilité des déserts qu'ils habitoient, vinrent s'établir en Egypte, on leur assigna un terrain sur les bords de la mer rouge. Les principales richesses des Israélites consistoient en troupeaux, & les premiers d'entre ce peuple ne rougissoient point de faire le métier de pasteurs ; mais les Egyptiens ne pouvoient souffrir ceux qui s'appliquoient à cette profession : ce fut la raison pour laquelle ils leur donnerent ces côtes comme un terrain inutile, & où ils feroient, pour ainsi dire, ignorés. Si les Egyptiens eussent eu quelques idées de commerce, loin de donner à des étrangers un canton si précieux, ils l'auroient

regardé comme essentiel; & l'on y auroit vu dès-lors un grand nombre de villes, au lieu que ces côtes étoient presque désertes. Il doit donc être constant que les Egyptiens, dans le temps dont on parle, n'étoient rien moins qu'un peuple commerçant; ainsi l'on ne doit pas être étonné de voir une tribu d'Arabes, sous le nom d'Iduméens, donner la loi sur le golfe Arabique, & sur la mer rouge, qui bordoit tout le nord de l'Egypte, non plus que les flottes des Tyriens & des Juifs, sous le règne de Salomon, sortant des ports d'Ailath & d'Asiongaber, être maîtresses absolues d'une mer, sur les bords de laquelle ils n'avoient cependant aucunes possessions, & qui séparoit l'Egypte de l'Arabie. Les Tyriens & les Juifs n'en

étoient pas plus en état de résister aux forces des rois d'Egypte, qui devoient les regarder tout au plus comme des pirates qu'ils feroient toujours en état de détruire, si par des descentes & des pillages, ils pouffoient jamais leurs entreprises trop loin.

Néanmoins il ne faut pas inférer de ce qu'on vient de dire, que la navigation & le commerce fussent entièrement inconnus aux Egyptiens. Premièrement, dans la division des ordres de l'état, on trouve la classe des gens de mer. En second lieu, tout porte à croire que dès les premiers siècles, il y eut des vaisseaux égyptiens qui vinrent mouiller sur les côtes de la Grèce. Danaus, roi d'Argos, & Cecrops, fondateur de la ville d'Athènes, étoient originaires

d’Egypte ; mais on doit seulement conclure de ce que j’ai rapporté ci-dessus , que le commerce étoit resté dans l’état subalterne , auquel les premiers législateurs de l’Egypte avoient cru devoir le condamner. On pourroit encore conjecturer que cette classe des gens de mer étoit employée utilement au commerce de l’intérieur , qui se faisoit par le Nil. Il est à remarquer , qu’on avoit tiré des canaux d’une ville à l’autre , pour la fertilisation des terres. Ces canaux étoient en si grande quantité , que l’on ne voyageoit guères en Egypte autrement que par eau ; car autant le commerce de l’extérieur étoit négligé dans ce royaume , autant on s’y appliquoit à faire fleurir celui de l’intérieur. Ce n’est que par une police sage

sage & soutenue , qu'un état peut s'élever à ce degré de grandeur auquel l'Egypte parvint , & qui confond aujourd'hui toutes nos idées.

Cependant, malgré l'opposition marquée & continue du gouvernement des Egyptiens au commerce de l'extérieur ; celui qui se faisoit par terre , semble avoir été un peu moins contredit , peut-être par la raison qu'il ne pouvoit jamais devenir considérable , & que ses effets, par conséquent , étoient peu à craindre.

Les Arabes alloient vendre leurs parfums en Egypte, où l'usage d'embaumer les corps en consommoit beaucoup. Joseph fut vendu par ses freres, à une caravane de marchands Arabes, qui l'emmenèrent en Egypte, où ils alloient

porter les productions de l'Arabie.

On voit par la même histoire, que plusieurs petits peuples des environs alloient acheter des grains en Egypte, lorsque les récoltes avoient manqué chez eux. Je soupçonnerois même, que l'Egypte faisoit un commerce bien plus étendu dans le Levant avec l'Ethiopie. Cette dernière contrée abondoit en mines d'or, d'argent & de fer ; au lieu que dans l'Egypte, ou du moins dans la basse, appelée le Delta, uniquement formée du limon du Nil, qui s'étoit amassé peu-à-peu dans cet endroit, il ne pouvoit se trouver aucuns métaux dans les entrailles de la terre. Il y avoit d'ailleurs beaucoup d'analogie entre les deux peuples ; les Ethiopiens prétendoient, au rapport d'Herodote,

que les Egyptiens leur étoient redevables de leur origine. On voit des rois d’Ethiopie venir gouverner les Egyptiens , lorsque ceux-ci sont mécontents de leurs Souverains ; & l’on voit ces rois étrangers abdiquer volontairement la couronne , après avoir régné quelque temps , pour retourner dans leurs états ; ce qui supposeroit une très-grande affinité entre les deux nations ; liaison si intime , qu’elle devoit naturellement entraîner le commerce de l’une avec l’autre. Au reste , ceci n’est qu’une conjecture , & ne porte que sur des vraisemblances.

L’Egypte s’étoit soutenue florissante pendant près de onze mille ans , si l’on en peut croire les Egyptiens eux-mêmes. Le degré

de puissance & d'éclat auquel cette monarchie s'étoit élevée , ne permet pas de douter que les premières institutions de ce royaume ne fussent les plus convenables au caractère de la nation , à la nature du sol , à sa situation , & qu'elle ne dût entièrement sa splendeur à la sagesse de ses réglemens & au soin particulier que prirent successivement tous les rois , de les maintenir dans leur vigueur : mais les puissances les plus solidement établies , sont rongées ; pour ainsi dire , par le temps , ainsi que tous les êtres de la nature : la différence n'est que dans le plus ou le moins de durée. L'Egypte , après avoir été si long-temps une nation d'autant plus formidable , que tirant tout de son propre sein , elle n'a



voit rien à démêler avec ses voisins, & qu'elle pouvoit leur donner la loi, sans jamais la recevoir; l'Egypte, dis-je, effuya enfin des révolutions qui, sans changer absolument la forme de son gouvernement, détruisirent les maximes & les constitutions qui en faisoient toute la force. Examinons de quelle maniere ces révolutions s'opérèrent, quels furent les changemens qu'elles produisirent, & quelles en furent les suites.

L'Egypte étoit divisée en douze nomes, ou provinces. Après la mort du roi Sethon, les douze gouverneurs de ces nomes ne pouvant plus souffrir un maître, convinrent de régner tous conjointement, sans partager le royaume. Le traité fut conclu; & pour

en éterniser la mémoire , ils firent bâtir le labyrinthe , cet édifice , aussi célèbre par sa magnificence que par sa singularité , & qu'Herodote estime encore plus que les pyramides.

Les douze nouveaux rois vécutrent pendant quinze ans en bonne intelligence ; mais enfin cette union fut troublée par l'ambition de Psammeticus , de la ville de Saïs. Ce Prince gouvernoit la partie de l'Egypte , qui bordoit la Méditerranée : il ouvrit ses ports aux marchands Grecs & Phéniciens , au mépris des loix fondamentales de la monarchie. Par ce moyen , il amassa en peu de temps des sommes considérables , & pour suivre le projet qu'il avoit formé sans doute de régner seul dans l'Egypte , il contracta des

alliances secrètes avec quelques-unes des nations qui venoient commercer dans son gouvernement. Cette conduite le rendit bientôt suspect à ses collègues : pour prévenir un dessein qu'il étoit facile de pénétrer , ils lui ôtèrent la royauté , & le reléguèrent dans des marais peu éloignés de la mer. Le lieu d'exil étoit mal choisi pour un ambitieux , soupçonné de négocier avec l'étranger , dans le dessein d'affervir sa patrie. Ses vues se tournèrent sur les secours maritimes qu'il pouvoit employer à l'exécution de ce qu'il méditoit ; & profitant de cette faute , il fit venir des troupes de l'Arabie , de la Carie , & principalement de l'Ionie : avec ces auxiliaires , & le parti qu'il s'étoit formé dans l'état , il vainquit ses

rivaux , en fit périr quelques-uns , obligea les autres de sortir du royaume , & régna tranquillement. C'est ici l'époque du commencement du commerce en Egypte.

Psammeticus , presqu'entièrement redevable aux Grecs de la couronne qu'il portoit, leur donna des terres , leur accorda des privilèges , & prit tant d'affection pour eux , qu'il fit apprendre leur langue à de jeunes Egyptiens , destinés à servir d'interpretes dans le commerce qu'il vouloit établir désormais entre les deux nations. Ce prince montra l'estime qu'il avoit pour les Grecs , en les plaçant à la droite de son armée , dans une guerre qu'il eut à soutenir contre les Syriens quelque temps après. Ce témoignage d'aff

fection lui coûta cher. Les Calafires, ou Hermotybies, qui, comme on la déjà vu, composoient l'ordre militaire, furent indignés de cette préférence : deux cent mille de ces guerriers quitterent l'Egypte, & allerent s'établir dans l'Ethiopie, sans que les prieres ni les excuses du roi pussent les ramener. Ce coup funeste pour la monarchie ne diminua point la bienveillance de Psammeticus pour les étrangers. Il leur donna toute sa confiance, & fit alliance avec les Athéniens.

Necus, fils de Psammeticus, lui succéda, & suivit le même plan de politique. Ce prince forma le projet de joindre la Méditerranée à la mer Rouge, par un canal tiré depuis le Nil jusqu'au golfe Arabe. L'ouvrage fut entrepris ;

fix vingt mille hommes y périrent ;  
& le canal ne fut point achevé.

Toutes les vues de Necus ne ten-  
doient qu'à perfectionner la navi-  
gation ; il fit partir du golfe Ara-  
bique des vaisseaux Pheniciens ,  
avec ordre de revenir par la Mé-  
diterranée , afin de s'assurer si  
l'Afrique étoit entourée d'eau , &  
pour y faire des découvertes.

Les Pheniciens revinrent la troi-  
sieme année depuis leur départ ,  
& rentrèrent dans la Méditerra-  
née par les colonnes d'Hercule ,  
autrefois le détroit de Gades , &  
aujourd'hui le détroit de Gibral-  
tar. Ils rapportèrent qu'en faisant  
le tour de l'Afrique ils avoient eu  
le soleil à droite ; ce qu'Herodote  
raconte comme une fable , à la-  
quelle on ne peut ajouter foi. « Ils  
» ajoûterent , continue cet histo-

» rien , que pendant leur voyage  
 » ils avoient soin de débarquer sur  
 » la côte où ils se trouvoient à  
 » l'entrée de l'Automne; qu'ils se-  
 » moient du bled; qu'ils restoient à  
 » terre jusqu'à ce que les grains  
 » fussent meurs , & qu'après avoir  
 » fait lamoisson , ils se remettoient  
 » en mer. C'est la premiere fois  
 que l'on a passé la ligne , & dou-  
 blé le cap de Bonne-Espérance.

Jusques-là Necus n'avoit point  
 eu de vaisseaux , ou du moins il  
 n'en avoit eu que fort peu ; mais  
 tant de voyages, & de si long cours,  
 avoient exercé plusieurs de ses  
 sujets dans l'art de la navigation,  
 & formé des matelots : il fit conf-  
 truire des flottes nombreuses dans  
 les ports de la Méditerranée , &  
 dans ceux du golfe Arabique.

Necus marcha contre les Sy-

riens , qui étoient entrés en Egypte , les défit & prit sur eux la ville de Cadytis. Ces Syriens ne peuvent guéres être que les Affyriens dont les Pheniciens étoient tributaires , & même les vassaux , si l'on peut se servir de cette expression pour les temps dont je parle. Les guerres que firent ces Syriens , ou Affyriens , à Psammeticus & à Necus son fils , furent vraisemblablement l'ouvrage de la politique des Pheniciens qui ne purent voir le commerce s'établir en Egypte avec tant de rapidité , sans une extrême jalousie , d'autant plus que ce commerce naissant ne pouvoit qu'affoiblir considérablement celui qu'ils faisoient par la mer Rouge , dans l'Orient. La suite pourra confirmer cette conjecture.



Le règne de Psammès , fils de Necus , ne dura que six ans. Une grande preuve de l'union étroite qui étoit pour lors entre la Grece & l'Egypte , c'est que les Eléens , chez lesquels se tenoient les Jeux Olympiques , vinrent les proclamer en Egypte , & offrir aux Egyptiens d'y être admis. L'amitié désintéressée peut tout au plus se présumer entre deux particuliers, encore les exemples en sont-ils rares ; mais la politique des états ne la connoît point : or , quel motif d'intimité , & d'union autre que le commerce , pourroit-on soupçonner entre deux peuples assés éloignés l'un de l'autre , & séparés par la mer ?

La jalousie des Pheniciens se manifesta sans doute plus ouvertement vers la fin du règne de Psam-

més. On voit Apriés, son fils & son fucceffeur les combattre fur mer en bataille rangée, eux, & les Cypriots, avec lesquels ils s'étoient unis. Ce fut vraisemblablement la premiere bataille navale que donnerent les Egyptiens. Les flottes d'Osiris & de Sefoftris, quand même on adopteroit les fables dont leur histoire est mêlée, ne paroiffent avoir eu à vaincre que les obstacles de l'ignorance, & point d'ennemis à combattre.

Apriés pourfuivit fes avantages; il prit Sidon, ainfi que plusieurs autres places de la Phenicie, & rentra dans fes états, chargé de riches dépouilles.

Depuis Pfammeticus, la politique des rois d'Egypte étoit auffi favorable aux étrangers, qu'auparavant elle leur étoit contraire:

la perte de deux cens mille hommes, tous de l'ordre militaire, n'avoit pu corriger ce prince, ni ouvrir les yeux à ses succeffeurs. Apriès fut la victime de cette dangereuse politique. Il avoit envoyé contre les Cyrenéens en Lybie une nombreuse armée, uniquement composée des troupes nationales. Cette expédition eut un mauvais succès. La plus grande partie de l'armée y périt : ceux qui revinrent en Egypte, éclaterent en murmures, disant hautement que le Roi n'avoit d'autre dessein que, de détruire l'ordre militaire par toutes sortes de moyens, afin de rendre plus facilement son pouvoir entièrement despotique. Déjà ils avoient formé le projet de se retirer en Ethiopie, à l'exemple de leurs

aïeux. Amasis fut envoyé pour les appaîser ; ils le proclamèrent Roi , & bientôt il marcha à la tête des Calasîres mécontents , contre Apriès même , qui se vit réduit à ses Grecs auxiliaires , au nombre de trente mille. Ces auxiliaires défendirent leur maître avec tout le courage imaginable ; mais à la fin ils furent obligés de céder au nombre , & le roi d'Égypte tomba vif entre les mains de ses ennemis.

Amasis , touché de la valeur qu'avoient témoigné les Grecs , les emmena à Memphis , & leur confia la garde de son palais , ainsi que celle de sa personne. Peut-être que ce prince craignit la réflexion de ceux-mêmes qui venoient de le placer sur le trône , d'autant plus que la bassesse de

son extraction pouvoit les en faire rougir ; mais en paroissant redoubler d'affection pour les étrangers , n'étoit-ce pas se préparer le même coup sous lequel Apriès venoit de succomber ?

Psammeticus avoit donné aux Grecs un endroit appelé le Camp, situé sur une des bouches du Nil , connue sous le nom de bouche Pelusiatique : leurs établissemens en Egypte avoient toujours été bornés à cette possession , lorsqu'Amasis les fit venir à Memphis. Ce prince leur donna la ville de Naucratis , qui fut entièrement destinée à recevoir tous les Grecs qui voudroient s'établir en Egypte.

Cette ville absorba tout le commerce , & devint bientôt une des plus considérables du royaume :

les Grecs y bâtirent des temples , & y exercerent publiquement leur religion ; enfin Naucratis fut l'entrepôt de toute la Grece , & principalement de l'Ionie.

L'Egypte paroissoit florissante , mais ses forces s'épuisoient de jour en jour. Le Roi ayant donné quelque sujet de mécontentement à Phanès d'Halicarnasse , l'un des chefs des auxiliaires , homme habile dans l'art de la guerre , & que son audace , jointe à des talens supérieurs , rendoit capable de faire réussir les entreprises les plus hardies , il se retira auprès de Cambyse , roi de Perse , qui méditoit pour lors une entreprise contre l'Egypte. Phanès le détermina à se mettre en campagne , en lui applanissant les difficultés qui jusqu'alors l'avoient empê-

ché de déclarer la guerre. Par ses soins , les Arabes , qui séparoient les Egyptiens des Perfes , s'allierent à Cambyse , & livrerent le passage à son armée , que Phanès voulut conduire lui-même.

Amasis étoit mort, avant que les Perfes arrivassent en Egypte. Psammetite , son fils , venoit de monter sur le thrône. Les troupes du jeune prince , composées en partie de militaires Egyptiens , & en partie d'auxiliaires Grecs, combattirent avec courage ; mais à la fin elles furent rompues , les Egyptiens en fuite se retirèrent dans Memphis , où ils se défendirent encore quelque temps ; mais forcés de se rendre , les Perfes , maîtres de la capitale , le furent bientôt de toute cette contrée. Telle fut la fin du premier royaume d'Egypte.

Depuis cette époque , les Egyptiens essayèrent plusieurs fois de recouvrer leur indépendance : ils eurent même quelques rois de leur nation ; mais ces Princes furent toujours regardés comme des féditieux par les monarques de Perse , qui ne les laisserent subsister , que lorsque des soins plus importans les empêcherent de s'occuper de celui de les punir. Cependant les Egyptiens se releverent après la chute de l'empire des Perses , & formerent une seconde monarchie , dont je parlerai à la suite de la Macedoine.





---

## CHAPITRE III.

### *Des Pheniciens.*

**L**A fertilité de l'Egypte , l'abondance dont elle jouissoit , l'avantage d'être environnée de toutes parts , soit par la mer , soit par de vastes déserts , tout sembloit justifier l'aversion que les Egyptiens conserverent si longtemps pour le commerce , & surtout pour celui de l'extérieur. La situation de la Phenicie , entièrement différente , devoit par conséquent engager les Pheniciens à suivre une conduite tout-à-fait opposée , & leur faire adopter des principes de gouvernement tout-à-fait contraires.

En effet ce peuple ne possédoit

qu'une langue de terre sur les bords de la Méditerranée, dont le sol pierreux ne produisoit presque rien. La Phénicie étoit adossée, pour ainsi dire, au mont Liban, si connu dans l'histoire sacrée & profane, par la quantité d'arbres propres à la construction des vaisseaux qu'on y trouvoit. A l'orient, étoit l'Arabie, d'où se tiroient les parfums; au nord étoit, la Syrie, contrée fertile en bleds; plus loin, la Mésopotamie, & l'Assyrie, pays presque aussi abondant que l'Egypte.

Les Egyptiens, avec une étendue de terrain considérable, & d'une fertilité qui tient presque du prodige, une population considérable, & soutenue par les loix les plus sages; les Egyptiens, dis-je, pouvoient jouir d'une puis-

fance propre , & en jouirent en effet pendant long-temps ; puissance dont les fondemens font d'autant plus solides , que rien ne peut l'affoiblir ou la détruire , si ce n'est le relâchement des loix , & l'oubli des maximes du gouvernement qui en font la base. Les Pheniciens ne pouvoient jouir que d'une puissance précaire , qu'à la vérité une police bien entendue & une politique adroite peuvent entretenir & conserver , mais dont toute la sagesse du gouvernement ne peut empêcher la ruine , lorsque les états voisins s'emparant des mêmes moyens qui ont établi ce genre de puissance , & qui la soutiennent ; moyens qui sont à la disposition de presque tous les peuples : il est même fort difficile qu'un état qui n'a qu'une

puissance précaire, puisse se maintenir autrement que sous la protection d'une nation, qui a une puissance propre ; c'est ce qui se trouvera plus développé par l'histoire , & principalement par celle des Pheniciens.

Ce peuple habitant une contrée si ingrate , n'avoit rien de mieux à faire que de s'en dédommager , en portant toutes ses vues du côté de la navigation. On ne doit donc pas être surpris de voir les Pheniciens de si bonne heure en possession de toutes les mers connues ; il est même probable qu'ils furent les premiers qui s'exposèrent sur cet élément. J'ai déjà conjecturé dans le Chapitre précédent, que les Egyptiens s'en tinrent long-temps à la seule navigation sur le Nil , sans songer à  
la

la mer , dont ils n'avoient pas besoin.

Le peu de lumieres que fournissent les anciens sur l'histoire de Phenicie , ne permet que des probabilités qu'on ne doit avancer qu'avec beaucoup de défiance. Bochart , qui a fait un ouvrage considérable sur leurs voyages maritimes , leur fait envoyer des colonies sur presque toute la surface de la terre , & les suppose les auteurs de la plus grande partie des peuples ; ce qui donne une bien plus haute idée qu'on ne doit l'avoir de la grandeur & de la puissance des Pheniciens.

Si l'on considere que les premieres navigations se faisoient en suivant les côtes , sans oser s'écarter en pleine mer , il sera aisé de sentir que des peuples uniquement

occupés du commerce, & destinés par conséquent à parcourir souvent les mêmes mers, voulurent s'y ménager des ports pour se mettre à l'abri, des entrepôts pour leurs marchandises, & des endroits de rafraîchissement ; que pour cet effet ils établirent, non pas des colonies, mais des espèces de comptoirs de distance en distance, & que ces établissemens n'étoient autre chose que deux ou trois familles, qu'ils dépofoient sur chaque rivage, où ils croyoient en avoir besoin. Il est vrai que la plûpart de ces familles, en se multipliant, & en adoptant les naturels du pays, qui se joignirent, ou qui s'allierent à elles, devinrent des peuples plus ou moins nombreux ; mais pour cela il fallut la suite des temps. De

cette maniere , ce que nous dit Bochart des colonies Pheniciennes , n'aura plus rien d'extraordinaire. Il n'est point de nation , quelque peu nombreuse qu'elle soit , qui ne pût peupler ainsi le reste de la terre.

Long-temps auparavant que les autres peuples eussent osé perdre leurs rivages de vue , les Pheniciens avoient parcouru les côtes de l'Asie, visité celles de la Grece, où ils fonderent Thebes , reconnu la Sicile , où ils se firent des entrepôts , commencé en Afrique l'établissement de Carthage , d'où après avoir été dans l'isle de Sardaigne , ils avoient bordé la côte orientale de l'Espagne , & passant le détroit , ils étoient entrés dans l'Océan , avoient bâti Cadix, parcouru toute la côte méridionale

de cette contrée, & remonté dans l'Océan jusqu'aux isles Cassiterides, ou les Sorlingues, d'où ils entrèrent dans la grande Bretagne, qui fut le terme de leurs voyages de ce côté.

Quoique les Pheniciens fussent séparés de la mer Rouge par plusieurs autres peuples, & que pour y faire arriver leurs marchandises ou les en faire venir, ils fussent obligés de les voiturier par terre, on les voit commercer dans le golfe Arabique, où ils envoyèrent des flottes considérables. C'est en partant de ces mers, qu'ils conduisirent les vaisseaux de Salomon, soit sur les côtes des Indes & de l'empire du Mogol, soit sur celles d'Ethiopie dans le pays de Sofala, contrée abondante encore aujourd'hui en mines d'or, & que quel-



ques interpretes estiment être le pays d'Ophir & de Tarfis dont parlent les Livres saints.

Le principal commerce des Phéniciens fut celui de luxe. Il consistoit dans le trafic des métaux, du verre & de la pourpre. La première fois qu'ils débarquerent en Espagne, dit Aristote, ils y trouverent tant d'argent que leurs vaisseaux ne purent tout emporter.

Les isles Cassiterides & la grande Bretagne furent encore pour eux une autre source de richesses, par la quantité d'étain qu'ils en tirèrent. Quelques auteurs font remonter cette découverte jusqu'au temps de Moïse. Je crois qu'il est difficile d'en fixer précisément l'époque; mais il est sur qu'il est parlé de l'étain dans

les monumens les plus anciens. On attribue aussi aux Pheniciens l'invention de la pourpre , & celle du verre. Il se faisoit sur leurs côtes une pêche considérable d'une espece de poisson qui ne se trouvoit qu'en cet endroit de la mer , dont ils se servirent pour faire leur teinture : elle fut imitée dans la suite , mais la pourpre de Phenicie passa toujours pour être la plus belle.

A l'égard du verre , la découverte n'en fut dûe qu'au hazard. Voici de quelle maniere Plin rapporte qu'elle se fit. Des marchands qui traversoient la Phenicie , arrivés sur les bords du fleuve Belus voulurent faire cuire leurs viandes , ne trouvant point de pierres pour élever leurs trépieds ou pour leur en servir , ils s'avi-

ferent de mettre à la place des morceaux de nitre : ce minéral s'embrasa , s'incorpora avec le sable , & forma des petits ruisseaux d'une matiere transparente, qui s'étant durcie en se refroidissant , sans perdre sa qualité diaphane, indiqua la maniere de faire le verre , qui depuis fut perfectionnée. Mais cette dernière branche du commerce n'étoit pas aussi étendue à beaucoup près que celle de la pourpre , qui occupoit uniquement presque toute la ville.

Les arts , enfans du luxe & de la mollesse, fleurissoient dans Tyr : lorsque les Juifs , sous le règne de Salomon, voulurent bâtir le temple de Jérusalem , ils eurent recours aux Tyriens ; & l'on voit dans Homere , que dès le temps du siège de Troye , les Pheniciennes

étoient célèbres par leur adresse.

Il est bien difficile que les mœurs se conservent pures au milieu de tant de corruption , aussi celles des Pheniciens furent-elles très-dépravées. Le culte d'Astarté , dont le temple étoit une école de prostitution , & de la plus infâme débauche , peut en servir de preuve.

Les différentes villes de la Phénicie paroissent avoir été autant d'états indépendans les uns des autres , & qui n'avoient entr'eux d'autres liaisons que celles qu'un intérêt commun de gain ou de défense leur faisoit contracter. Les deux principales furent sans doute Tyr & Sidon.

Le gouvernement de la plûpart de ces villes semble avoir été l'Aristocratique mêlé du Monarchi-

que. Ce fut celui que les Carthaginois adopterent d'abord ; & il y a bien de l'apparence que les Carthaginois suivirent en cela l'exemple des Tyriens desquels ils descendoient. Cette forme de gouvernement est sujette à de fréquentes révolutions , sur-tout dans un état commerçant , où les rois peuvent dégénérer en tyrans, toutes les fois qu'ils le veulent. Aussi doit-on présumer par le peu que l'on sçait des premiers temps des Pheniciens , qu'ils eurent plus souvent des tyrans que des rois. Le premier fait que nous ayons sur leur histoire , ou du moins le plus connu, est l'assassinat de Sichée par Pigmalion , sans autre motif que celui de s'emparer des trésors de son beau frere.

Le commerce occupoit telle-

ment les Tyriens , qu'il sembloit avoir éteint en eux toutes les autres passions. « Tes sages sont tes » pilotes , dit le prophète Ezechiel à la ville de Tyr , &c.

Il est assez singulier que la Phénicie touchant à la Judée dont rien ne la séparoit , il n'y ait presque jamais eu de guerre entre ces deux nations ; mais Tyr pensoit plus à étendre son commerce, en établissant tous les jours de nouveaux comptoirs , qu'à s'aggrandir par la voie des armes. Elle cherchoit moins à dominer par la force, que par les besoins qu'elle sçavoit faire naître chez les peuples voisins. Selon cette politique, il étoit essentiel pour son commerce même de se maintenir en paix avec tous. Elle vendoit sa pourpre & ses pierreries aux Syriens

& aux Medes. Elle achetoit dans la Grèce le fer & les cuirasses, pour les distribuer ensuite dans toute l'Asie. L'Arabie lui fournissoit les parfums & les pierres précieuses : elle tiroit du bled des plaines de Syrie, du miel, de l'huile & du baume de la Judée; ses marchands alloient acheter des esclaves dans la Cappadoce, & sur les côtes du Pont-Euxin.

Les Tyriens qui, dans leur politique, n'avoient pas besoin d'un militaire nombreux, trouverent des défenseurs dans les mêmes étrangers, chez lesquels ils commerçoient. « Les Perses, ceux de » Lydie & ceux de Lybie étoient » tes gens de guerre, dit encore » le Prophète à la ville de Tyr. » Ils ont suspendu dans ton en- » ceinte leurs cuirasses & leurs

» boucliers, pour te servir d'orne-  
 » ment. Les Aradiens avec leur  
 » armée gardoient tes murailles ;  
 » & les Pygmées qui étoient sur  
 » tes tours , ont suspendu leurs  
 » carquois le long de tes murs.

La vigoureuse résistance de Tyr contre Salmanasar , qui assiégea cette ville inutilement pendant cinq ans , & contre Nabuchodonosor , qui ne la prit qu'au bout de treize années de siège , feroit présumer avantageusement du courage de ses habitans , & de leurs connoissances sur l'art de la guerre , si l'on ne sçavoit , 1<sup>o</sup> le peu de lumieres qu'on avoit alors sur l'attaque des places , 2<sup>o</sup> & principalement combien il est difficile à une armée de terre , qui n'est point soutenue par une flotte , de prendre une place située



sur le bord de la mer , par ou elle peut recevoir continuellement des renforts de troupes , des convois , des munitions de toute espece , enfin tout ce qui lui est nécessaire , & dont le port est rempli de vaisseaux qui peuvent être employés à insulter à tous momens les assiégeans , à faire des descentes , à tenter des surprises de jour & de nuit , à enlever des convois à l'ennemi , à battre ses détachemens , à ravager & à piller les environs de son camp , à brûler ses machines , à combler ses travaux , à lui enlever des postes & des fourrages entiers , sans jamais courir le moindre danger ; si ces troupes de débarquement ont seulement l'attention de ne rien entreprendre , sans s'être ménagées la sûreté de la retraite

dans leurs vaisseaux. On a vu de nos jours l'étonnement de l'Europe à la reddition de toute la Flandre Hollandoise en moins de six semaines. Cet étonnement redoubla encore à la prise de Berg-op-Zoom. Il étoit fondé sur la situation de cette dernière place , & sur ce qui nous manquoit pour l'assiéger avec la certitude de l'emporter. Or les Assyriens n'avoient point de flotte , & les Tyriens en avoient une très-nombreuse : ils combattoient , comme l'on dit , *pro patriâ & focis*. Leur ville pouvoit être rafraîchie continuellement de mercénaires & de vivres , il ne leur falloit que de l'argent pour acheter des munitions & des défenseurs ; ils en manquoient d'autant moins , que leur commerce ne dut pas être

interrompu , du moins entièrement. Tyr , assiégée par terre , n'en devoit pas moins porter dans d'autres climats les fruits de son industrie ; son commerce de terre pouvoit seul en souffrir. Je suis moins étonné que ce siège ait duré treize ans , que je ne le suis que la ville ait été prise ; avec les ressources que les Tyriens avoient pour se défendre.

Cependant, après une si longue résistance ils firent passer tous leurs effets dans une isle voisine , par le moyen de leurs vaisseaux , & ne laisserent à Nabuchodonosor qu'une ville déserte , & démeublée , pour ainsi dire. Ce prince y mit le feu , mais les Tyriens entièrement à couvert des insultes del'ennemi , par la mer qui les séparoit , virent brûler tranquille-

ment leurs anciennes habitations.

Une demi-lieue de terrain offroit à la fois deux spectacles bien différens : on voyoit sur l'un des deux rivages une ville immense abandonnée aux flammes, & des soldats en fureur cherchant inutilement dans des monceaux de ruines de quoi fatisfaire leur avidité : tandis que sur l'autre on voyoit sortir du sein de la terre une nouvelle ville, un peuple entier occupé au travail, la mer couverte de vaisseaux allant chercher ou rapportant tout ce qui étoit nécessaire pour la construction, & tout cela avec autant de sécurité, que si l'ennemi eût été fort éloigné, ou plutôt que s'il n'y eût point eu de guerre déclarée.

L'éclat de la nouvelle Tyr effaça celui de l'ancienne, si l'on en croit

les historiens ; cependant on la trouve dans la suite soumise aux Perses , sans qu'on sçache comment elle passa sous la puissance de cette monarchie. Il est probable que les Tyriens échappés aux fers , que Salmanasar & Nabuchodonosor leur avoient préparés , & que la seule ignorance des Assyriens dans l'art de la navigation & dans celui de la guerre avoit rendus inutiles , craignirent que ces peuples venant à s'éclairer par leurs propres fautes , ne se missent en état de les conquérir ; peut-être même en virent-ils les apprêts , & que pour conjurer l'orage qui se formoit, ils se déterminèrent à se soumettre volontairement aux Assyriens , afin de rendre moins pesantes des chaînes qu'ils ne pouvoient éviter long-

temps de recevoir. Peut-être aussi que cet événement n'arriva que sous les rois de Perse, après la chute de l'empire d'Assyrie. On ne peut tout au plus que hasarder des conjectures sur l'époque, mais il me semble que le fait est incontestable ; il n'y a de douteux que le temps où il a dû se passer.

Cette résolution fut peut-être moins l'effet de la crainte qu'un trait de politique de leur part assez adroit. Les Pheniciens assurés de la protection d'une puissance aussi redoutable que les Perses, parvinrent à être tranquilles, & libres de ne s'occuper que du soin de s'enrichir de plus en plus ; d'ailleurs le joug qu'ils s'imposoient, sur-tout étant volontaire, n'étoit pas bien pesant. On sçait assez que les puissances que

l'on peut considérer comme suzeraines , n'exigeoient alors des peuples tributaires, que de fournir annuellement une somme convenue , & des hommes ou des vaisseaux en temps de guerre ; du reste ces peuples se gouvernoient selon leurs loix , & leurs rois étoient toujours choisis parmi la nation même. Se soumettre étoit donc le parti le plus sûr ; mais étoit-il le plus glorieux ? & un peuple belliqueux l'eut-il adopté ? Les Tyriens, foibles & riches, en se soumettant, ne payoient qu'un tribut médiocre. Vaincus , le tribut eût été beaucoup plus fort. Ils penserent en marchands , & calculerent leur puissance sur le degré de leurs richesses , & non pas sur celui de leur considération dans le monde connu. Ils avoient

trop à perdre , pour se résoudre à risquer des trésors immenses contre la gloire de l'indépendance.

D'après ces vues politiques adoptées par le gouvernement , se soumettre aux Perses , c'étoit rendre à l'état une infinité de citoyens dont la nécessité d'avoir des défenseurs le privoit. Soumis ils n'avoient plus besoin de troupes , tout le monde pouvoit s'occuper du commerce , par conséquent se soumettre, c'étoit s'étendre. D'ailleurs la protection des Perses leur donnoit des facilités pour le commerce de l'Asie & de l'Egypte , qu'ils ne pouvoient attendre que de cette puissance.

Au reste les Perses donnerent aux Tyriens des marques de considération & d'une affection particulière dans toutes les occasions.



Cambyse , après la conquête de l'Egypte , méditoit celle de Carthage , qui dès-lors tenoit un rang parmi les peuples. Les Tyriens & les autres Pheniciens qui composoient la meilleure partie des forces maritimes de Cambyse , le prièrent de ne point les obliger de faire la guerre à une nation sortie de leur propre sein. Le roi de Perse eut égard à leurs représentations , & se désista même en leur faveur de l'entreprise qu'il méditoit. On voit que la dépendance des Tyriens sauva les Carthaginois ; & quelle différence n'eût pas produit dans l'ordre des choses la conquête de Carthage par les Perses ? Mais cette réflexion m'entraîneroit trop loin.

Cette dépendance étoit trop avantageuse à un peuple qui ne

connoissoit d'autre bien dans la liberté, que celui d'acquérir des richesses & d'en jouir, ainsi que des commodités qu'elles procurent, pour songer à s'y soustraire. Ce fut sans doute par ce moyen, que la nouvelle Tyr l'emporta sur l'ancienne : plus de commerçans donnerent plus de richesses ; & encore un coup, ces commerçans n'avoient plus besoin de défenseurs.

Cependant les inconvéniens de cette politique se firent enfin sentir : il étoit bien difficile de travailler continuellement à servir le luxe des autres nations, & de s'en préserver ; on ne voit pas même que les Tyriens aient rien fait pour le réprimer. Il se porta bientôt chez eux à cet excès où il ne manque jamais d'avoir les

suites les plus funestes , de quelque nature qu'elles puissent être.

Tyr renfermoit dans son sein bien plus d'esclaves que les besoins de chaque citoyen n'en comportoient : le faste les avoit tellement multipliés , que se voyant si supérieurs en nombre , ils formèrent une conspiration , égorgerent leurs maîtres , s'emparèrent de leurs thrésors , & forcèrent les femmes de ces infortunés à les recevoir dans le lit nuptial. Cette révolution si effrayante fut l'ouvrage d'une nuit.

Straton échappa seul au massacre général : son esclave avoit pris soin de le cacher ; & dans la suite de cet événement , Straton fut proclamé roi de Tyr par ces mêmes esclaves qui avoient fait périr tous ses concitoyens pour

reconvrer leur liberté : on ſçait  
aſſez de quelle maniere cela ar-  
riva.

Tyr étoit habitée par les deſ-  
cendans de ces révoltés , lorſ-  
qu'Alexandre , après la bataille  
d'Arbelles , leur envoya des am-  
baſſadeurs pour les engager à  
ſe ſoumettre à lui. La poſition de  
leur ville ſituée dans une iſle ,  
leur fit croire qu'un prince qui  
n'avoit que des troupes de terre ,  
& point de vaiſſeaux , ne pourroit  
les forcer. Les ambaffadeurs d'A-  
lexandre furent précipités du haut  
des murailles , contre le droit  
des gens & contre celui de l'hu-  
manité ; mais ce n'étoit plus le  
même peuple. Les anciens Ty-  
riens euſſent reçu la loi du  
vainqueur de Darius , comme ils  
s'étoient donnés aux Perſes : ceux-  
ci

ci s'étoient établis par la violence, il étoit tout simple qu'ils prissent la résolution de résister.

C'étoit au plus la seconde génération depuis la révolte des esclaves : les idées de force, de résistance, de courage, de férocité même, si l'on veut, n'avoient pas encore eu le temps de se briser, pour ainsi dire, & de se perdre dans le luxe & dans la mollesse. Alexandre marcha pour les punir.

Il ne pouvoit approcher de la ville, qu'en comblant le détroit qui la séparoit du continent. Rien ne paroît impossible à un conquérant ; les obstacles qu'il envisage, ne servent qu'à l'animer encore d'avantage à les vaincre. Alexandre entreprit de faire le siège de Tyr, & de combler le détroit contre toute vraisemblance

d'y réussir. Les Tyriens qui ne concevoient pas que ce projet pût être exécuté, demandoient avec dédain , si le roi de Macédoine étoit plus puissant que Neptune.

Cependant après des travaux incroyables & recommencés plusieurs fois , l'ouvrage fut perfectionné : la crainte du sort que présageoit aux Tyriens la colere d'un vainqueur justement irrité , redoubla leur courage ; & hors d'état de résister , ils se défendirent encore ; mais les efforts même du désespoir leur furent inutiles. La ville fut prise. Alexandre , soit pour venger d'une manière éclatante l'attentat commis contre ses ambassadeurs , soit pour punir , comme il le dit lui-même , dans les enfans le crime de leurs peres , fit vendre

trente mille habitans à l'encan : huit mille furent passés au fil de l'épée ; & deux mille furent mis en croix , sous prétexte que c'étoit le supplice que méritoient des esclaves coupables de trahison : il n'échappa de ces infortunés , que ceux que les Sidoniens , alliés d'Alexandre , purent sauver , en les réclamant à titre de leurs prisonniers.

Tyr fut abandonnée au pillage , & ensuite aux flammes ; elle se releva encore sous les rois Macédoniens ; mais elle ne tint plus l'empire de la mer , & ne figura que fort au - dessous d'Alexandrie , de Carthage , & de Rhodes.



---

## CHAPITRE IV.

### *Des Juifs.*

**L**ES Juifs qui, pendant leur séjour en Egypte, habitoient un pays situé sur le bord de la mer Rouge, & qui depuis leur établissement dans la Terre promise, se trouverent possesseurs d'une partie des côtes de la Méditerranée, où ils avoient le port de Joppé, ne commercerent point & ne connurent pas même la navigation jusqu'au temps de Salomon, malgré l'exemple des Pheniciens qui confinoient à la Judée.

Ce n'étoit pas que le caractère des Juifs les éloignât du commerce ; mais la forme de



leur gouvernement , & plus encore l'esprit de leur législation , en contrarioient l'établissement. On pourroit croire que Moïse avoit puisé dans les maximes des Egyptiens cette aversion pour le commerce & pour la société avec les étrangers , si Dieu lui-même n'avoit dicté les loix de ce peuple qu'il s'étoit choisi. Il est certain que l'exemple des autres nations rendu plus fréquent par des relations non interrompues avec elles , ne pouvoit que fortifier les Juifs dans leur penchant vers l'idolatrie à laquelle ils sembloient être naturellement portés ; d'ailleurs l'intention de leur Législateur étoit de maintenir entr'eux l'union, qui seule en pouvoit constituer la force. Il crut que des liens resserrés par une religion &

des mœurs uniformes , feroient plus forts & plus durables que ceux mêmes du gouvernement & de la politique. Permettre le commerce aux Tribus placées sur le bord de la mer , c'étoit les enrichir ; & par conséquent , c'étoit introduire le changement des mœurs dans ces Tribus seulement , & une inégalité entr'elles qui ne pouvoit manquer d'opérer par la fuite la défunion qu'il craignoit : les Juifs alors eussent formé , comme les Pheniciens , un certain nombre d'états particuliers , indépendans les uns des autres , avec des intérêts différens.

L'éloignement de ce peuple pour le commerce dura jusqu'à Salomon , le troisieme de ses rois : le gouvernement monar-

chique sembloit être plus favorable au commerce , que l'espece d'Aristocratie qui l'avoit précédé.

Salomon avec un génie vaste , ne pouvoit avoir que de grandes idées. Les Juifs étoient alors aussi belliqueux qu'ils pouvoient l'être , du moins ils l'étoient assez pour conserver leurs possessions. Il voulut joindre à cet avantage celui d'enrichir ses états & de faire sortir ses sujets de l'engourdissement où ils étoient à l'égard des sciences & des arts cultivés chez les nations voisines ; engourdissement qui n'en faisoit qu'un peuple obscur , & qui les tenoit dans l'ignorance de leurs forces & des avantages de leur situation.

Salomon voulut tirer partie d'une position si heureuse , & tout

disposer pour que ses successeurs fussent en état de profiter de la supériorité que donne une population nombreuse , lorsque l'emploi des hommes est sagement distribué. Pour cet effet , il entreprit d'introduire le commerce chez ce peuple grossier & ignorant. La religion paroissoit y former des obstacles invincibles ; ce Monarque sçut les vaincre , en intéressant la religion même , à ce que les sciences & les arts fussent introduits par la voie du commerce.

On pourroit dire que Salomon ne fut pas l'auteur de ce projet , & qu'il ne fit que suivre à cet égard les aitemens de David son prédécesseur , qui , sur la fin de son règne , avoit fait rassembler une infinité de matériaux pour la construction du

Temple; mais David n'avoit exactement songé qu'à élever cet édifice ; Salomon songea à profiter de cette construction pour partager les richesses de ses voisins, en partageant leur commerce. David pensoit à l'exécution de ce projet , en prince religieux & qui vouloit expier ses fautes ; Salomon le continua, en prince politique , qui vouloit s'assurer l'immortalité & qui ne comptoit pas pouvoir y réussir par les armes.

Le Temple du Seigneur fut commencé ; il falloit d'autres ouvriers que les Juifs pour bâtir un édifice , dont la magnificence & la beauté répondissent à la grandeur du vrai Dieu , autant que la foible main des hommes peut le faire. De plus , il falloit pour cette construction des matériaux

de toute espece, dont la plupart ne se trouvoient point dans les états de Salomon.

Les Phéniciens, voisins de la Judée, adossés au mont Liban, pouvoient fournir les bois nécessaires ; leur commerce les mettoit en état d'offrir tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus précieux, & leur industrie avoit multiplié chez eux le nombre des artistes & des ouvriers habiles dans tous les genres. Ce fut aussi sur les Phéniciens que Salomon jeta les yeux ; il ne tarda pas à reconnoître de quel avantage le commerce peut être dans un royaume qui touche à la mer de quelque côté ; ou plutôt il se confirma de plus en plus dans l'opinion qu'il avoit déjà de l'utilité du commerce, & même de

sa nécessité, pour rendre un état florissant.

Ce prince ne pouvoit croire que Dieu condannât tout ce qu'il croyoit devoir contribuer à la grandeur de son peuple ; mais il eût été dangereux d'en dissuader les Juifs. La construction du Temple fut le prétexte qu'il prit pour éluder la sévérité de la loi contre le commerce ; il crut par-là se sauver des inconvéniens que le législateur avoit voulu éviter, en l'établissant.

Salomon fit alliance avec Hiram , pour lors roi de Tyr ; il lui céda une vingtaine de bourgades dans le voisinage de cette ville, qui appartenoient aux Juifs, & épousa une des filles du roi d'Egypte. Hiram, par reconnoissance, lui envoya tous les ou-

vriers dont il avoit besoin , & l'affocia au commerce que faisoient les Tyriens par la mer Rouge , sur laquelle les Juifs possédoient le port d'Asiongaber , enlevé aux Arabes. On lit avec étonnement dans les Livres saints le détail des richesses immenses que Salomon retira de cette association , & qui devoient refluer , du moins en partie , sur ses sujets.

Salomon mourut ; & les événemens qui suivirent de près sa mort , étoufferent , pour ainsi dire , le commerce naissant dans ses états.

Cependant tout ce que le législateur des Juifs avoit prévu arriva ; on vit s'introduire parmi eux l'idolatrie qui , par la constitution particulière de cet état , presqu'uniquement fondé sur la



loi divine , sapoit les fondemens de leur gouvernement , en détruisant leur culte. Le luxe & la mollesse régnoient à la cour de Salomon , d'où ils corrompirent bientôt les mœurs d'un peuple naturellement indolent & disposé à la volupté.

Enfin les alliances de Salomon avec les Tyriens & les Egyptiens, éteignirent parmi cette nation cet esprit conservateur de tous les états , l'esprit de patriotisme. Il en résulta , ainsi que Moïse l'avoit prévu, la fameuse révolution qui sépara l'état en deux royaumes , celui d'Israël , & celui de Juda. Le commerce introduit dans la Judée , y avoit apporté des richesses immenses : le luxe qui s'y introduisit avec lui , en rendit l'acquisition inutile & même perni-

cieuse. Il appauvrit les Juifs, en multipliant leurs besoins, en raison de leurs richesses. Ces peuples ne commencerent à se plaindre des subsides & de la misere qui les accabloit, qu'au moment où l'or & l'argent abondoient le plus dans l'état.



## CHAPITRE V.

*Des Assyriens.*

**L**A Babylonie, pays aussi abondant que l'Egypte, se fertilisoit par les mêmes moyens. Le Tigre & l'Euphrate, fleuves qui prennent leur source dans les montagnes d'Armenie, grossis par la fonte des neiges dont ces montagnes étoient couvertes, se débordent régulièrement tous les ans pendant les mois qui répondent aujourd'hui parmi nous à ceux de Juin, de Juillet & d'Août; & ces débordemens, ainsi que ceux du Nil, arrosoient les terres de cette contrée, où il ne pleut jamais, ainsi que dans l'Egypte. Ces inondations bienfaisantes, quoique régulières, n'étoient pas toujours éga-

lement avantageuses dans l'un & dans l'autre royaume ; le plus ou le moins de hauteur des eaux déterminoit aussi le plus ou le moins d'abondance. Ces variations engagèrent les rois d'Assyrie à faire creuser de grands lacs & des canaux , qui se remplissoient dans les grands débordemens , & au moyen desquels on suppléoit à ceux qui ne répandoient pas sur les terres une quantité d'eau suffisante. Cette eau étoit conduite par des coupures dans les endroits qui en avoient besoin ; & l'on employoit plusieurs milliers d'hommes sur le bord des deux fleuves , à l'élever par le secours de diverses machines.

Les inondations du Nil plus considérables & plus égales , devoient rendre l'Egypte encore plus abondante. Cependant on

peut juger de la fertilité de la Babylonie sur le recit d'Herodote, confirmé par celui de tous les historiens. « Un grain de bled, dit-il, » en rapporte trois cens » dans les meilleures années, & » deux cens, année commune : » l'herbe du bled & de l'orge » est large de quatre doigts ; le » poisson qui se trouve en abondance dans les lacs & dans les rivières, les palmiers qui croissent par-tout, sans avoir besoin de culture, servent à nourrir une grande partie des habitans.

En effet, lorsque les Perses eurent conquis toute l'Asie jusqu'aux Indes, la satrapie de Babylonie payoit, elle seule, le tiers des tributs de ce vaste royaume. Il est aisé de juger que l'agriculture étoit en hon-

neur , & faisoit une grande partie des soins du gouvernement, dans une contrée aussi fertile. Veiller sur la population , en étoit une suite ; aussi le premier des Tribunaux chez les Assyriens , ne connoissoit que des mariages , & s'occupoit uniquement de tout ce qui pouvoit les favoriser.

La maniere dont les législateurs avoient pourvu à ce que l'indigence & la laideur ne fussent point un obstacle pour trouver un époux , mérite d'être rapportée.

On faisoit assembler à des temps marqués toutes les filles nubiles dans une place publique , où les jeunes hommes en état de se marier , s'assembloient aussi de leur côté. Un héraut en faisoit la publication , & ouvroit une espee d'encan , en commençant

par les plus belles qui étoient données au dernier enchériffeur. Les fomme dont elles avoient été payées , fervoient de dot pour celles que l'on eut criées inutilement. Lofqu'on en étoit à celles-ci , le hérault les propofoit d'abord avec une fomme très-mo-dique , & y ajoutoit enfuite quelque chofe , jufqu'à ce que quelqu'un fe préfentât. Cet ufage fi ridicule felon nos mœurs , étoit très-avantageux pour la propagation de l'efpece , dans un pays où perfonne fans doute ne pouvoit fe fouftraire à la loi qui ordon-noit de fe marier , & où la poli-gamie étoit permife.

Tant de foins pour tout ce qui constitue les véritables richesses d'un état , ne pouvoient manquer d'avoir leur effet. Auffi voit-on ,

dès les commencemens de l'histoire, l'empire d'Assyrie s'étendit sur toute l'Asie par la voie des armes.

On ne voit point que les Assyriens aient adopté d'autre commerce que celui de l'intérieur, pour lequel le Tigre & l'Euphrate, qui traversoient toute cette contrée, donnoient de grandes facilités; encor n'étoient-ce pas proprement les Babyloniens qui faisoient ce commerce. Semiramis avoit fait construire des ports sur ces deux fleuves, pour la commodité & la sûreté des bateaux marchands. On voit dans Herodote, que ces bateaux étoient faits de peau, & que les montagnards d'Arménie en étoient les constructeurs. « Ils plient des bâtons » de saules, dit cet Historien, qu'ils



» couvrent entièrement de peaux,  
» observant de mettre le poil en  
» dedans ; ils n'y font ni poupe  
» ni proue ; ils les arrondissent en  
» forme de bouclier, mettent de  
» la paille dans le fond , & les  
» abandonnent ensuite au cou-  
» rant du fleuve , chargés de di-  
» verses marchandises , sur-tout  
» de vin de palmier ; deux hom-  
» mes seulement le conduisent  
» avec chacun un aviron. Ils en  
» font de diverses grandeurs ; les  
» plus considérables portent jus-  
» qu'à la pesanteur de cinq mille  
» talens. Dans les petits, on met un  
» âne , outre les marchandises ,  
» on en met plusieurs dans les  
» grands. Lorsque les conducteurs  
» sont arrivés à Babylone, ils ven-  
» dent leurs marchandises, ensuite  
» la paille & les bâtons de leurs

» bateaux : ils chargent les peaux  
 » sur leurs ânes & s'en retour-  
 » nent par terre , le fleuve étant  
 » si rapide , qu'il seroit impossible  
 » de le remonter : c'est par cette  
 » raison qu'ils n'emploient que  
 » des peaux pour faire leurs bar-  
 » ques , qui ne servent que pour  
 » un voyage ; de retour chez eux<sup>1</sup> ;  
 » ils en font d'autres , & revien-  
 » nent ainsi tous les ans. » On voit  
 que ce commerce se bornoit à  
 échanger du vin de palmier , &  
 quelques autres productions de  
 l'Armenie, contre des grains. Car  
 il me paroît vraisemblable que ces  
 ânes que l'on chargeoit des débris  
 du bateau, remportoient en même  
 temps les bleds & tout ce qui étoit  
 nécessaire à la subsistance des ha-  
 bitans de la grande Armenie, sans  
 quoi il eût été assez inutile de les

embarquer ; & les Armeniens auroient vendu leurs peaux à Babylone , comme ils vendoient la paille & les bâtons , plutôt que de se charger d'un animal pesant, qui tenoit beaucoup de place & qui devoit être embarrassant.

Ce commerce est l'unique dont parle Herodote ; cependant le luxe prodigieux qui régnoit dans l'Assyrie, ne permet pas de croire qu'il fût le seul , ni le plus considérable qui se fît à Babylone , ville dont le nom même étoit le symbole de la volupté. D'ailleurs plusieurs passages de l'Ecriture sainte confirment cette opinion ; (a) mais ils prouvent en même

---

(2) Le passage suivant est décisif.

» Babylone la grande est tombée. . . Les  
 » marchands de la terre pleureront & me-  
 » neront deuil à cause d'elle, car personne

temps , que le commerce étoit absolument passif , c'est-à-dire que les Assyriens achetoient & ne commerçoient pas , par conséquent ce commerce les ruinoit sans cesse , loin de leur être avan-

---

» n'achete plus leurs marchandises. Des  
 » marchandises d'or & d'argent , des pierres précieuses , des perles , de la pourpre , de la soie , de l'écarlate , du bois odoriférant , des vases d'ivoire & de bois précieux , de l'airain , du marbre , du fer , des parfums , de l'encens , du vin , de l'huile , de la fine farine , des brebis , des chevaux , des chariots , des esclaves. Les  
 » marchands de ces choses qui sont devenus riches en les vendant , se tiendront loin d'elle , pleurant , menant le deuil , & disant : Hélas ! la grande cité , qui étoit vêtue de fin lin & de pourpre , qui étoit parée d'or & de pierres précieuses . . .  
 » Hélas ! la grande cité , qui enrichissoit tous ceux qui avoient des vaisseaux en mer est désolée.

tageux,

tageux. Les étrangers apportèrent en foule chez eux , tout ce que l'industrie avoit fait imaginer de commode ou d'agréable , dont le débit étoit assuré , & ils en remportoient des denrées utiles.

Cette politique mal adroite en apparence , fut précisément ce qui maintint si long-temps la puissance de l'empire d'Assyrie. Les efforts qu'il falloit faire pour soutenir le luxe , en retarderent les effets pernicioeux. Les pertes journalieres ne pouvoient se réparer que par de nouvelles conquêtes , ou en augmentant les tributs que payoient les peuples déjà conquis. Ces augmentations donnerent lieu à une infinité de révoltes dans les différentes préfectures. Ces révoltes fréquentes

exigeoient un certain nombre de troupes sur pied.

La plûpart des rebelles étoient précifément les peuples qui s'étoient enrichis de la fubftance de Babylone , puisque cette augmentation des tributs devoit tomber naturellement fur ces prefectures. Les rois d'Affyrie , dont la politique confiftoit fans doute à n'en pas mécontenter plufieurs à la fois , envoyoient contre le peuple qui refufoit de payer , des forces fi fupérieures , qu'il ne tarδοit pas à être vaincu. Le pillage étoit une fuite ordinaire de la victoire : ne payer qu'une fomme confidérable , par forme de dédommagement de la guerre , étoit une grace que ces monarques accorderoient rarement ; mais de quelque

façon que ce fût , la nouvelle imposition étoit établie : de cette maniere tout ce qui étoit sorti de l'état par l'attraction du commerce étranger , y rentroit par les extorsions & par les pillages. Enfin lorsque les préfectures de l'empire ne suffisoient pas à la réparation nécessaire , on songeoit à de nouvelles conquêtes.

Nabuchodonosor n'eut guères d'autres motifs pour faire la guerre aux Juifs. On peut voir dans les Livres saints quelles richesses immenses les Assyriens trouverent dans le Temple , & tout ce qu'ils remportèrent du sac de la Ville sainte.

Il est à remarquer que les Assyriens , dans la nécessité de faire la guerre plus souvent encore à des puissances maritimes qu'à d'au-

tres peuples , puisque ces puissances étoient les plus riches , n'ont cependant jamais eu de marine , & par conséquent point de ports , ni dans la Méditerranée , ni dans le golfe Persique , où il leur étoit si facile d'en avoir.

Lorsque Semiramis voulut traverser le fleuve Indus , elle fit venir des charpentiers de la Phénicie , de l'isle de Chypre & de la Syrie , parce que ses sujets ignoient entièrement l'art de construire des vaisseaux.

Salmanazar voulant assiéger Tyr , y marcha avec une armée nombreuse , & n'avoit en mer , que soixante vaisseaux , avec huit cents rameurs fournis par d'autres Phéniciens ses tributaires. Ces soixante vaisseaux ne firent que paroître , pour ainsi dire : ils furent



tous coulés à fond dès les premiers jours qu'ils tinrent la mer, par ceux des assiégés. Salmana-zar ne songea seulement pas à faire revenir une autre flotte, & continua le siège par terre.

Lorsque Nabuchodonosor assiégea la même ville, il n'avoit pas un seul vaisseau. Ces exemples, & une infinité d'autres que l'on pourroit rapporter, prouvent incontestablement que les Assyriens ne firent jamais le commerce maritime. Or pour que cette nation si adonnée au luxe aimât mieux se voir minée tous les jours par les frais qu'il entraîne, que de faire elle-même les profits qu'elle sembloit abandonner aux autres peuples, il falloit que le commerce lui fût interdit par ses loix, ou par l'espece de mépris

que son législateur avoit repandu sur la profession de commerçant, & que les rois maintinrent successivement. Cette dernière opinion me paroît d'autant plus vraisemblable, qu'on verra ce même esprit régner parmi toutes les puissances considérables de l'Asie. Ceci n'est qu'une conjecture, mais je la crois assez bien fondée.

Avec un luxe prodigieux, des dépenses incroyables, & point de commerce, il sembloit que la monarchie Assyrienne ne pût se soutenir; mais elle se maintenoit par ses propres vices. J'ai déjà dit que les révoltes fréquentes des préfectures, obligeoient les rois d'Assyrie à tenir sur pied une milice nombreuse. L'usage continuel des troupes ne pouvoit

qu'entretenir parmi elles la discipline nécessaire , & les conserver aussi bonnes qu'elles pouvoient l'être , peut-être meilleures qu'on ne devoit s'y attendre , vu la mollesse de cette nation. Ce même usage forcé des troupes , devoit aussi naturellement inspirer pour elles la plus grande considération , tant de la part des peuples , que de la part du monarque même. Il est assez ordinaire dans les monarchies , de flater l'orgueil ou l'amour propre de ceux dont on croit avoir besoin. Cette considération rendoit la profession militaire la plus honorable.

L'esprit de conquête , l'appui de toutes les monarchies , étoit une suite indispensable de la nécessité où étoient les rois de dou-

bler les impositions & de châtier les peuples qui refusoient de payer, de même que la considération pour les troupes étoit une suite indispensable de cette nécessité. Châtier un peuple rebelle, étoit presque le conquérir une seconde fois.

Si l'on demande comment les particuliers de l'Assyrie pouvoient réparer les effets du luxe, puisqu'ils n'avoient aucune part ou à l'augmentation des tributs, ou aux sommes que payoient les vaincus, par forme de dédommagement, il est aisé d'y répondre : les souverains de cette contrée ne levoient aucun impôt sur leurs véritables sujets.

Une des conditions auxquelles les premiers rois chez tous les peuples conquérans furent élus & reconnus pour tels, dut être

qu'ils n'exigeroient aucun impôt de ceux qui consentiroient à les mettre à leur tête , & à recevoir leurs loix , enfin de ceux qui avoient cimenté de leur sang & de leurs travaux la gloire & la puissance dont ces souverains alloient jouir. Les rois ont bien dérogé depuis à cet engagement ; mais il se maintint très-long-temps dans l'Asie. Les Perses ne payerent jamais rien , tant que dura la monarchie établie par Cyrus , comme on le verra dans la suite. Il dut en être de même des Assyriens. Ce peuple ne payant aucune imposition , & habitant une contrée fort abondante , les particuliers ne pouvoient manquer d'être assez riches de leurs propres revenus pour soutenir leur luxe , indépendamment de la soli-

de que devoient recevoir ceux qui avoient des emplois , ou dans le militaire , ou auprès du prince ; emplois qui fans doute n'étoient donnés qu'aux Babyloniens même. Ainfi le luxe de la nation n'aura plus rien qui doive surprendre. Le roi d'Affyrie , au contraire , étoit , pour ainfi dire , le plus pauvre de fon royaume , puisque les fruits de la terre fuffisoient à la nourriture & au superflu de ses véritables fujets , & que ce prince avoit besoin de trouver continuellement des ressources , dans ses vexations sur les peuples déjà conquis , ou voisins de ses états.

Les effets d'un luxe général peuvent être retardés , mais on ne peut s'y soustraire. Il parvint à un tel degré dans l'Affyrie , que les trou-

pes même en furent amollies , & perdirent enfin dans le sein des plaisirs & de la mollesse , la discipline & le courage qui leur tenoient lieu des autres vertus militaires. Plus les troupes se détériorerent , plus il fallut les augmenter & plus on les augmenta , plus il fallut de tributs pour leur entretien.

Les rois d'Assyrie n'avoient pas assez de grandeur d'ame , & n'entendoient pas assez leurs propres intérêts , pour sacrifier quelque chose de leurs dépenses superflues au bien de l'état. Le nombre des révoltes augmenta de jour en jour ; plus le luxe des troupes s'accrut , plus l'indiscipline les corrompit : les monarques renfermés dans l'intérieur de leurs palais , abandonnoient les rênes du gou-

vernement à de lâches ministres , qui sacrifioient aussi l'état à leur intérêt particulier , qui ne parloient à leur maître que de ses plaisirs , & qui lui cachotent soigneusement la situation de ses affaires. Ils veilloient sans cesse à écarter du trône les véritables citoyens , s'il en étoit encore qui eussent pu éclairer le roi sur son propre péril ; & lui en imposer continuellement , étoit leur unique étude.

Enfin Arbace le Méde songea à délivrer les nations de l'Asie du joug des Assyriens , qui méritoient si peu de dominer sur des peuples courageux. Sardanapale régnoit alors , ou plutôt ses eunuques régnoient sous son nom. Arbace , avant de lever l'étendard de la révolte , voulut en assurer



le succès. Il sentit que des efforts successifs ne feroient qu'ébranler la puissance Assyrienne, sans l'abatre jamais. Il voulut lui porter à la fois tous les coups qui la menaçoient. Il se ligua avec les Armeniens & d'autres peuples de l'Asie, aussi mécontents que les Médes, des vexations & des nouveaux tributs qu'on levoit tous les jours sur eux. Ses troupes s'assemblerent, marcherent droit à Ninive, devenue le siège de l'empire d'Assyrie, & s'emparerent de la ville, tandis que Bélésis, chef d'un autre parti, mais de concert avec Arbace, marchoit à Babylone.

Tout le monde fait le reste de cette révolution & quelles en furent les suites. L'infortuné Sardanapale n'eut que le temps de

se brûler dans son palais avec ses femmes & ses trésors ; seule marque de courage qu'un roi d'Assyrie eut donnée depuis longtemps ; courage né du désespoir , unique ressource des lâches , mais qui prend quelquefois la couleur d'une vertu.

Il se forma depuis , un second empire d'Assyrie des débris du premier ; mais les peuples de cette nouvelle monarchie étoient encore ces mêmes Babylonienens enchaînés par les plaisirs , & amollis par la volupté. Ce n'étoit plus le temps où le vice même du gouvernement contribuoit à sa conservation. Ce second empire d'Assyrie ne commença pas plus que le premier : il eut de même un commerce passif qui lui fit les mêmes maux ; & les effets

du luxe s'y firent sentir plus rapidement , parce qu'ils s'étoient préparés dès le premier empire. Celui-ci ne soutint qu'un siège de plus , & tomba sous la puissance des Médes , d'où il passa bientôt , avec l'empire Méde , sous la domination des Perses.



---

## CHAPITRE VI.

### *Des Médes.*

**L**A Médie proprement dite, étoit une contrée fertile & très-peuplée. Les Médes devenus indépendans par la révolte d'Arbace, restèrent dans une espèce d'aristocratie jusqu'à Déjocé qui fit dégénérer cette forme de gouvernement en monarchie, sans prendre cependant le titre de Roi, qui ne commença à être porté que par son fils Phraorte.

Le gouvernement républicain & l'aristocratique sont des entraves pour l'esprit de conquête. Le premier pas que doit faire une nation qui veut s'aggrandir, est de se choisir un chef; & ce chef est

toujours roi , ou de nom , ou d'effet. Les Médes étoient belliqueux; Déjocé ne trouva point d'obstacles pour arriver à la puissance souveraine. Ses talens militaires le placèrent à la tête des troupes , ses vertus lui firent déferer le soin de gouverner , & sa modération le défendit du charme de la couronne. On diroit que Déjoces n'avoit voulu que faire essayer le joug à ces peuples indociles , pour les y accoutumer. Cette conduite eut tout son effet dans la personne de Phraorte , qui fut proclamé roi , & qui étendit les conquêtes commencées par son pere. Les Médes formerent un royaume puissant.

Les dépouilles des vaincus sont ordinairement le prix de la victoire ; & celles d'un ennemi ,

dont le luxe & la mollesse ont causé la défaite , portent avec elles une contagion dont il est difficile de se défendre : c'est la robe de Nessus. Les Médes à force de vaincre des peuples efféminés , adopterent leurs mœurs & leurs usages. Cependant ils conserverent jusques dans le sein des plaisirs , ce génie militaire auquel ils étoient redevables de la puissance dont ils jouissoient ; ou du moins s'il s'y affoiblit beaucoup , il ne s'éteignit pas entièrement.

Le luxe qui régnoit à la cour des rois Médes , ne permet pas de douter qu'il ne se fît un grand commerce dans leur empire ; mais ce commerce ne put être que passif , ainsi que dans le premier empire d'Assyrie. Cette espece de

commerce dut y produire les mêmes inconvéniens ; l'on y apporta fans doute les mêmes remèdes , c'est-à-dire , l'augmentation des tributs fur les peuples conquis , à mefure que l'état s'épuifoit. Le luxe par conféquent eut été fuivi des mêmes effets dans l'empire Méde que dans celui d'Affyrie , fi la révolution qui fit paffer l'un & l'autre fous la domination des Perfes lui en eût donné le temps.

Soit qu'on adopte le fentiment d'Herodote , foit qu'on s'en rapporte à Xenophon fur la maniere dont le royaume de Médie paffa dans les mains du grand Cyrus , le vice du gouvernement n'eut aucune part à cette révolution. Mais on voit dans l'un & l'autre hifto-

rien , que l'état pouvoit à peine soutenir sa grandeur.

Lorsqu'une monarchie fondée par l'esprit de conquête , commence à perdre les usages & les mœurs propres à cet esprit , elle est frappée par ses fondemens , rien l'ébranle ; & de l'ébranlement à la ruine totale , souvent le passage est court. Déjocé qu'on peut regarder comme le législateur des Médes , vit très-bien le présent ; mais il ne connut pas assez le passé , pour lire dans l'avenir. La chute de l'empire d'Assyrie sembloit lui dicter les loix qu'il falloit établir. Les Médes de Déjocé , fiers , belliqueux , & même un peu sauvages , ne lui parurent pas disposés à s'amollir comme les Assyriens. Ce législa-



teur ne songea pas que tous les peuples commencent par être féroces , qu'ils se polissent par degrés , & que fondus , pour ainsi dire , par l'effet du luxe , leur force & leur puissance s'éteignent dans le sein de la mollesse.



---

## CHAPITRE VII.

*Des anciens Perses.*

**S**AUDANIS , sage Lydien ,  
voulant détourner Croësus de  
l'entreprise qu'il méditoit contre  
les Perses : « Considérez , dit-il  
au roi de Lydie , » à quel peuple  
» vous allez déclarer la guerre.  
» Les habitans de ce pays monta-  
» gneux , aride & presque sterile ,  
» ne sont vêtus que de peaux de  
» bêtes : les premiers alimens  
» qu'ils trouvent , sont ceux qu'ils  
» préfèrent ; ils n'ont ni les figues ,  
» ni les autres fruits délicats ; le  
» vin leur est inconnu , ils ne boi-  
» vent que de l'eau : ô Croësus !  
» quand vous pourriez triompher  
» d'une telle nation , quel seroit

» le prix de la victoire ? & si vous  
» êtes vaincu , que ne devez-vous  
» pas craindre ? Voyez enfin tout  
» ce que vous avez à perdre , &  
» le peu que vous pouvez gagner.

Les Perfes devenus les maîtres  
de toute l'Asie , par la réunion de  
l'empire des Médes , & par les  
conquêtes des royaumes de Lydie  
& d'Assyrie , adresserent à Cyrus  
la requête suivante.

» Prince , les Dieux ont ac-  
» cordé à la valeur des Perfes  
» l'empire de l'Asie ; vous êtes  
» notre roi , laissez nous quitter  
» le territoire ingrat & resserré  
» que nous habitons , pour venir  
» nous établir dans ces campa-  
» gnes fertiles ; laissez-nous choi-  
» sir notre séjour , soit auprès de  
» la Perse , soit dans quelque con-  
» trée plus éloignée. Les plus

» grandes & les plus belles villes  
 » sont à notre disposition. Qui  
 » pourroit nous blâmer d'en user  
 » ainsi ? & trouverons-nous ja-  
 » mais une occasion plus favo-  
 » rable de devenir heureux , en  
 » devenant riches & puissans ?

» Je vous permets d'exécuter  
 » votre dessein , leur répondit  
 Cyrus avec tranquillité ; » mais je  
 » dois vous avertir que telle est  
 » la disposition de la nature , que  
 » la même terre ne puisse pro-  
 » duire à la fois des moissons  
 » abondantes & des hommes  
 » courageux ; ainsi vous qui com-  
 » mandez aujourd'hui à l'Asie ,  
 » disposez-vous en même temps  
 » à obéir bientôt. » Les Perses  
 frappés de la réponse du roi , pré-  
 férèrent leur pauvreté , avec la  
 gloire d'être un peuple libre &  
 puissant ,

puissant, à l'abondance qui devoit les conduire à l'esclavage.

Il s'en falloit beaucoup que les forces réelles de la Perse proprement dite, pussent égaler celles du reste de l'Asie. La supériorité que donnent le courage, la discipline & l'endurcissement à la fatigue, avoit soumis les nations les plus puissantes à ce peuple belliqueux. Conserver l'esprit qui l'avoit fait vaincre, étoit pour lui l'unique moyen de conserver de si vastes conquêtes. Cyrus, qu'on peut regarder comme le fondateur de cette monarchie, sentit combien cet esprit militaire étoit précieux, & fit tout ce qu'il falloit pour le maintenir. Aucun Perse ne pouvoit se dispenser de servir dans les troupes, depuis vingt-sept ans, âge auquel com-

mençoit la virilité , jusqu'à cinquante : tous étoient soldats.

L'éducation de la jeunesse répondoit parfaitement à la disposition & aux vûes de cette loi. On ne peut en lire le détail dans la Cyropédie de Xenophon , sans ce respect & cette émotion qu'inspirent les établissemens sages , qui conduisent à la gloire par le chemin de la vertu.

» Aux environs & à portée du  
» palais du roi , dit l'historien ,  
» étoit une grande place divisée  
» en quatre parties , l'une pour  
» les enfans , l'autre pour les  
» jeunes gens , la troisième pour  
» les hommes faits , la quatrième  
» pour les vieillards : là , les Per-  
» ses s'exerçoient pendant toute  
» leur vie , selon leur âge ; les  
» enfans y apprenoient à être

» justes & à dire la vérité ; c'est  
 » la raison pour laquelle on avoit  
 » pris soin d'écarter de cette  
 » place les marchands , les arti-  
 » fans , & tout ce qui pouvoit  
 » avoir quelque rapport au com-  
 » merce , de peur que les idées  
 » d'intérêt , de lucre & de fortune  
 » ne corrompissent les fucs de la  
 » sagesse & de la vertu , dont  
 » on vouloit nourrir ces jeunes  
 » plantes. Les jeunes gens man-  
 » geoient & dormoient en plein  
 » air sur cette place ; les heures  
 » étoient marquées , & toutes  
 » étoient employées , ou à des  
 » exercices militaires , ou à la  
 » chasse , image de la guerre.

Tel est en raccourci le tableau  
 de l'éducation des Homotimes ,  
 ou nobles ; Cyrus les regardoit  
 comme les enfans de l'état , les

défenseurs & son plus ferme appui : aussi les emplois militaires & les charges civiles n'étoient jamais donnés qu'à quelqu'un de ce corps. L'ancienneté étoit un vain titre pour parvenir. Il falloit s'être bien acquité des fonctions de sa place , pour obtenir un poste plus éminent ; & tant que dura la monarchie , jamais une belle action , de quelque nature qu'elle pût être , ne resta sans récompense.

L'éducation du peuple eût été différente de celle des Homotimes ; mais on peut aisément conjecturer que dans cet état purement militaire , ceux qui n'étoient pas nobles , avant les conquêtes de Cyrus , le devinrent après , soit parce qu'ils avoient accompagné ce prince dans ses expédi-



tions , soit parce que devenu maître d'un royaume immense , il lui falloit beaucoup de troupes pour le garder ; eh ! quels hommes étoient plus propres à le conserver , que ceux qui avoient aidé à le conquérir ? considération qui donna lieu à la loi de Cyrus , qu'aucun Perse n'eut à se dispenser d'embrasser la profession des armes ; par conséquent tous les Perses devinrent Homotimes ou nobles. Ce qui sert encore à confirmer cette conjecture , si on peut regarder cette opinion comme telle , c'est que la Perse proprement dite , ne fut assujettie à aucune sorte d'imposition. Etre Perse de nation , étoit donc un titre dans cette monarchie , équivalent à la noblesse d'aujourd'hui , & même quelque chose de plus.

La population est essentielle à quelque état que ce soit , mais elle semble encore plus importante pour un peuple belliqueux. Cyrus jugea qu'il ne pouvoit trop multiplier le nombre des Perses , & que la conservation de cette monarchie en dépendoit.

Il sentit de même , que le moyen le plus efficace étoit de faire servir l'opinion générale à l'intérêt politique. La distinction la plus honorable chez les Perses , après la gloire d'avoir le mieux servi dans les combats , étoit celle d'avoir une famille nombreuse ; & le Souverain proportionnoit les récompenses à cet égard , à la qualité des sujets qu'on donnoit à l'Etat.

L'agriculture fut le troisième

objet du gouvernement. On ne peut trop admirer les soins particuliers que les rois de Perse donnerent à cette partie intéressante , d'après les sages institutions de Cyrus. Les Satrapes ou gouverneurs des provinces , ainsi que ceux qui commandoient dans chaque ville , étoient chargés particulièrement de veiller à ce que les terres fussent aussi-bien cultivées qu'elles pouvoient l'être , & d'encourager , d'aider , enfin de protéger les cultivateurs. Mais les meilleurs réglemens deviennent inutiles, si l'on n'est sans cesse attentif à les maintenir dans toute leur vigueur : pour prévenir la négligence des Satrapes & autres préposés à cet égard, on envoyoit tous les ans , des officiers d'une intégrité reconnue , dans tout le

royaume ; ils parcouroient les Satrapies, voyoient par eux-mêmes l'état des campagnes & de la population , & entroient la dessus dans les plus petits détails. Ces officiers étoient appelés les yeux du roi , auquel ils rendoient le compte le plus exact. Sur leur rapport , tous ceux qui avoient contribué à la population ou à la fertilisation , étoient attentivement récompensés ; & ceux qui avoient laissé dépérir des terres , faute de culture & de soins , ou dont la famille devenoit moins nombreuse , sans qu'aucun accident en fût la cause , étoient punis , & cela , depuis le laboureur jusqu'au Satrape même , auquel on donnoit une Satrapie plus étendue , & d'un meilleur produit , lorsqu'il avoit amélioré la sienne.

C'étoit une maxime du gouvernement , qu'un homme qui réussissoit dans une petite chose , pouvoit réussir dans une plus grande ; maxime admirable pour exciter l'émulation , & qui ne devoit produire aucun effet pernicieux , tant que les gradations étoient religieusement observées.

Sur ce principe , Misès ayant présenté des fruits d'une grosseur extraordinaire à Artaxerxe Mnemon , dans un des voyages de ce prince : « Celui qui a trouvé » le secret , dit le roi , de faire » croître des fruits d'une beauté si » rare , trouvera bien les moyens » de faire d'une petite ville une » cité florissante. » Misès fut récompensé en conséquence.

On peut remarquer en passant , que malgré les précautions du

gouvernement, pour que les réglemens fussent observés avec exactitude dans toute l'étendue de la monarchie, les rois de Perse croyoient nécessaire de se montrer à leurs peuples & de parcourir eux-mêmes différentes provinces, pour entretenir la vigilance des commandans & remédier à l'abus qu'ils pourroient faire de leur autorité.

Au reste ces récompenses ne sont point citées dans l'histoire, comme des actions extraordinaires. Elles étoient assurées & même réglées pour tous ceux qui se distinguoient, soit par leur courage & leurs exploits militaires, soit par le nombre de leurs enfans, soit enfin par leurs soins & par leur industrie pour l'amélioration & le produit des terres.

Il est vraisemblable que les Perses qui favoriserent les arts , favoriserent aussi le commerce. Cette partie si utile dans une monarchie vaste , ne devoit pas être négligée chez un peuple dont le gouvernement étoit si sage ; & si nous ne sommes pas instruits des réglemens qui furent faits pour assurer & protéger le commerce , nous devons en regretter la connoissance , & non pas douter qu'ils aient existé. Mais il est aussi certain que les Perses n'exercerent jamais le commerce par eux mêmes.

Une nation belliqueuse ne s'occupe que de la gloire , & qui ne cherche que la gloire ; néglige l'intérêt & tout ce qui lui est relatif : il en voit les avantages dans autrui avec complaisance , il le

défendra même contre l'injustice ; mais le vrai Militaire croiroit cesser de l'être , s'il descendoit jusqu'aux soins que l'intérêt exige. Ces sentimens d'honneur devenus peut-être trop particuliers aujourd'hui , étoient le sentiment général des Perses , c'est-à-dire, des Perses sous la main de Cyrus & de plusieurs de ses successeurs.

Le commerce fut abandonné aux peuples conquis , que l'on obligea de fournir annuellement , au-delà des tributs qu'ils payoient déjà , une certaine quantité des choses rares & précieuses qu'ils tiroient des autres pays par la voie du commerce ; mais les Perses proprement dits , ne s'y adonnerent jamais , quoique la stérilité du Sol & leur situation sur le gose



Perfique parussent devoir les y porter : ils n'eurent même jamais de vaisseaux qui leur appartenissent , comme nous le verrons bientôt : il y a plus , le préjugé , si c'en est un , que le commerce exclut la bravoure , qu'il commence par l'affoupir , & qu'il finit par l'éteindre , étoit un des préjugés les plus fortement enracinés parmi cette nation. Tous les historiens parlent de l'éloignement général qu'on avoit en Perse pour cette profession. Lorsque Cyrus, après la conquête de la Lydie, parut menacer les Ioniens , Sparte lui envoya un ambassadeur (a), pour lui défendre d'atta-

---

(a) Sparte n'envoyoit jamais qu'un ambassadeur , quoique ce fût l'usage alors d'en envoyer plusieurs ; & lorsque

quer les villes Grecques de l'Asie qu'ils mettoient sous leur protection. Cyrus ayant écouté le discours de Macrine , c'étoit le nom de l'ambassadeur , s'informa d'abord , quels étoient les usages , les mœurs , le gouvernement , les forces des Grecs , & lui fit ensuite cette réponse : « Allez » dire à vos maitres , que je n'ai » jamais craint des hommes , qui » ont au milieu de leurs villes , » des places publiques où ils » s'assembloient tous les jours pour » se tromper mutuellement. Si » les Dieux me conservent la vie ,

---

les puissances se plaignoient de cette distinction , les Spartiates répondoient : Il est vrai que nous n'envoyons qu'un ambassadeur , mais nous envoyons un homme.

» ils auront assez à se plaindre  
 » des maux que je leur ferai ,  
 » fans s'embarrasser de ceux des  
 » Ioniens (a). » Herodote qui rap-  
 porte ce trait , ajoûte : « Cyrus  
 » en parlant ainsi , vouloit cen-  
 » surer les mœurs des Grecs en  
 » général , qui , dans toutes les  
 » villes , ont des places publiques ,  
 » ou se font les échanges & tout  
 » ce qui concerne le commerce ,  
 » au lieu que les Perses n'ont rien  
 » de semblable chez eux.

Les peuples de l'Asie , quoi-  
 que tributaires & dépendans de

---

(a) Cyrus ne s'informa pas sans doute  
 des Spartiates en particulier , ou bien il  
 s'adressa à des gens peu instruits ; car on  
 auroit pu lui dire que les Spartiates n'é-  
 toient point commerçans , & que leurs  
 places publiques étoient destinées à d'au-  
 tres usages qu'à celui du commerce.

la Perse, n'en avoient pas moins leurs rois, si leur gouvernement étoit monarchique; & leurs magistrats, s'ils étoient républicains. Ils se faisoient la guerre les uns aux autres, ils avoient leurs intérêts politiques chacun en particulier; mais tout cela se reunissoit, pour ainsi dire, dans un point, centre de la puissance. Ainsi les peuples qui avoient fait le commerce, avant d'être soumis aux Perses, le continuerent depuis; ils eurent même des vaisseaux marchands & une marine dont ils se servirent dans leurs guerres particulières, & qu'ils étoient obligés de fournir au grand roi, toutes les fois qu'il le demandoit.

En parcourant celles des nations soumises aux Perses qui ont commercé, & commençant par

le golfe Perſique , on trouve d'abord les vaſtes contrées des Arabes , peuples fort adonnés au commerce , & plus encore au brigandage ; des déferts immenſes les ſéparoit des autres nations de l'Asie ; mais il leur étoit facile , en s'embarquant ſur le golfe Perſique , de remonter l'Euphrate , depuis ſon embouchure juſqu'à Babylone. Les Perſes , moins jaloux des avantages qu'ils pouvoient retirer de cette navigation , qu'en garde contre les rapines & les pillages des Arabes , creuſerent le lit de l'Euphrate dans pluſieurs endroits , pour empêcher que ce fleuve ne fût navigable. Quelques hiftoriens font remonter l'invention de ces catacates juſqu'au temps de l'empire d'Affyrie ; cette opinion n'a

rien de contraire à la vraisemblance , après ce que j'ai dit précédemment de l'éloignement des Assyriens pour le commerce extérieur.

Après les Arabes , en descendant sur les côtes de la Méditerranée , la première nation considérable qui se présente , est celle des Juifs ; mais ce peuple qui avoit des ports admirables sur cette mer , n'en faisoit aucun usage , comme on l'a déjà vu ; ainsi on ne peut pas le compter au nombre des peuples commerçans.

Plus bas , en suivant encore les bords de la Méditerranée , est la Phénicie , qui continua son commerce , sous la domination des Perses , avec autant & même plus d'éclat qu'auparavant. On

peut se souvenir de ce qui a été dit précédemment à ce sujet.

En longeant toujours les côtes de la Méditerranée, on trouve la Syrie, que l'on peut considérer comme divisée en deux parties. Les Syriens établis au milieu des terres, s'occupoient principalement de l'agriculture, & faisoient le commerce de l'intérieur, en venant prendre aux vaisseaux Phéniciens, & autres, toutes leurs marchandises, pour les faire passer dans l'Assyrie, d'où ils rapportoient toutes celles qui étoient nécessaires pour le chargement de ces vaisseaux. Ce transport se faisoit apparemment par le moyen de l'Euphrate, navigable dans cet endroit, & où il n'y avoit point de cataractes; Car il paroît difficile que ce transport se fît par terre.

Les Syriens établis sur les côtes, donnoient presque tous leurs soins au commerce maritime , au moyen de quoi les villes de Byblos , de Tripoli & d'Arad devinrent très-florissantes, cependant elles n'approchèrent pas , à beaucoup près , de Tyr & des autres villes des Phéniciens, dont l'éclat obscurcit toujours celui des autres nations commerçantes.

Les Syriens ont possédé à leur tour le port d'Ailath sur la mer Rouge ; ils y envoyèrent une colonie ; mais Ailath étoit trop éloigné pour qu'ils ayent pu conserver longtemps cette ville. Au reste, la prodigieuse fertilité des terres de la Syrie , & plus encore les profits d'un commerce très-avantageux , tant extérieur qu'intérieur, ne pouvoient manquer de



faire des Syriens un des plus riches peuples de l'Asie ; aussi furent-ils l'un des plus efféminés. Les historiens de l'antiquité n'en parlent guères, sans ajoûter à leur nom , l'épithète de *molles* : nous les verrons reparoître sous les succeffeurs d'Alexandre.

Plus loin on voyoit la Cilicie , terrein pierreux , rempli de montagnes & de rochers. Les Cili-ci-ens n'étoient , à proprement parler , qu'un peuple de brigands qui infestoient les mers & pilloient les voyageurs engagés dans leurs montagnes. Soumis aux Perfes en apparence , ils ne cefferent de les inquiéter & de leur causer de grands dommages , d'autant plus qu'il étoit fort difficile de les punir. Dès qu'on venoit les attaquer , ils se retiroient dans leurs

montagnes & dans leurs rochers, où il étoit impossible de les poursuivre.

Vis-à-vis étoit l'isle de Chypre ; dont les habitans furent de très-grands navigateurs , mais dont le commerce ne fut pas aussi étendu qu'il auroit pu l'être. Cette isle étoit divisée en un trop grand nombre de petits états , tous indépendans les uns des autres , presque toujours en guerre entr'eux. Les Cypriots seuls composoient une grande partie des forces maritimes des Perses.

La Pamphilie , la Lycie avoient aussi des ports , & conséquemment une marine ; mais on ne sçait rien de leur commerce.

Plus bas , & à l'extrémité de l'Asie , les Doriens , les Ioniens , & les Eoliens occupoient toute

la côte , dont les principales villes étoient Milet , Ephese , Halicarnasse , Phocée , Smyrne , Cumes , Colophon , &c. Ces peuples originaires de la Grèce , en avoient apporté le courage & l'amour de la liberté. Transplantés dans une pays plus fertile que celui de leur naissance , & dont les habitans étoient peu industrieux , ils s'emparèrent du commerce , & le firent avec succès ; ils devinrent puissans. La seule ville de Milet se vantoit d'avoir fondé plus de trois cens colonies ; mais bientôt par une suite indispensable du luxe qu'amènent les richesses , leurs mœurs se corrompirent , les factions commencèrent , & l'on vit ces peuples auparavant si fiers ; si courageux , si jaloux de la liberté , soumis tantôt à des

tyrans , tantôt à des étrangers. La plupart eurent recours à la protection des rois de Lydie , dont ils ne furent cependant ni esclaves ni même les sujets , mais auxquels ils payoient un tribut. Après la défaite de Crœsus , les Ioniens demandèrent à Cyrus de leur accorder les mêmes avantages dont ils jouissoient sous les rois Lydiens , & aux mêmes conditions. Cyrus mécontent de ce qu'ils n'avoient pas voulu se joindre à lui , refusa de les recevoir au même titre : il ne leur offrit d'autre capitulation , que celle d'être à l'avenir au nombre de ses sujets (a) , & se mit en devoir

---

(a) On voit par-là , que les peuples qui composoient la monarchie des Perses , étoient distingués en plusieurs classes ;  
de

de les soumettre par la force. Quelques uns défendirent courageusement leur liberté ; & réduits

---

division que nous ne connoissons pas parmi nous , & dont nous n'avons même nulle idée , faute d'avoir assez examiné l'histoire ancienne de l'Asie , & de tous les peuples en général. On peut regarder comme la premiere classe, les originaires de la Perse proprement dite , qui ne payoient point d'impôts , & qui n'étoient consacrés qu'à la religion , à la profession des armes & à la magistrature. La seconde étoit composée des peuples voisins de la Perse , qui avoient été réduits en Satrapie , & qui composoient réellement le corps de la monarchie. Ceux-là étoient sujets aux impositions déjà établies , ou à celles qu'il plaisoit au roi , d'établir. Enfin la troisieme classe étoit formée par les peuples seulement tributaires , soit volontairement , soit par droit de conquête. Ils payoient leur tribut annuel , & fournissoient au roi des trou-

à l'extrémité la plus pressante , ils aimèrent mieux abandonner leur patrie pour aller chercher de nouvelles habitations , que d'y rester sous la puissance d'un maître. Ces Grecs , malgré la dépravation de leurs mœurs , sçavoient mettre encore une juste différence entre l'autorité & la protection , entre le simple tribut & la sujettion , qui ne dégénère que trop souvent en es-

---

pes & des vaisseaux , lorsqu'il en avoit besoin. Mais du reste ils conservoient leurs usages , leurs mœurs , leurs loix , leur religion même , & jusqu'à leurs rois , ou leurs magistrats , selon la forme du gouvernement. Je ne parle point des esclaves. Ces hommes qui , dans un Etat , ne servent que de nombre , quelquefois dangereux , souvent à charge , ne méritent pas de faire une classe particulière.

clavage. Tels furent les Phocéens qui s'embarquerent avec leurs femmes , leurs enfans , & tout ce qu'ils purent emporter de plus précieux , & qui vinrent , après plusieurs courses , s'établir sur nos côtes , où il fonderent la ville de Marseille. Mais la plûpart se soumirent à Cyrus. Sous les successeurs de ce prince , leur aversion naturelle pour l'obéissance , les porta de temps en temps à des revoltes ; & on les vit tantôt sujets de la Perse , tantôt ses ennemis , selon qu'ils étoient soutenus par les Lacédémoniens & par les Athéniens. Mais on ne peut nier que les Grecs d'Asie n'eussent perdu beaucoup du courage & des vertus de leurs ancêtres. On diroit que contens de posséder des richesses immenses ,

ils avoient confié le soin de défendre leur liberté, aux Grecs d'Europe, sans l'appui desquels ils retomboient toujours dans la servitude.

A l'égard des villes situées sur les bords de la mer Égée, de la Propontide & du Pont-Euxin, étant presque toutes des colonies des Ioniens, & sur-tout de ceux de Milet, telles qu'Heraclée, Amifus, Synope, Trapezunce, &c. elles suivirent pour la plupart, la fortune de leurs métropoles, c'est-à-dire, qu'elles étoient libres, lorsque les Grecs d'Europe avoient l'avantage sur les Perses, & qu'elles rentroient sous la domination de ces maîtres de l'Asie, lorsque Sparte & Athenes étoient obligées de se renfermer dans leur propre défense, ou que



ces deux républiques étoient engagées dans des guerres, qui ne leur permettoient pas de se courir ces colonies secondaires, si l'on peut se servir ici de cette expression (a).

Tous les pays que l'on vient de citer, furent conquis par Cyrus ; & les réglemens que l'on a vus, tant par rapport au militaire, à la population, à l'éducation des Homotimes, ou originaires de Perse, que par rapport à l'agriculture, & aux diverses parties de la police générale, furent son ouvrage.

Cambyse, fils & successeur de

---

(a) On pourra me reprocher de m'être écarté de mon sujet en décrivant même succinctement ces divers pays ; mais j'ai cru qu'il étoit indispensable de donner au moins une idée des peuples maritimes soumis aux Perses.

Cyrus , ne changea rien dans la forme du gouvernement. Ce prince avoit appris de son pere , que l'esprit de conquête étoit le seul qui pût conserver la monarchie:il jetta les yeux sur l'Egypte, & forma le projet de s'en emparer , pour entretenir dans la nation , cet esprit qu'il croyoit nécessaire.

On a vu dans le chapitre des anciens Egyptiens , de quelle maniere il réussit. On a vu de même à l'article des Pheniciens les raisons qui le détournèrent de l'expédition qu'il méditoit contre Carthage ; mais Cambyse étant mort au retour de son entreprise malheureuse contre l'Ethiopie , le mage Smerdis parvint à la couronne.

L'imposteur , pour gagner le

cœur des peuples , les déchargea des impôts qu'ils payoient , & les dispensa de l'obligation de fournir des troupes. Cette conduite qui tendoit si fort au détriment de la puissance royale , ne pouvoit être celle d'un monarque : on sçait comment le faux Smerdis fut reconnu & puni.

L'administration d'une monarchie puissante est une machine à plusieurs ressorts , dans laquelle le moindre dérangement devient pernicieux , si l'on n'est prompt à y remédier. Darius , fils d'Hyftaspe , placé sur le trône de Cyrus , n'eut rien de plus pressé que de rétablir ce que l'usurpateur avoit détruit. Pour y parvenir , ce Prince crut devoir faire une nouvelle division de ses états : l'Asie fut partagée en des especes de

préfectures, telles que Semiramis en avoit formé dans l'empire d'Assyrie, & si fort semblables à ce que nous connoissons sous le nom d'intendances, que désormais je me servirai de ce terme, lorsque j'aurai occasion d'en parler.

Cependant les Dynasties & les Satrapies n'en subsisterent pas moins. Ces intendances furent seulement des offices de plus. Darius, en rétablissant la levée des impôts, les augmenta sans doute, & en changea totalement la forme. Auparavant, ces impôts se payoient en denrées du pays, ou provenues du commerce, comme on l'a vu précédemment. Il ordonna qu'ils se payeroient désormais en or ou en argent, non pas monnoyé, mais au poids ; & il nomma pour la perception de ces

subfides , des officiers qui furent fans doute les préfets ou intendans dans chaque Satrapie : ce nouvel arrangement fit dire aux Perfes , que Cyrus étoit un pere , Cambyfe un maître , & Darius un marchand.

Cependant les Perfes originaires conserverent toujours leurs franchifes & leurs privilèges. Ce qui s'étoit paffé lors de la conjuration contre le faux Smerdis , & lors de l'élection à la couronne , avoit fait connoître à Darius , combien il lui étoit important de ménager les Homotimes & les grands du royaume , pour conserver le pouvoir fouverain ; ce qui doit faire revenir de l'erreur où l'on eft , d'après le fentiment des hiftoriens modernes , que le gouvernement des Perfes étoit le despotifme. Si

ces historiens avoient été plus instruits dans la politique, par conséquent plus capables de combiner les passages des anciens auteurs sur cette matière, & d'en pénétrer le véritable sens, ils auroient vu que le gouvernement étoit à la fois monarchique & oligarchique; que l'adoration des Perses pour le grand roi étoit seulement de représentation, qu'elle n'ajoutoit rien à son pouvoir, & que les grands influoient essentiellement sur le maniment des affaires.

Les changemens que Darius avoit faits dans la perception des impôts & leur augmentation sembloient devoir faire naître plusieurs révoltes dans un état aussi étendu, & sur-tout aux extrémités du royaume. L'histoire ne nous offre que celle de Babylone;

encore la jalousie de voir le siège de l'empire transporté dans une autre ville, y eut-elle la plus grande part. On sçait de quelle manière Zopyre reprit cette place importante.

Darius se prépara ensuite à marcher contre les Scythes, sous prétexte d'aller punir l'irruption qu'ils avoient faite dans la Médie, pendant le règne de Cyaxare ; mais son principal objet étoit d'entretenir la discipline & cette ardeur parmi ses troupes, qu'un repos trop long pouvoit éteindre. Sept cens mille hommes, six cens vaisseaux fournis par les diverses nations maritimes soumises au roi de Perse, furent employés à cette expédition.

Malgré cet armement formidable, c'en étoit fait de Darius

& de tout ce qui l'avoit suivi ,  
premierement , si l'ordre qu'il  
donna lui-même de couper le  
pont qu'il avoit fait construire  
sur le Bosphore eut été exécuté ;  
en second lieu , si l'intérêt par-  
ticulier des petits tyrans des  
villes d'Ionie , n'eut pas empêché  
l'effet de l'ambassade que les Scy-  
thes envoyèrent aux Ioniens ,  
auxquels Darius avoit confié la  
garde du pont , seule retraite qu'il  
eût, en cas d'événement fâcheux.  
Sur les sages observations de ces  
ambassadeurs , les Ioniens mirent  
en délibération s'ils romproient  
le pont ; s'ils l'eussent rompu ,  
Darius étoit perdu , lui & son  
armée ; & les colonies Grecques  
non-seulement s'affranchissoient  
du joug , mais il leur étoit aisé  
de s'emparer de toute la monar-



chie, & de la partager entre elles.

Histiée, tyran de Milet, sentit le coup, & le prévint par des discours fort éloquens. Le pont fut conservé, & Darius le repassa avec les débris de son armée. On verra dans la suite, que si Darius en confia la garde à des troupes qui devoient lui paroître peu sûres, ce fut moins une imprudence de sa part, que le défaut qui s'étoit introduit dans le militaire de Perse, je veux dire l'abus de n'avoir pas formé une infanterie des Perses, ou du moins de n'avoir pas adopté les troupes Grecques, comme nationales, & de les avoir au contraire regardées toujours comme mercénaires; j'en parlerai plus bas. Mais rien ne justifie ce prince de la première idée qu'il eut de faire

rompre le pont , son unique retraite. C'est un parti qui ne convient que pour les cas désespérés , qu'il ne faut exécuter qu'à la dernière extrémité , & qui ne peut devenir une ressource , qu'avec un petit nombre de troupes. Le mauvais succès de cette entreprise apprit à Darius , combien il est nécessaire d'avoir au moins quelque connoissance du pays où l'on projette de faire la guerre , avant de s'y engager avec une armée nombreuse.

Ce prince qui pour réparer la honte de son irruption en Scythie , & pour tenir toujours ses troupes en haleine , méditoit la conquête des Indes , fit embarquer sur l'Indus , Scylax de Caryandie , Ionien de nation , & lui ordonna de descendre ce fleuve jusqu'à la

mer. Scylax entré dans l'Océan, fit route au couchant ; & après une navigation de trente mois, il rentra dans la mer Rouge, & vint débarquer en Egypte, au même endroit d'où Nécus avoit fait partir les Pheniciens, lorsqu'ils firent le tour de l'Afrique. Sur le rapport de Scylax, Darius se mit en marche pour aller s'emparer des Indes & réussit.

Cette conquête étendit beaucoup les bornes de ses états. Ce fut sans doute pour la joindre à l'Egypte, que ce prince fit reprendre le canal que Nécus avoit voulu faire tirer depuis l'une des bouches du Nil, jusqu'à la mer Rouge (a) :

---

(a) Et non pas pour établir le commerce dans ses états, comme le prétend M. Huet dans son Traité du commerce & de la navigation des Anciens. Ce Da-

il étoit presque achevé lorsqu'on représenta à Darius, que le niveau de cette mer étant plus élevé que le terrain de l'Egypte , il étoit à craindre que ce pays ne fût inondé. Cette entreprise fut abandonnée pour la seconde fois.

Cependant les Grecs d'Asie , qui n'avoient pu conserver leur liberté , ne perdirent jamais le dessein ni l'espoir de la recouvrer. Les Milésiens se révolterent sous la conduite d'Aristagore : ce fut l'origine de la destruction de la monarchie des Perses, quoiqu'elle ne soit arrivée que long-temps

rius fut un conquérant ; titre qui ne s'accorde pas avec le génie commerçant , qui exige l'inclination la plus pacifique pour tout ce qui n'intéresse pas directement le commerce.

après. Le reste des Ioniens se rangea sous les drapeaux de Milet; les Atheniens & les Erétréens leur envoyèrent des vaisseaux : après divers événemens, l'Ionie fut soumise.

Mais Darius voulant se venger des Atheniens & des Erétréens, qui avoient soutenu les révoltés, envoya contre eux une armée de six cens mille hommes, & une flotte composée de six cens vaisseaux fournis par les Phéniciens, les Egyptiens, les Cypriots & les Ioniens : la perte de la bataille de Marathon ne le rebute pas; il fait de nouveaux préparatifs contre la Grèce : l'Egypte profite de ce moment, & se revolte; Darius meurt, & laisse à Xerxès une monarchie, sinon plus puissante, du moins

beaucoup plus étendue , malgré les revers qu'il avoit effuyés.

Xerxés foumet l'Egypte , & reprend le projet de son prédécesseur contre la Grèce. Les auteurs ne s'accordent pas sur le nombre des forces navales & des troupes de terre destinées à cette expédition. Si l'on en croit Herodote , auteur contemporain , la flotte étoit composée de douze cens voiles , outre les bâtimens de transport ; trois cens des Phéniciens & des Syriens de la Palestine , deux cens des Egyptiens , cinquante de l'isle de Chypre , cent de la Cilicie , trente de la Pamphilie , cinquante des Lyciens , cent de la Doride , soixante & dix de la Carie , cent de l'Ionie , dix-sept de quelques petites isles , soixante de l'Eolie , & cent des

côtes de l'Hellespont & de celles du Pont-Euxin.

J'ai cru devoir rapporter ce dénombrement , pour donner une idée des forces maritimes de l'Asie, qui peut en donner une en même temps , des divers degrés du commerce chez ces différens peuples.

Cette flotte prodigieuse fut battue près de Salamine , par celle des Grecs confédérés , qui n'étoit composée que de trois cens vaisseaux. Les Grecs durent sans doute en partie, leur victoire à l'attention de se tenir dans un détroit , où le grand nombre de vaisseaux étoit non-seulement inutile , mais même nuisible : cependant si l'on veut y réfléchir , on attribuera encore plus la gloire de cette journée , à leur courage & à leur expérience dans les

combats de mer. Les vaisseaux Grecs étoient montés par des gens de guerre ; ceux des Perses n'étoient montés que par des commerçans , grands navigateurs à la vérité , mais peu instruits dans la science de la marine militaire. Il en fut de même que si l'on faisoit combattre aujourd'hui un vaisseau marchand armé en guerre contre un vaisseau de roi , certainement le premier n'auroit pas l'avantage. Veut-on une comparaison plus frappante ? On peut considérer qu'elle seroit l'issue d'un combat entre un vaisseau de guerre François & un vaisseau Anglois d'aujourd'hui , du même nombre de canons , & avec un équipage égal : l'expérience a justifié plus d'une fois , que le vaisseau François seroit le vainqueur. Cette



même expérience prouve , que si les Anglois ont eu quelquefois des avantages sur mer , depuis qu'ils commercent , ils ne les ont jamais dû qu'à l'extrême supériorité du nombre. C'est ce que l'on verra encore mieux dans la suite de cet ouvrage.

On peut ajoûter encore aux causes de la victoire des Grecs , que leur flotte combattoit pour conserver la liberté , dont ils avoient toujours joui, & la liberté qui constitue la force d'un état , est un bien qui appartient à chaque citoyen en particulier. La flotte des Perses ne combattoit que pour l'intérêt d'un maître , à la puissance duquel la plûpart des peuples qui la composoient , ne cherchoient que l'occasion de se soustraire.

La journée de Salamine fut sui-

vie de celles de Platée & de Mycale. La perte de ces trois batailles porta le coup le plus terrible à la monarchie des Perses. Les Atheniens, devenus les maîtres de la mer, délivrèrent du joug l'île de Chypre, la Thrace, la Macédoine, & la Chersonese. Bientôt, sous la conduite de Cimon, ils chassèrent les Perses de l'Ionie, & brûlerent où coulerent à fonds tous les vaisseaux du grand roi.

Xerxès découragé par tant de revers, abandonna la gloire pour se livrer tout entier aux plaisirs, & fut assassiné par Artabane, qui commandoit sa garde.

Sous le règne de ce prince, on avoit essayé de doubler une seconde fois le cap de Bonne-Espérance. Sataſpe, fils de Teaspe Achemenide, ayant violé la fille de Zopyre, fut condamné à être mis

en croix ; sa mere , qui étoit sœur de Darius , pour le dérober au supplice , représenta au roi , qu'en l'obligeant d'aller faire le tour de l'Afrique , c'étoit vraisemblablement le punir de mort , & que s'il échappoit aux dangers , l'utilité dont ce voyage pourroit être , lui mériteroit assez sa grace. Xerxés y consentit : Sataſpe s'embarqua en Egypte , passa le détroit , & entra dans l'Océan , en cinglant vers le midi ; mais voyant que plus il avançoit , plus les dangers augmentoient , après plusieurs mois de navigation , il revint sur ses pas , & se rendit à la cour du roi , où il raconta que dans les pays les plus éloignés où il eût abordé , il avoit vu de petits hommes vêtus à la Phenicienne , qui , à son arrivée , avoient

quitté leurs habitations & s'étoient retirés dans les montagnes ; qu'il ne leur avoit fait aucun mal , & qu'il s'étoit contenté de leur prendre quelque bétail , & des rafraichissemens , ajoûtant qu'il n'avoit pu continuer sa route autour de l'Afrique , parce que son vaisseau n'avoit pu voguer au-delà d'un certain endroit , où il étoit demeuré comme attaché. Le roi , peu satisfait de ce rapport , lui fit subir le supplice auquel il avoit été condamné.

Tandis qu'Artaxerxe Longue-main ne songeoit qu'à s'assurer le trône, en faisant périr ses freres, & même Artabane qui l'y avoit fait monter ; les Grecs poursuivoient leurs avantages dans l'Ionie : Artaxerxe se préparoit enfin

à les arrêter. Les Egyptiens se révoltent sous la conduite d'Inarus , roi de Lybie , & appellent les Atheniens à leur secours. Les Perses vaincus à la première bataille , rentrent en Egypte avec de nouvelles forces , & gagnent la seconde. Le prix de cette victoire fut un traité , par lequel les Perses reçurent la loi des Atheniens : les colonies Grecques de l'Asie furent remises en liberté , & les côtes de la Pamphilie devinrent les limites que les vaisseaux appartenans au grand roi ne pouvoient plus passer.

Ce n'étoit plus le temps où les monarques de Perse formoient le projet d'envahir toute la Grece. Leur politique se réduisoit alors à fomentér des divisions entre Sparte & Athenes , ces deux

rivales de puissance dans un pays de liberté , & à donner des secours au parti le plus foible , pour entretenir la guerre & miner l'un & l'autre insensiblement : cette conduite d'Artaxerxe lui fit presque recouvrer l'Ionie.

Depuis Xerxés , le thrône de Perse fut toujours ensanglanté , jusqu'à la fin de cette monarchie. Ochus I , connu sous le nom de Darius , n'y monta que par le meurtre de toute sa famille. Sous son règne , les soulèvemens recommencerent , & principalement en Egypte ; mais ces peuples n'avoient conservé que l'idée & le désir de l'état de liberté , & n'avoient plus le nerf nécessaire pour secouer un joug étranger , & se refaisir de leur

indépendance. Chaque révolte , toujours suivie du châtiment , n'étoit pour eux qu'un fléau de plus.

Ochus meurt. Artaxerxe Mnémon lui succède. Cyrus le jeune entreprend de le déthrôner. La bataille de Cunaxa décide auquel des deux freres appartient la couronne. Les Grecs qui avoient suivi Cyrus le jeune , aiment mieux s'ouvrir un passage les armes à la main, que de se rendre. Ils traversent une grande partie des états du roi de Perse , souvent attaqués , toujours suivis , & rentrent dans la Grece , sans avoir été entamés , après une marche aussi longue que pénible.

Cependant Agefilas pouffoit vivement ses conquêtes dans l'Asie. Artaxerxe Mnémon , pour se déli-

vrer de cet ennemi, excite, par ses émissaires secrets & par des présents considérables, une guerre générale dans la Grece, qui oblige Sparte à rappeler Agesilas.

Les Atheniens alloient succomber sous les efforts de Sparte : le roi donne à Conon le commandement d'une flotte considérable ; Conon bat les Lacédémoniens, & rétablit Athenes. Le gouvernement de Perse avoit substitué la ruse à la force ; cette conduite lui réussit. On en vit résulter la fameuse paix d'Antalcide, si honteuse pour les Grecs, qui céderent au roi toutes leurs colonies dans l'Asie, sans distinction. L'isle de Chypre avoit été comprise dans ce traité. Evagore, le prince le plus puissant de cette contrée, refusa seul d'y



souscrire. Il se défendit, & fit particulièrement une paix honorable.

Les affaires de Grèce avoient détourné l'attention d'Artaxerxe Mnemon de celles de l'Egypte, qui dans l'espace d'un petit nombre d'années, eut quelques rois indépendans. Mais Artaxerxe songea enfin à la faire rentrer sous son obéissance. Pharnabaze, & Iphicrate, l'Athenien, furent chargés de cette expédition. Les Perses gagnèrent la bataille. Déjà l'Egypte étoit soumise, sans la basse jalousie de Pharnabaze, contre Iphicrate, qui rendit la victoire inutile. Artaxerxe y renvoya de nouvelles forces; mais il ne put empêcher qu'Agéfilas ne plaçât Nectanebus sur le trône.

Artaxerxe meurt. Ochus II, parvient au trône, en faisant pé-

rir toute sa famille. Les Sidoniens se révoltent , & avec eux tous les peuples maritimes. Nectanebus leur envoie un renfort de Grecs auxiliaires , sous les ordres de Mentor le Rhodien. Ochus rassemble des troupes , & marche en personne pour aller châtier les rebelles. Teucus, roi de Sidon, & Mentor , effrayés à l'approche du roi, offrent de lui livrer la ville de Sidon. Les habitans trahis se brûlent, eux , leurs femmes, leurs enfans , & toutes leurs richesses.

Ochus tourne ses armes contre l'Egypte. Nectanebus fuit avec ses trésors en Ethiopie, & abandonne ce royaume à Ochus sans résister.

Des succès si rapides rétablirent la paix dans toute l'étendue de la monarchie. Les peuples qui

s'étoient soulevés, s'empresferent de rentrer sous le joug ; & ceux qui songeoient déjà à le secouer, n'osèrent le tenter. Mais la vigueur des rois de Perse ne paroissoit depuis long-temps , que comme des étincelles ; & l'attention si nécessaire aux souverains sur l'administration des affaires , n'étoit plus à leurs yeux un devoir indispensable. Renfermés dans leur palais , ils ne voyoient plus par eux-mêmes , & cette machine immense étoit conduite par des ministres plus occupés de la faveur du prince & de leur intérêt particulier , que du soin des affaires & de l'intérêt général. Ochus s'abandonna entièrement aux conseils de l'eunuque Bagoas, devenu tout puissant. Ce prince fut empoisonné par son favori.

Arfès , fils d'Ochus , placé sur le trône , par le crime & les soins de Bagoas , ne fit , pour ainsi dire , que paroître : l'eunuque mécontent de ne pas gouverner le royaume , comme il s'y étoit attendu , l'assassina , pour élever à sa place Darius Codoman , en qui finit la première monarchie des Perses. Ce prince , plus digne de régner qu'aucun de ses prédécesseurs depuis Darius , fils d'Hystaspe , & même depuis Cyrus , s'attira cependant ses malheurs par sa crédulité , & l'excès de confiance qu'il eut dans les flatteurs dont il étoit environné. Moins de troupes & moins de courtisans , il auroit battu Alexandre , auquel il pouvoit disputer le nom de Grand. Il réunit l'humanité , la grandeur d'ame ,

la clémence & la libéralité ; qualités préférables dans un monarque au seul titre de conquérant.

Je parcours l'histoire des Perses ; & loin qu'aucun événement puisse faire conjecturer que ces peuples aient été commerçans, tous concourent à prouver qu'ils n'ont jamais fait le commerce. Ils n'avoient que trois moyens de s'enrichir , mais ces trois moyens étoient assurés ; le premier, d'embrasser la profession des armes , dans laquelle la considération , & des dignités aussi lucratives qu'honorables , étoient toujours le prix du courage , comme elles en étoient l'objet ; le second , d'augmenter la valeur des terres , augmentation avantageuse par elle-même , & qui obtenoit en-

core des récompenses certaines du souverain ; le troisieme enfin , d'avoir une nombreuse famille ; plus un Perse avoit d'enfans , plus il étoit en état de fournir des sujets pour le militaire , ainsi que des cultivateurs pour ses terres propres ; par conséquent plus il avoit de droits aux récompenses du prince , toujours proportionnées & toujours sûres. Avec ces trois moyens de maintenir & d'augmenter leur fortune, comment les Perses auroient-ils voulu faire le commerce ? Mais les rois de Perse le protégerent-ils ? Oui sans doute , puisque les impôts & les tributs ne pouvoient qu'en être mieux payés , & que ces impôts ou ces tributs augmentoient à proportion de l'aggrandissement. Le protégerent

ils assez , & employèrent-ils en même temps les moyens les plus convenables à la conservation de la monarchie ? C'est ce que je vais examiner.

Les peuples commerçans de l'Asie n'étoient que tributaires , & point du tout dans la classe des sujets. Cette politique, sans doute favorable au commerce, ne pouvoit nuire à la monarchie ; abandonner ces peuples à leurs loix , à leurs usages, ne leur demander que des tributs , c'étoit les entretenir dans leur état de foiblesse , on en sentoît assez la nécessité , lorsque l'esprit de revolte, après quelques fermentations , se manifestoit ouvertement parmi ces peuples.

Cet état de foiblesse n'avoit aucun danger à l'égard de l'extérieur , puisque les forces de la

Perse étoient toujours prêtes à défendre les nations qu'elle tenoit , pour ainsi dire , en tutelle. Mais une faute capitale fut de n'avoir point de marine militaire appartenante à l'état , & uniquement destinée aux opérations de la guerre. Avec cette marine , jamais aucune nation des côtes n'eût osé se révolter , & jamais les Athéniens n'eussent osé envoyer leurs flottes , & des troupes de débarquement pour soutenir les rebelles. Enfin , avec cette marine Xerxès eût conquis la Grèce , par conséquent Alexandre ne l'eût jamais conquise. Avec l'esprit d'aggrandissement qu'avoient les rois de Perse , ils feroient passés dans l'Italie ; les Romains & les autres peuples de cette contrée n'auroient pas arrêté les vain-



queurs des Grecs : les Perses auroient semblablement soumis Carthage ; & maîtresse du monde entier , cette monarchie devenue la seule, dureroit encore, si elle avoit conservé jusqu'à présent les sages institutions de Cyrus. Cette idée paroît hazardée ; cependant plus on l'examinera , plus , je crois, on en sentira la vérité : au moins conviendra-t-on que de cette manière leurs flottes devoient toujours être victorieuses , au lieu qu'elles furent presque toujours battues, par la différence qu'il y a entre la marine guerrière & la marine marchande.

Cependant les rois de Perse firent encore une autre faute, ce fut de se servir dans leurs armées, des troupes des nations commerçantes ; c'étoit entretenir l'esprit militaire

parmi des peuples , la plûpart enclins à la rebellion. Ces soldats, dans l'armée du grand roi , n'étoient que des commerçans , plus occupés de leurs affaires, de leurs familles & de leurs plaisirs qu'ils avoient abandonnés , que de la gloire & de l'intérêt d'un maître qu'ils haïssoient peut-être, & dont ils détestoient sûrement le pouvoir ; mais ces mêmes commerçans de retour chez eux , armés pour recouvrer leur liberté & se délivrer d'un tribut importun , devenoient des hommes courageux , qui avoient appris la discipline militaire dans les troupes du roi. Il étoit donc de l'intérêt de l'état de ne point entretenir le courage & la discipline militaire parmi ces peuples , de les laisser s'abandonner entièrement

au commerce , & de n'en tirer que des tributs. Si les rois de Perse en eussent usé ainsi, les colonies Grecques eussent bientôt perdu tout-à-fait cet amour de la liberté & ce qui pouvoit le faire naître , dans les plaisirs , dans le luxe & dans les idées d'intérêt. Il est vrai que ces Grecs d'Asie étoient les meilleures troupes qu'eussent les rois de Perse , du moins leur meilleure infanterie , puisque les troupes formées des Perses originaires n'étoient que de la cavalerie ; mais alors il falloit transplanter les Grecs d'Asie , dans le sein du royaume , & mettre d'autres peuples sur les côtes. Tous étoient également bons dans un pays où il ne s'agissoit que de lever des tributs ; il falloit donner à ces Grecs , pour ainsi dire adoptés , la même édu-

cation qu'aux Homotimes, y veiller avec le même soin , en ne mettant entr'eux , d'autre différence que dans les exercices , c'est-à-dire , qu'il falloit réserver les Perfes originaires pour la cavalerie , & former l'infanterie seulement de ces Grecs , qui y étoient , on ne peut pas plus propres ; leur faire perdre leur nom de Grecs , les confondre avec les Perfes , leur faire oublier leur patrie , en leur en faisant trouver une nouvelle dans le sein de la monarchie. De cette maniere , les Perfes eussent eu une infanterie & une cavalerie formidables , & ils eussent été invincibles : car ce fut encore moins le luxe des Perfes qui les fit tomber sous la puissance d'Alexandre , que le défaut de n'avoir point d'infanterie nationale.

Du tems de Cyrus, on ne se fervoit guères que de cavalerie dans les batailles ; cet usage se conserva même très-long-temps. Il n'y avoit presque point de places fortes , & les batailles décidoient du sort de la guerre : ce qui fit que Cyrus s'appliqua principalement à former une cavalerie ; mais les Grecs ayant employé de l'infanterie avec succès , il falloit que les successeurs de Cyrus songeassent à en avoir une. Aucun peuple n'y étoit plus propre que ces Grecs expatriés. Il ne s'agissoit que d'en faire des nationaux , & cela n'est pas difficile à un monarque ; c'est l'affaire d'un règne tout au plus.

D'ailleurs Cyrus avoit fait lui-même une faute considérable. Les Perses originaires étoient en trop petit nombre , relativement

à la multitude des nations qu'ils avoient soumises ; c'étoit-là le grand vice du gouvernement. Il est vrai qu'une partie de ces peuples devinrent des sujets, mais non pas tels que les Perses d'origine , puisqu'ils ne jouissoient pas des mêmes prérogatives : ils étoient même au-dessous des tributaires, en ce qu'ils étoient moins libres ; d'ailleurs , quels hommes que ces sujets ! Il les falloit peut-être ainsi , pour que les Perses en restassent les maîtres ; & ce fut sans doute la raison qui engagea Cyrus à prendre le luxe & les mœurs de ces peuples conquis , pour les y entretenir eux-mêmes.

Il est certain que les institutions pour l'éducation des Perses, les garantirent des effets pernicioeux de ce luxe, mais cela n'empêchoit pas que ce ne fut un vice essentiel dans

la monarchie , au lieu qu'adopter les Ioniens , pour ainsi dire , en faire des Homotimes , c'étoit y remédier , c'étoit le détruire.

Au reste le commerce que firent les Perses , fut entièrement passif , comme on l'a déjà vu. Il ne produisit pas les mêmes effets que dans l'Assyrie , parce que la puissance de cette monarchie étoit si étendue , que , malgré la modicité des tributs & des impositions , ces tributs & ces impositions étoient plus que suffisants pour les dépenses des rois , quelles qu'elles pussent être. Ainsi ce commerce passif ne contribua point à la ruine de cette monarchie , ou du moins y contribua peu. Je crois avoir montré les véritables causes de sa décadence & les plus essentielles , dans ce que j'ai dit plus haut,

---

## CHAPITRE VIII.

### *Des Lydiens.*

**P** A R M I les peuples de l'Asie, tombés sous la puissance des Perses, je n'ai fait aucune mention des Lydiens. En effet, éloignés de la mer comme ils l'étoient, & par conséquent n'ayant aucuns ports, comment auroient-ils pu s'adonner au commerce ? Mais avant leur assujettissement, ils avoient été les maîtres de toute la basse Asie ; & si alors ils ne furent pas commerçans, au moins pouvoient-ils compter, dans l'étendue de leur domination, un grand nombre de villes commerçantes.

C'est aux Lydiens qu'on attri-



bue l'invention de la monnoie ,  
seul motif qui m'ait engagé à par-  
ler de cette nation. On en fixe  
l'époque vers le commencement  
des olympiades ; & ce ne fût que  
quelque temps après , que les  
nations voisines en firent battre  
à leur imitation. Il paroît que le  
premier prince qui suivit leur  
exemple , fut Darius Medus , le  
même vraisemblablement que  
Cyaxare , dont parle Xenophon ,  
auquel Cyrus succéda , selon cet  
auteur , & dans lequel finit la  
succession des rois Médes. C'est  
du nom de ce Darius que les  
monnoies de Perse furent appe-  
lées Dariques , nom qu'elles con-  
serverent toujours depuis.

Ce fut aussi à-peu-près dans le  
même temps , que l'usage de la  
monnoie passa dans la Grece. Ho-

mere paroît n'en avoir eu aucune connoissance; & s'il eût été adopté de son temps, il n'eût certainement pas manqué d'en parler. Cependant, selon la Bible, l'usage de la monnoie sembleroit être beaucoup plus ancien. Elle dit formellement, que les freres de Joseph le vendirent à des marchands Madianites, pour vingt pièces d'argent; mais peut-être faut-il entendre que le prix de Joseph fut la valeur de vingt pièces d'argent. Il seroit assez étonnant que la monnoie eût été connue dans l'Egypte, & que cette invention si utile pour le commerce, dans lequel elle nous paroît indispensable aujourd'hui, fût restée ignorée dans la Grece, tandis que plusieurs Egyptiens étoient venus s'établir dans cette contrée, & que les

Grecs avoient fait nombre de voyages en Egypte. Quoi qu'il en soit, on ne peut pas douter, que les Grecs n'aient appris des Lydiens, l'usage de représenter, par une valeur fictive, une valeur réelle. Herodote le dit positivement : il ajoute même que les Lydiens furent les premiers peuples, qui firent la marchandise ou le commerce en détail ; ce qui rendoit la monnoie encore plus nécessaire parmi eux, que par-tout ailleurs : de plus, leur pays étoit très-abondant en mines d'or & d'argent ; & ces mines étoient d'autant plus riches, que ces métaux devenus précieux, y paroissoient à fleur de terre, sans qu'on fût obligé de la fouiller pour les recueillir.

Au reste la Lydie étoit presque

par-tout un pays de plaines , dont le sol , par sa fertilité naturelle , sembloit inviter ses habitans à le cultiver. Mais le terrain le plus stérile seroit sans doute devenu abondant , au moyen d'une loi de cette nation , que les auteurs anciens nous ont conservée. Cette loi donnoit action en justice , contre la fainéantise qu'elle décidoit être un crime , & qui par conséquent entraînoit nécessairement une punition.

Plusieurs raisons doivent faire présumer , que les Lydiens ne connurent jamais le commerce maritime. La première , c'est que toutes les côtes de l'Asie étoient bordées de colonies commerçantes , la plupart Grecques d'origine , sans qu'on y trouve aucun établissement des Lydiens , même  
après

après qu'ils eurent soumis le plus grand nombre de ces villes. La seconde , c'est que l'empire de Crésus , qui comprenoit toute la basse Asie , ne s'étendoit pas cependant sur de petites isles , fort peu distantes du continent , & qui par conséquent eussent été faciles à subjuguer. Néanmoins ce prince en forma le projet , & se voyant maître de plusieurs colonies grecques établies sur les côtes , il voulut faire construire une flotte pour soumettre ces insulaires.

Tandis que Crésus faisoit construire des vaisseaux , Bias , de la ville de Prienne , ou selon quelques autres historiens , Pittacus de Mytilene vint à sa cour. Le roi lui ayant demandé des nouvelles de ce qui se passoit dans la Grece :

» Prince , lui dit-il , les insulaires

» ont acheté dix mille chevaux ,  
 » & se disposent à venir vous  
 » attaquer dans Sardis. Puissent les  
 » Dieux , s'écria Crésus , inspi-  
 » rer aux insulaires le dessein de  
 » combattre les Lydiens avec de  
 » la cavalerie ! Vous désirez , lui  
 » repliqua le philosophe , de voir  
 » les insulaires exécuter le pro-  
 » jet ridicule de venir vous atta-  
 » quer, en terre ferme, avec de la  
 » cavalerie , & vous avez raison  
 » sans doute ; mais que pensez-  
 » vous que désirent les insulaires ,  
 » lorsqu'ils apprendront que vous  
 » avez résolu de les soumettre ,  
 » sinon de vous voir vous embar-  
 » quer , suivi des Lydiens ? Quelle  
 » occasion plus favorable pour  
 » eux de venger l'infortune des  
 » Grecs que vous avez subjugués ! » Cette réponse déter-

mina Crésus à se désister de cette entreprise. On voit clairement , ce me semble, par ce passage , que les Lydiens n'avoient point de flotte , & conséquemment qu'ils n'ont jamais eu de commerce maritime. Que si quelques traits d'histoire pouvoient les faire soupçonner d'avoir eu des vaisseaux à la mer , ou d'avoir été commerçans , ce commerce ne pourroit être que le commerce intérieur ; & les vaisseaux qu'on leur attribuerait , ne feroient que ceux des nations maritimes , qui leur étoient soumises : on peut même juger de l'opinion que les Lydiens avoient du commerce extérieur , malgré le luxe qui régnoit parmi eux , & qui rend le commerce d'une nécessité , pour ainsi dire indispen-

fable (a). On peut, dis-je, juger de leur opinion à cet égard , par ce que Crésus dit à Cyrus , lorsque les habitans de Sardes s'étant révoltés , Cyrus forma le projet de détruire leur ville & de les rendre esclaves. « Défendez leur , lui dit Crésus , fondé sur la connoissance qu'il avoit des mœurs de ce peuple , » défendez-leur d'avoir des armes ; » établissez parmi eux l'usage de » porter des brodequins & des » manteaux longs par-dessus leurs » robes : ordonnez que leurs enfans apprennent à jouer de la » guitarre , qu'ils soient instruits

---

(a) Ce commerce pouvoit y être établi ; mais il n'étoit que passif , comme dans les états dont j'ai parlé précédemment.



» dans toutes les parties du com-  
» merce, & élevés dans tout ce  
» qui peut y être relatif ; vous  
» verrez bientôt ces hommes de-  
» venir des femmes , dont vous  
» n'aurez plus rien à redouter. »  
Cyrus suivit ce conseil, & Crésus  
prophétisa.



---

CHAPITRE IX.*Des premiers temps de la Grece.*

**L**Es commencemens de tous les peuples Autoctones (*a*)

---

(*a*) Nés du sein de la terre, c'est-à-dire , qui n'ont jamais été dépossédés , & qui descendent de ceux qui sont censés avoir habité les premiers la contrée dont on parle ; c'est ainsi qu'il faut entendre les prétentions de certains peuples de la Grece , qui se disoient Autoctones , pour se distinguer de ceux qui n'étoient que des colonies , soit des premiers Grecs , tels que Corcyre , &c. soit même d'étrangers qui étoient venus s'établir dans la Grece , tels que les Lacedemoniens descendus des Leleges ou Cares , qui , des côtes de l'Asie , étoient venus s'établir dans le Peloponnese , sous la conduite de Lelex , du moins selon l'opinion la plus commune.

se ressembloient assez : si l'on remonte jusqu'aux siècles les plus reculés de chaque nation , on voit par-tout des terres incultes , des forêts vastes , des déserts immenses , des hommes féroces & cruels , sans autres mœurs que les indications de la nature , sans autres loix que leurs penchans , sans autre société que celle qu'exigent les besoins respectifs. Par-tout on voit également les terrains naturellement fertiles , sans cesse disputés & sans cesse inondés de barbares qui se pouffent réciproquement. Ce n'est qu'un flux & reflux continuel. Il a fallu bien du temps , pour persuader aux hommes , que le droit du premier occupant devoit l'emporter sur celui du plus fort. Il a fallu bien du sang versé ,

pour perfuader à ceux qui se trouvoient sous un ciel orageux , dans un pays stérile & rempli de montagnes toujours couvertes de neige , qu'il étoit juste & même de leur intérêt de laisser leurs semblables paisibles possesseurs de ces campagnes abondantes, qu'éclaire le jour le plus pur , & où la nature semble fourire sans cesse , en prodiguant ses dons.

La Grece eut ses commencemens, ainsi que les autres peuples. Avant que les sciences & les arts, enfans du génie & de l'intérêt, fortis d'abord du sein de la nécessité, & depuis du sein de la mollesse, eussent passé dans cette contrée ; ce n'étoient que brigandages , que meurtres , que combats de famille à famille , de particulier à particulier. L'Attique fut la

partie de la Grece où les premiers établissemens solides se formerent. Le sol en étoit aride , pierreux & sterile. Les familles chassées des contrées fertiles , vinrent s'y réfugier comme dans un asyle , & n'eurent point de concurrens.

Enfin on vit des bourgades se former dans toute le reste de la Grece ; mais ces petites sociétés n'en furent pas plus tranquilles. Les pillages continuerent ; les chemins qui conduisoient d'un pays à un autre , étoient infestés d'affassins ; le titre de brigand étoit pour lors un titre glorieux. Hercule , né avec assez de force & de courage pour se rendre redoutable , fit sa gloire de les détruire ; il en purgea la plus grande partie de la Grece. Hercule mourut ; mais la

gloire qu'il s'étoit acquise , ne pouvoit manquer de former des héros tels que lui ; il avoit eu des compagnons , il eut des successeurs ; & la communication d'un peuple à l'autre devint libre. Il en résulta des échanges mutuels de denrées & d'industrie , mais non pas le commerce : la monnoie étoit encore ignorée.

La Grèce ayant à l'Orient la Propontide & la mer Égée ; au midi la mer d'Ionie ; coupée au milieu presque entièrement par le golfe de Corinthe , étoit en outre bordée d'isles peu distantes du continent, & assez près les unes des autres. Ces insulaires s'adonnerent de très-bonne heure à la navigation : ils vinrent d'abord sur les côtes de la terre ferme apporter les productions de leurs

îles , & les échangerent contre celles que leurs habitations ne leur fournissoient pas , du moins en assez grande quantité ; mais de tels échanges étoient peu lucratifs , & ne suffisoient pas toujours à la consommation : le pillage leur parut un moyen plus sûr & plus facile de se procurer leurs besoins. Bientôt ils firent des descentes les uns chez les autres , s'enlevant réciproquement leurs moissons , leur bétail , & emmenant en esclavage les hommes & les femmes dont ils pouvoient se rendre maîtres , pour les aller vendre ailleurs. Effet singulier de l'intérêt , aussi horrible que ridicule ! Les hommes n'étoient plus respectivement entr'eux , qu'une denrée , qui s'évaluoit comparativement à un bœuf , à une me-

fure de bled , à un morceau de fer , &c. Les pirates étoient devenus auffi communs que les brigands , & le crime n'avoit fait que changer de théâtre. Minos fit furmer ce qu'Hercule avoit fait fur terre. Minos étoit roi de Crete , où l'on comptoit alors jufqu'à cent villes & dont Gnofle étoit la capitale. Il équipa une flotte nombreufe & formidable pour ces temps-là , donna la chaffe aux corfaires , s'empara d'une partie des ifles voifines , en devint le légiflateur , & y établit fes enfans pour les gouverner.

Ce prince eût été trop grand s'il fe fût contenté de purger les mers des forbans , de donner des loix fages , & laiffant aux infulaires leur liberté , de ne fe réferv d'autre puiffance que celle de



défendre les opprimés. Minos détruisit des corsaires , & fit des rois. Ce fut pourtant beaucoup pour la Grèce. Si quelques peuples cessèrent d'être libres, ils furent du moins plus tranquilles.

Les transports maritimes devenus plus assurés, recommencerent: ils s'étendirent encore davantage ; & les terres furent plus cultivées que jamais , dès qu'on eut moins sujet de craindre de se voir enlever sa récolte.

Cependant la piraterie ne fut pas entièrement abolie. Ce métier, loin d'être en horreur , comme il le devoit , se maintint au contraire en honneur , jusqu'après le siège de Troye ; & ce n'étoit point du tout faire injure à des étrangers , que de leur demander s'ils étoient forbans de pro-

feſſion. C'eſt la premiere queſtion que l'on fait dans l'Odyſſée à Telemaque & à Mentor , lorsqu'ils abordent à Pylos pour y apprendre des nouvelles d'Ulyſſe , quoique la navigation & l'échange fuſſent alors très connues , comme on peut ſ'en convaincre par une infinité de traits hiſtoriques , & principalement par le grand nombre de vaiſſeaux que les Grecs conduiſirent devant Troye. C'eſt ainſi que les hommes , également orgueilleux & avides , ont toujours tâché d'enchaîner l'honneur à l'intérêt , ces deux objets antipathiques de leur culte, pour pouvoir ſervir également l'un & l'autre à la fois.

J'ai dit que les terres furent plus cultivées , lorsque Minos ayant rétabli la ſûreté des mers, les expor-

tations dans la Grèce devinrent plus faciles , & qu'elles se firent plus au loin qu'auparavant; mais il faut considérer le commerce d'alors, comme absolument différent du nôtre. On doit se souvenir qu'il n'y avoit point de monnoie , par conséquent, il n'y avoit point de commerce de luxe , ou du moins il n'étoit qu'en sous-ordre dans le pays où il étoit connu. Le commerce d'œconomie étoit le principal ; il étoit même nécessaire pour soutenir le premier , puisque les objets du luxe , produits de l'industrie , ne pouvoient être payés qu'en grains , en fruits , en lait, ou en troupeau. Un signe qui ne devoit être qu'un représentatif momentané , n'avoit pas encore pris dans l'imagination des Grecs la place des véritables richesses.

cheffes. Cependant l'or & l'argent avoient déjà une valeur supérieure à celle des autres métaux. On a même conjecturé avec assez de vraisemblance , que l'airain étoit à l'or :: 9. 100. d'après le passage de l'Iliade , où Diomede & Glaucus , prêts à se battre , se reconnoissent pour être unis par le droit d'hospitalité , & se donnent mutuellement leurs armes en signe d'amitié. « Jupiter , dit Ho-  
 » mere , fit perdre le jugement à  
 » Glaucus , dans l'échange qu'il  
 » fit avec Diomede ; il donna  
 » des armes d'or pour des armes  
 » de cuivre , des armes qui va-  
 » loient cent bœufs , pour des  
 » armes qui n'en valoient que  
 » neuf.

Ce peintre admirable de l'humanité , après avoir donné dans

l'Iliade le fidèle tableau de toutes les passions & de leurs effets , à tracé dans l'Odyssée celui des diverses formes de gouvernement. Les Phéaciens sont le seul peuple qu'il nous représente comme entièrement livré à l'esprit de commerce. Ces Phéaciens furent connus depuis sous le nom de Corcyréens , lorsque les Corinthiens eurent envoyé une colonie dans leur isle. En rassemblant tous les traits dont ce grand maître les a peints , on voit en eux le peuple le plus industrieux , par conséquent le plus riche & le plus florissant , mais aussi le moins courageux , par conséquent le moins puissant. « Autant les » hommes, dit-il, y sont supérieurs » aux autres hommes dans l'art » de la navigation , autant les

» femmes y furpassent celles des  
» autres pays , par leur adresse  
» dans les ouvrages de la main.

Rien de si magnifique que le palais d'Alcinoüs : les murs en étoient entièrement revêtus d'airain ; & les portes posées sur des poteaux d'argent massif , étoient toutes couvertes d'or. Rien de si délicieux que les jardins qui appartenoient à ce palais ; là nature sembloit y avoir prodigué ses trésors , & l'art sembloit y avoir étalé toute son adresse à perfectionner la nature. On y voyoit , entr'autres singularités , des seps de vigne à plusieurs branches , dont les unes commençoient à bourgeonner & d'autres étoient en fleur , tandis que d'autres offroient des raisins déjà formés , mais encore verds , & que des

branches encore plus avancées, étoient chargées de grappes dans leur parfaite maturité (a).

La magnificence du roi des Phéaciens ne brilloit pas aux dépens du bonheur de ses sujets. Chez eux, on ne voyoit par-tout que danfes, que jeux, que festins. On eût dit que cette île n'étoit qu'un temple consacré à la volupté.

Je ne puis quitter le tableau des mœurs des Phéaciens : Horace y

---

(a) Les Phéaciens avoient-ils inventé les ferres chaudes, connues parmi nous depuis peu de temps ? ou avoient ils quelque autre secret que nous ignorons, pour avancer ou retarder les fruits ? Car je ne puis croire qu'Homere se fût si fort écarté du vraisemblable, sans joindre du moins à l'industrie des hommes, le secours de quelque divinité.

retrouvoit celles des Romains de son temps , j'y retrouve celles que nos Moralistes nous reprochent aujourd'hui. Enfin j'y vois tous les vices capables d'énervér une nation , & des motifs de me convaincre de plus en plus , que les hommes pris dans des circonstances à peu près semblables , se ressemblent tous. Les Phéaciens avoient fans doute commencé par être aussi barbares que les peuples de l'Attique & du Peloponnese : il commercerent , s'enrichirent , se policerent en moins de temps , & passerent beaucoup plus vite.

Lorsqu'Ulyffe arriva à la cour d'Alcinoüs , on sacrifioit à Mercure , le dieu du commerce. Un excellent musicien chantoit les amours de Venus & de Mars. Le



repas du sacrifice fini , les Phéaciens voulurent prouver leur adresse à Ulyffe , après avoir étalé à ses yeux toute leur somptuosité. Il fut conduit dans la place publique des exercices ; l'on proposa le prix de la course , du saut & du pugilat. Quelques jeunes gens vinrent défier le roi d'Ithaque , avec indécence ; ce prince se défendit de se mettre sur les rangs , & rejetta ce refus sur sa qualité d'étranger , sur ses fatigues & sa vieillesse ; mais ces excuses ne firent qu'irriter l'audace & l'emportement de ces jeunes Grecs. Leurs discours devinrent injurieux. Ulyffe piqué , saisit un disque plus pesant que tous ceux dont se servoient les Phéaciens , le lance au-delà des bûts les plus éloignés , & s'étant

ensuite dépouillé de ses vêtemens,  
 il se montre au milieu de l'arene ,  
 & défie les plus hardis des Phéa-  
 ciens au pancrace , à la lutte , il  
 les défie à tirer de l'arc , à lancer  
 le javelot , au maniment de la  
 pique , enfin à tous les exercices  
 militaires : tous restent immobi-  
 les , l'étonnement & la conster-  
 nation peints sur le visage :  
 aucun n'ose se présenter. Alors  
 Alcinoüs s'approchant de lui ,  
 pour l'appaiser , le pria d'oublier  
 les expressions peu mesurées des  
 jeunes Phéaciens. « Nous ne som-  
 » mes , lui dit-il , ni robustes ,  
 » ni vaillans ; nous ne pouvons  
 » guères l'emporter à la lutte ,  
 » non plus qu'au pugilat ; mais  
 » nous surpassons tous les autres  
 » peuples en adresse & en légé-  
 » reté : nous excellons à la cour-

» se , dans l'art de la navigation ,  
» dans celui de faire bonne chere ,  
» dans la musique , dans la danse ,  
» & dans le goût pour les par-  
» res & les habits de toutes les  
» saisons ; nous aimons les bains  
» chauds , les peintures lascives :  
» tout ce qui peut servir à la vo-  
» lupté a le droit de nous plaire ;  
» & pour tout dire enfin , nous  
» ne sommes occupés que du  
» plaisir. Allons , ajoûte t-il , dit  
» Homere, que nos meilleurs dan-  
» seurs se présentent, & que notre  
» hôte , de retour dans son pays ,  
» raconte à ses amis combien  
» nous sommes supérieurs aux  
» autres hommes dans les arts  
» agréables. Faites venir le chan-  
» tre Demodocus , & que les  
» jeux commencent.

Avec des peuples ainsi livrés

à la mollesse , & un gouvernement aussi éloigné de l'esprit militaire , l'état ne pouvoit subsister. Nous ignorons quelle fut la fin des Phéaciens ; mais nous voyons peu de temps après , les Corinthiens en possession de leur isle , où ils envoyèrent une colonie , & bâtirent la ville de Corcyre , dont l'isle prit le nom. On pourroit conjecturer que les Phéaciens s'éteignirent d'eux mêmes dans le sein de la volupté. Rien n'est si contraire à la population , que l'esprit d'intérêt & de luxe qui le fuit , lorsqu'ils régneront seuls. Rien ne la soutient mieux que le génie guerrier , toujours inséparable de l'amour de la patrie. Les peuples conquérans sont toujours nombreux , & on ne les voit diminuer qu'à proportion de ce qu'ils perdent

perdent de leur esprit belliqueux. Le rapport entre cet esprit & la population , mérite peut - être d'être examiné plus sérieusement qu'on ne pense ; mais si la conjecture sur l'extinction naturelle des Phéaciens paroît un peu forcée , le silence de l'histoire sur leur fin , ne laisse aucun lieu de douter , qu'au moins ils tendirent les mains aux fers que leur offrirent, les premiers qui voulurent les soumettre , & qu'ils n'eurent même pas l'honneur de perdre leur liberté avec éclat.



---

## CHAPITRE X.

*Corinthe & Corcyre.*

CORINTHE située dans le détroit qui séparoit le Péloponèse du reste de la Grèce, défendue par une citadelle bâtie sur des rochers escarpés, & qui passoit alors pour imprenable, ayant un port excellent dans la mer Egée (a), un autre dans le golfe de son nom (b), sembloit devoir donner la loi à ses voisins, quand elle le voudroit; mais dès les premiers temps, les Corinthiens, en s'adonnant à la navigation, s'adonnerent aussi au com-

---

(a) Le Port de Cenchrées.

(b) Le Port de Lechées.

merce , & leur marine fut à la fois marchande & militaire. Ce peuple fut le seul qui n'entra point dans la ligue générale des Grecs contre Troye ; conduite qui le couvrit d'une honte éternelle , & qui lui attira les fatyres de tous les poètes. Celle qui le toucha le plus , fut ce vers de Simonide :  
Priam en ses malheurs n'accuse point  
Corinthe.

Cette ville ne montra pas beaucoup plus de zèle pour la défense commune contre les Perses , à en juger d'après Herodote. Elle n'envoya au rendez-vous général de la flotte , que vingt-sept vaisseaux , qui se comporterent assez mal.

Les Corcyréens , colonie de Corinthe , & dont la marine étoit pour le moins aussi nombreuse ,

que celle de leur métropole , se conduisirent encore plus lâchement. Les députés des Grecs étant venus les inviter de joindre leurs forces à celle des confédérés , ils témoignèrent la plus grande ardeur ; mais ils équipèrent le plus lentement qu'il fut possible les soixante vaisseaux promis.

Ces vaisseaux partirent enfin , mais avec ordre de se tenir derrière le Peloponèse , vis-à-vis de Pyle & de Tenare, & d'y attendre l'événement. Les Corcyréens qui ignoroient sans doute tout ce que peut l'amour de la patrie , soutenu du courage , de l'habileté & de la discipline , ne pensoient pas que la flotte combinée pût résister à celle de Xerxès , & voyoient déjà le grand roi , maître de toute la Grèce. Ils firent



dire à ce prince , qu'ils n'avoient pu se dispenser de se rendre enfin à l'invitation générale , & de fournir leur contingent de vaisseaux , eux qui passoient pour avoir la marine la plus nombreuse après les Athéniens ; mais qu'ils avoient donné des ordres particuliers & positifs à leurs généraux , de ne rien entreprendre contre lui. Au moyen de cette conduite , les Corcyréens se flatoient d'être récompensés par Xerxès , après la victoire ; & si , contre toute attente , les Grecs demeuroient vainqueurs , ils espéroient pouvoir s'excuser de n'être pas venus joindre la flotte à Salamine , comme ils le firent en effet , sur ce que les vents Étéfiens avoient empêché les soixante vaisseaux qu'ils avoient

équipés , de doubler le cap de Malée.

Depuis l'époque dont on vient de parler , il n'est plus question de Corinthe , ni de Corcyre , dans l'histoire , jusqu'à la guerre du Peloponese , qui dura vingt-sept ans , & qui fut si fatale à la Grèce. Les différends survenus entre ces deux villes, l'allumerent , & ne servirent dans la suite , que de prétexte à la rivalité d'Athenes & de Sparte , pour la continuer. Corcyre étoit , comme on l'a déjà vu , une colonie de Corinthe ; elle resta long-temps dépendante de sa métropole. Perian-der , tyran de Corinthe , l'étoit aussi de Corcyre. Mais les Corinthiens ayant secoué le joug de la tyrannie , ceux de Corcyre , à leur exemple , établirent des ma-

gisfrats pour les gouverner , & prétendirent traiter comme de puissance à puissance , & sans aucune distinction , avec ceux dont ils tiroient leur origine.

Les Corinthiens irrités , faifirent l'occasion de se venger. Les Corcyréens avoient envoyé une colonie dans l'Illyrie , où ils avoient fondé la ville d'Epidamne : l'ambition des grands y ayant révolté le peuple , ils furent chassés ; mais ces grands s'étant joints aux barbares de la côte , ils vinrent faire des courses sur le territoire & jusqu'aux portes de la ville. Les habitans défolés , demandent en vain du secours aux Corcyréens , qui , loin de leur en donner , prennent le parti des révoltés ; enfin le peuple d'Epidamne , s'adresse aux Corinthiens.

Ceux-ci faisoient l'occasion de faire sentir leur mécontentement à des ingrats qu'ils , regardoient presque comme des rebelles , mais qu'ils n'avoient encore osé entreprendre de punir ouvertement ; ils envoient aux Epidamniens, des troupes & de nouveaux colons. Les Corcyréens arment, de leur côté, & viennent assiéger Épidamne. La guerre se déclare , une bataille navale se donne ; les Corinthiens, dont la marine étoit inférieure à celle de Corcyre , sont battus ; Epidamne est prise , les bannis sont rétablis, & les Corcyréens emmènent prisonniers un grand nombre de Corinthiens. Ceux-ci , ardens à venger leur honte , négocient dans le Peloponèse , & forment des alliances avec les villes prin-

cipales : les Corcyréens craignant de ne pouvoir résister à tant de forces combinées , ont recours à Athènes qui , depuis la défaite des Perses , tenoit l'empire de la mer.

Les Atheniens n'ignoroient pas la jalousie qu'inspiroit leur puissance aux villes du Peloponèse. Ils accepterent avec joie l'alliance d'un peuple dont les forces maritimes ne le cédoient qu'à celles d'Athènes , & qui par conséquent les mettoit en état d'en imposer au reste de la Grece , & d'y donner la loi.

Sparte alarmée , se jette dans la ligue de Corinthe ; & l'on voit commencer la guerre entre des peuples dont le véritable intérêt étoit de se tenir unis. Mais il auroit fallu aux Grecs des ennemis redou-

tables, & la crainte continuelle de se voir asservis, pour entretenir parmi eux la bonne intelligence. Le mot de liberté pouvoit seul les rassembler.

Cette guerre, quoiqu'entièrement de politique, n'en fut pas moins obstinée, ni moins cruelle; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les deux puissances dont les autres n'étoient qu'auxiliaires, disparoissent, pour ainsi dire, de dessus la scène, au moment même qu'elle commence; & Corinthe, ainsi que Corcyre, semblent céder leur rôle à Sparte & à Athènes, qui partagent toute l'attention; il n'est pas même question de Corinthe & de Corcyre dans les divers traités de paix acceptés & rompus pendant cette guerre; on diroit que leurs inté-

rêts étoient devenus un épisode inutile.

Cependant l'animosité entre ces deux villes , n'étoit pas détruite à beaucoup près , & Corcyre , qui , située dans une île , avec une marine nombreuse , & soutenue d'ailleurs par les Athéniens , sembloit n'avoir rien à craindre de ses ennemis , fut la première victime d'une guerre dont elle avoit été la première cause.

Dans les divers combats qui s'étoient donnés entre les deux peuples , on avoit fait des prisonniers de part & d'autre. Les Corcyréens usant à la rigueur du droit de la guerre d'alors , avoient fait vendre les leurs comme esclaves. Corinthe au contraire , avoit traité les siens avec dou-

ceur , & même avec toutes fortes d'égards. C'étoit moins par humanité que par politique , qu'elle en ufoit ainfi. Elle vouloit détruire par rufe & par adrefle , un ennemi qu'elle ne pouvoit efpérer de vaincre à force ouverte. En effet on entretint auprès des prifonniers des gens affidés , qui ne cefloient de les exhorter , lorsqu'ils feroient de retour dans leur patrie , à y renverfer la démocratie , pour établir le gouvernement ariftocratique , fur les mêmes principes que celui de Corinthe. Lorsqu'on les vit fuffifamment difposés , la liberté leur fut rendue , fous une fimple obligation de payer une fomme dont on convint ; obligation qui fut tirée feulement pour la forme , & pour mieux cacher la trame qui



s'ourdissoit. Cette conduite eut tout le succès que les Corinthiens en pouvoient attendre. Les prisonniers ne furent pas plutôt arrivés à Corcyre , que les cabales commencerent : on en vint aux mains ; & la sédition fut si violente , que dans la fuite on appella sédition de Corcyre , celles où l'on vit le plus d'acharnement & de cruauté ; ce mot passa en proverbe.

Dès ce moment , Corcyre fut perdue. Une flotte d'Athenes qui abordoit dans cette isle , faisoit pencher la balance en faveur de l'un des deux partis ; mais la flotte de Sparte & de Corinthe venoit bientôt relever celui que les Atheniens avoient abaissé, & celui-ci, par de nouveaux secours, reprenoit une nouvelle supériorité.

rité , pour éprouver le même fort , & retomber encore dans sa premiere foiblesse.

Cependant la faction soutenue par Athenes, l'emporta à la fin; mais tant d'alternatives de succès passagers & d'avantages toujours chimériques, dans une guerre civile , où le vainqueur perd autant que le vaincu , avoient ruiné cette ville malheureuse. Corcyre n'influa plus pour rien dans les affaires de la Grèce , & cessa même d'être le prétexte de la guerre du Peloponese , qui continua toujours. Elle demeura dans cet état de foiblesse , jusqu'aux rois Macédoniens qui s'en emparerent , d'où elle passa sous la puissance des Romains ; & cette ville si commerçante & si riche ne brilla , pour ainsi dire , qu'un instant.

Corinthe , moins commerçante & plus militaire que Corcyre , se soutint plus long-temps. Le luxe y régna , dès les commencemens , pour ainsi dire ; mais les guerriers y jouissoient d'une considération qu'ils méritent , & qui fait toujours le salut de l'Etat. Ils tenoient le premier rang dans la ville , d'autant plus , qu'avec des voisins belliqueux , il falloit souvent combattre pour conserver son territoire. D'ailleurs Corinthe avoit l'intendance des jeux Néméens , ou Isthmiques ; ce soin entretenoit indispensablement l'usage des exercices du corps , par l'émulation de s'y distinguer , que faisoient naître les honneurs suprêmes , accordés aux Athlètes.

Le luxe ne croît qu'en proportion des richesses , & les richesses

qu'en proportion du commerce & de la multiplicité de ses objets. Corinthe n'étoit point, comme Tyr & l'Ionie, l'entrepôt, ou plutôt le facteur des royaumes puissans de l'Asie : elle étoit seulement celui de la Grèce, c'est-à-dire, d'un pays pauvre, où les habitans laborieux se contentoient de peu, & méprisoient le faste & les délices; encore Corcyre avoit-elle enlevé à Corinthe une partie de ses traittes & de ses commissions. Corinthe étoit riche, relativement aux autres villes de la Grèce; Corinthe étoit très-peu opulente, en comparaison de Tyr, de Milet, & d'Ephese.

Mais lorsque les intrigues des Perses, pendant la guerre du Peloponese, eurent fait circuler l'or chez un peuple, qu'il leur

étoit impossible de vaincre par les armes, le commerce des Corinthiens augmenta beaucoup ; le luxe & la mollesse augmentèrent en même raison. La considération pour les guerriers déchut ; des premiers de la ville qu'ils étoient, ils devinrent les derniers, parce qu'ils devinrent les moins riches : l'esprit militaire s'éclipsa : tout fut confondu. On ne trouva bientôt plus à Corinthe, que des commerçans, que des artistes habiles, des femmes perdues, des hommes uniquement occupés de leurs plaisirs ou de ceux des autres. L'effronterie des courtisanes de cette ville, leur nombre prodigieux, les sales prostitutions qui se passoient dans son temple de Vénus, passerent en proverbe parmi les Grecs ; & on ne la connut plus que par ces

côtés infâmes & aviliffans. Diogene le Cynique , qui s'arroyoit le titre de dompteur des vices , comme Hercule l'avoit été des monstres & des brigans , vint à Corinthe , pour attaquer , disoit-il , ces ennemis dangereux , jusques dans leur repaire , & il ajoutoit , qu'en arrivant de Sparte dans cette ville , il lui sembloit passer de l'appartement des hommes , dans celui des femmes.

Enfin , lorsque les Macédoniens entrèrent dans la Grèce , on les vit se rendre maîtres de la citadelle de Corinthe , que l'on avoit toujours regardée comme imprenable , ainsi que je l'ai déjà dit , & cela sans trouver de résistance. Cette forteresse étoit essentielle ; les Macédoniens en firent leur place d'armes. Pendant la guerre

qu'ils soutinrent contre les peuples du Peloponèse , on voit les Achéens la reprendre sur les Macédoniens , sans que les Corinthiens contribuent le moins du monde à cette entreprise. Les Achéens voulant faire la paix avec les rois de Macédoine, la leur rendent , sans que les Corinthiens s'en mettent en peine. On eût dit que cette citadelle n'appartenoit pas aux Corinthiens ; uniquement occupés du commerce & de la volupté , on eût dit qu'ils n'avoient d'autre patrie que leurs ports , leurs magasins , leurs vaisseaux , & les temples consacrés à la débauche. En effet on ne mérite de posséder un bien , qu'autant qu'on sçait le conserver & le mettre en valeur : un pays qu'un peuple cesse de vouloir

défendre & cultiver , ne lui appartient plus , quoiqu'il l'habite encore ; il est à ceux qui veulent s'en emparer , & qui sçavent s'y foutenir. Enfin les Romains se rendirent maîtres de cette citadelle sans de grands efforts , & la détruisirent. Telle fut la fin de Corinthe.





---

## CHAPITRE XI.

### *D'Athenes.*

**L**E peu de lumieres que nous avons sur les premiers siècles d'Athenes , ne laisseroit lieu qu'à des conjectures auxquelles il est dangereux de se livrer. Ainsi je ne considérerai cette république , qu'à commencer de l'établissement de la démocratie , par Solon.

A ne jetter qu'un coup d'œil prévenu sur l'histoire de ce peuple , on voit une nation riche , quoique dans un pays pauvre ; on la voit faire des armemens considérables ; on lui voit une grande quantité d'établissmens dans l'Asie , où régnoit le luxe ; on

lui voit un port admirable , une marine nombreuse ; & l'on croit pouvoir en inférer avec raison , que le commerce fut le principal mobile des Atheniens. Mais en approfondissant davantage , on revient bientôt de cette erreur à laquelle quelques historiens de l'antiquité n'ont que trop donné lieu (a), & l'on trouve au

---

(a) Quelques historiens assurent bien , que Solon , qui du côté paternel descendoit de Codrus , dernier roi d'Athenes , & dont la mere étoit de la famille des Pisistrates , entreprit ses voyages seulement pour s'instruire , & non pas pour s'enrichir. Ils en rapportent même pour preuve , des vers composés par ce législateur , où il se glorifie d'une vertueuse médiocrité. Mais la plupart des auteurs disent , que Solon fit lui-même métier de marchandise , pour rétablir par le négoce ,

contraire , que l'esprit de ce peuple , fut l'esprit de conquête &

---

une fortune que son pere avoit détruite par ses excessives libéralités , plutôt que d'être à la charge de ses amis ; lui dont la famille avoit toujours donné , & n'avoit jamais rien reçu de personne. Plutarque qui est de cette opinion , fait en suite la réflexion suivante , que je citerai de la traduction d'Amiot. « Or , n'y avoit-il » en ce temps - là , état quelconque qui » fust reprochable , comme dit Hesiodus , ni art ni métier , qui mit différence entre les hommes. Ains , qui » plus est , la marchandise étoit tenue pour » chose honorable , comme celle qui donnoit le moyen de hanter & trafiquer » avec les nations étrangères & barbares , » de gagner l'amitié des princes , & d'acquiescer expérience de plusieurs choses , » tellement qu'il y a eu des marchands , qui » autrefois , ont été fondateurs de grosses » villes , comme fut celui qui premièrement fonda Marseille , ayant acquis l'a-

de domination, qu'il poussa même trop loin dans bien des occa-

---

» mitié des Gaulois , habitans le long du  
 » Rhône, & dit-on que le sage Thalès Milé-  
 » sien , exerça aussi marchandise , aussi  
 » fit Hippocrate le mathématicien , & que  
 » Platon soutint la dépense du voyage qu'il  
 » fit en Egypte, par la vente de ses huiles.»  
 L'éloge que Plutarque semble faire du commerce , donne lieu à quelques remarques nécessaires. 1°. Pour prouver que le commerce n'étoit point avilissant , il pose pour principe , qu'alors il n'y avoit état quelconque , qui fût reprochable. 2°. Des exemples des hommes célèbres qu'il cite , on n'en peut guères conclure qu'Athènes fût commerçante. Ce sont des Ioniens , l'un de Milet , l'autre d'Halicarnasse , villes entièrement livrées à l'esprit de commerce. 3°. Plutarque semble vouloir détruire ce qu'il vient de dire par la réflexion qui suit immédiatement après.  
 » Aussi est-on bien d'avis , ajoute-t-il ,  
 » que Solon apprit à être excessif en dé-  
 sions ;

sions ; ce qui lui causa souvent de grands revers. Ce fut

---

» penfes , délicat en fon vivre , & diffolu  
 » à parler des voluptés en fes poèmes ,  
 » un peu plus licentieufement qu'il ne  
 » convient à un philofophe , pour avoir  
 » été nourri en cet état de marchandise ,  
 » lequel étant fujet à beaucoup de  
 » hazards & grands dangers , requiert  
 » auffi en récompense faire quelquefois  
 » bonne chere , & à fe traiter délicieufe-  
 » ment. » Au refte l'éloge ou la critique du  
 commerce dans Plutarque , ne fait rien  
 pour les Atheniens , ni même pour le  
 commerce : celui dont il parle après Hé-  
 fiode , n'étoit que le commerce d'œco-  
 nomie , & peu ou même point le com-  
 merce de luxe. Or le commerce d'œco-  
 nomie eft auffi profitable , que celui de  
 luxe eft dangereux , lorsqu'on s'y livre  
 trop : d'ailleurs on verra dans la fuite de  
 ce chapitre , quelle étoit l'efpece de com-  
 merce que Solon favorifa par fes loix , &  
 qui fe foutint à Athenes. Qu'on cefle donc

dans cet esprit , qu'Athenes se joignit aux Corcyréens , comme on l'a déjà vu ; & cette alliance , en allumant la guerre du Peloponese , fut la source de sa ruine.

Chez toutes les nations adonnées au commerce , l'état peut être riche ou pauvre ; mais les particuliers sont toujours opulens , parce qu'il faut que ce soient les particuliers qui fassent le commerce , si l'on veut qu'il produise l'effet qu'on en attend. A Athenes , la république étoit riche , & les

---

d'alléguer l'exemple de Platon pour honorer le commerce. Platon vendit ses huiles pour aller s'instruire en Egypte , comme un officier François vend son bien pour aller faire la guerre , à mesure qu'il en a besoin. Platon servoit la philosophie , comme un officier François sert son roi.

citoyens étoient pauvres ; ils ne pouvoient même parvenir à un certain degré de richesses. Si la fortune de quelqu'un d'entr'eux s'élevoit trop , il étoit bientôt banni par l'ostracisme établi contre toute espece de supériorité. L'exil porté par cette loi, injuste en apparence , & cependant le rempart de la liberté , n'avoit rien de flétrissant : il fut souvent un honneur pour ceux qui y étoient condamnés ; il mit le comble à la gloire d'Aristide. Mais l'ostracisme se feroit mal accordé avec le commerce , & il eût été ridicule de le proposer à un peuple uniquement occupé de cet objet. Le législateur n'établit donc point le commerce ; & s'il le toléra , ce ne fut qu'en établissant en même temps des loix si oppo-

fées à son intention , qu'il ne pouvoit se soutenir.

Cependant il y eut toujours à Athènes , une sorte de commerce indispensable , puisque le territoire de cette république ne produisoit gueres que des figues , de l'huile & de l'argent , que l'on tiroit des mines , qui y étoient assez abondantes.

Les loix de Solon étoient trop sages, pour qu'elles pussent tendre à détruire le commerce indispensable : on entend bien que je veux parler de l'échange des productions de l'Attique , avec les denrées nécessaires à la subsistance de ses habitans. L'abolir, c'eut été amener la famine. Mais , comme on l'a dit , dans la Noblesse militaire , le commerce est une progression plus ou moins étendue



d'échanges successifs dans divers pays , dont le lucre est l'objet principal ; & l'on ne doit pas appeller commerçant , celui qui donne ses laines pour avoir du bled , ou son bled pour avoir des laines : autrement il n'est personne qui ne le fût ; & faire valoir ses terres par soi-même , ce seroit faire le commerce.

On trouvoit dans l'Attique des mines d'argent. Il falloit des bras pour les exploiter. Les Athéniens étoient donc obligés d'acheter des esclaves pour cet effet , & donnoient de l'argent en échange de ceux qui leur étoient nécessaires pour le tirer des entrailles de la terre. Dès ce moment , les esclaves devenoient un fonds ; & jouir de leur industrie , c'étoit faire valoir son bien. Nicias , fils

de Niceratus , s'étant trouvé assez riche pour acheter mille esclaves , les loua à un étranger de Thrace établi à Athènes , pour les faire travailler aux mines. L'étranger s'obligea de lui en rendre mille oboles par jour , de payer leur nourriture , & à l'état , les droits établis sur les mines , & de remplacer tous ceux qui mourroient ; de maniere que le nombre de mille fût toujours complet. Au moyen de cet accord réciproque , Nicias n'étoit qu'un particulier qui donne son bien à ferme , & le Thrace étoit son fermier. De même l'Attique produisoit des figues & des fruits , dont on tiroit des huiles , & produisoit très-peu de bleds. Les Athéniens , qui ne pouvoient pas se nourrir uniquement de figes & d'huile , portoient ces

denrées & leur argent , dans un pays où ils trouvoient des grains en échange , mais qu'ils rapportoient chez eux directement ; ce qui fait la différence entre l'échange simple & le commerce qui produit en raison du nombre des transports successifs ; au lieu que l'échange simple se borne à aller porter ce qu'on a dans un pays , pour en rapporter chez soi ce qu'on n'a pas , sans le porter ailleurs. Le commerce embrasse tous les objets indifféremment, pourvu que le profit s'y trouve. L'échange simple se borne à l'acquisition des denrées utiles : par exemple , les Athéniens eussent été commerçans , s'ils eussent porté leur argent , leurs figues & leurs huiles en Egypte ; qu'ils y eussent pris des grains pour les porter aux

Arabes ; que dans l'Arabie , ils eussent pris des parfums pour Tyr ; qu'à Tyr , ils eussent chargé des étoffes de pourpre , &c. pour les rapporter & les vendre dans la Grèce : au lieu que les Athéniens ne furent qu'échangistes , si l'on peut se servir de cette expression ; & la preuve qu'ils ne furent pas autre chose , c'est qu'ils envoyèrent des colonies en différens temps , & à mesure que le nombre des habitans de l'Attique surpassa celui que le terrain pouvoit nourrir ; ce qu'il faut expliquer clairement.

L'Attique ne produisoit qu'une certaine quantité de figes & d'huile ; on ne pouvoit avoir en échange qu'une certaine quantité de mesures de grain : cette quantité de mesures de grain ne pou-

voit nourrir qu'un certain nombre d'hommes ; & lorsque ce nombre excédoit celui qui pouvoit subsister au moyen des échanges , il falloit bien que l'excédent allât s'établir ailleurs. De cette manière , Athènes conserva les aïemens du premier âge , long-temps après qu'ils ne subsistoient plus nulle part. Si Athènes eût été commerçante, elle ne se seroit pas vue dans la nécessité d'exiler ses propres citoyens, faute de pouvoir les nourrir : premierement, le commerce auroit toujours fourni à leur subsistance , parce que plus il y auroit eu d'hommes , plus il y auroit eu de commerçans. Cette espece de citoyens n'a pas même besoin que son propre pays lui fournisse quelque chose. Son industrie supplée à tout , excepté à

sa défense. D'ailleurs le luxe ,  
 suite indispensable du commerce ,  
 je ne me laisse point de le répéter ,  
 empêche bien que la population  
 ne devienne trop nombreuse. En-  
 fin un peuple commerçant n'est  
 qu'une société d'hommes , qui se  
 dispersent & se rassemblent pour  
 se disperser encore. Un pays com-  
 merçant n'est qu'un rendez - vous  
 où les étrangers , comme les na-  
 tionnaux , se rencontrent en allant  
 & venant , & qui n'est pas plus  
 la patrie de ceux qui partent , que  
 de ceux qui arrivent. Il l'est de  
 qui le voit pour la première fois ,  
 comme de celui qui y est né.  
 Le plus industrieux est le plus  
 riche , & le plus riche y est le pre-  
 mier de tous : il n'a point de con-  
 currens , parce que tous les arts ,  
 toutes les sciences , toutes les

vues sont tournées sur le même objet , l'intérêt. Reste à sçavoir si cet objet rempli , peut rendre un peuple puissant , & si les richesses du particulier , font la richesse de l'état. C'est ce que je n'examine point encore : je me borne ici à démontrer que les Athéniens ne firent point ce qui s'appelle le commerce , jusqu'après la guerre du Peloponèse. Je poursuis. Un peuple tel que je viens de le dépeindre , n'envoie point de colonies , du moins par nécessité : il établit des comptoirs , des entrepôts , ce qui est très-différent. Les colonies d'Athènes n'étoient obligées qu'à céder la préférence aux Athéniens dans les assemblées générales ; du reste elles étoient entièrement indépendantes de leur chef-lieu. Les

colonies d'un peuple commerçant n'étant fondées que pour servir d'entrepôt ou de comptoir, il feroit contradictoire à l'établissement, qu'elles eussent cette indépendance : il faut nécessairement que la puissance fondatrice les tienne sous l'obéissance ; sans quoi les magasins , l'argent & les richesses qui y sont déposées , n'y feroient pas en sûreté. Les besoins même d'une colonie ne suffiroient pas pour la conservation des dépôts , puisque cette colonie pourroit tirer d'ailleurs ce qui lui manque, sans être obligée de recevoir la loi de ceux auxquels elle le demanderoit. Par exemple , les Corcyréens , en fondant Epidamne , n'avoient pas l'intention que ses colons ne leur fussent plus soumis ; & lorsque les Epidam-



niens eurent secoué le joug , les Corcyréens armerent pour les faire rentrer dans l'obéissance , comme on l'a vu dans le chapitre précédent , parce qu'Epidamne n'étoit , pour ainsi dire , qu'un comptoir , ou entrepôt , que Corcyre avoit établi dans l'Illyrie pour faciliter son commerce.

Il est vrai que ces comptoirs dégénèrent presque toujours en colonies indépendantes , ce qui arrive d'autant plus facilement , que ces especes de rayons sont plus éloignés du centre d'où ils partent ; que les premiers colons morts , leurs successeurs , ne connoissent que par oïïi-dire , leur pays originaire ; que le temps , en éloignant toujours les degrés de parenté , altère & détruit les liens du sang ; & qu'enfin l'amour de la liberté ,

fentiment que la nature a gravé dans le fond de nos cœurs , se réveille presque toujours, lorsqu'il peut être satisfait impunément, & que la vue du joug , la présence de celui qui l'impose , l'espoir des récompenses , l'exemple du châ-timent , ne soutiennent plus l'es-clavage ou la dépendance. Mais le peuple commerçant , qui fonde un établissement de cette nature , dont son intérêt est l'unique but , espere toujours que cet inconvé-nient n'arrivera pas , par le soin qu'il prend d'entretenir des flottes nombreuses , pour conduire sa domination immédiatement jus-qu'aux endroits les plus reculés ; & les troupes qu'il soudoie , de même que ses vaisseaux de guer-re , ont autant pour objet de pré-venir les révoltes dans ses colo-

niés , que les attaques de ses ennemis.

Il s'ensuit de tout ce que je viens de dire , qu'Athènes où l'état étoit riche , & les particuliers fort peu , où l'ostracisme , qui bannissoit toute espece de supériorité , lorsqu'elle paroissoit excessive , étoit établi ; où les citoyens faisoient valoir leurs fonds par eux-mêmes , & se bornoient au simple échange de leurs productions contre les denrées nécessaires ; où l'on étoit forcé de faire partir, de temps en temps, des colonies qui étoient libres & indépendantes du chef-lieu, au moment même du départ, & auxquelles on n'assignoit pas tel pays, plutôt que tel autre, pour aller s'y établir : il s'ensuit , dis-je , qu'Athènes ne fut point commer-

çante , & que les loix de Solon en laissant subsister les échanges simples , qui ne pouvoient manquer d'avoir été pratiqués avant lui , en les favorisant peut-être , n'établirent point , ne tolérèrent même pas le commerce , puisque la plus connue de ces loix , je veux dire l'ostracisme , le gênoit trop , pour ne pas le détruire.

Themistocle semble avoir favorisé davantage le commerce , en tournant toutes les vues des Athéniens du côté de la navigation. Ce grand homme répétoit sans cesse à ses concitoyens : Qui est le maître de la mer , est le maître de tout ; & Themistocle ne se trompoit pas. Cette maxime si importante & si vraie pour tous les peuples , l'étoit encore plus pour Athènes , située sur les côtes d'une mer par-

semée d'une multitude d'isles, dont les habitans étoient presque tous navigateurs. Que ne devoit-elle pas craindre de ces insulaires , si elle n'avoit point de marine à leur opposer ? Mais les vues de Themistocle , dans cet établissement , se portoient bien plus loin ; c'est ce que je vais encore tâcher d'éclaircir.

Presque tous les peuples de la Grece qui habitoient le continent , étoient pauvres & agueris. Leur conquête ne pouvoit que coûter fort cher , & rapporter fort peu : d'ailleurs Sparte , cette puissance formidable par l'éducation de ses citoyens , par la forme & la sagesse de son administration, Sparte, que les Athéniens ne pouvoient raisonnablement espérer d'abatre , s'étoit hautement

déclarée pour être le soutien des opprimés , envers & contre tous. Les colonies Grecques établies dans l'Asie , dans la Sicile , dans la Thrace , avoient besoin de défenseurs contre les nations qui , avec des forces supérieures , attentoient à leur liberté. Ces colonies avoient beaucoup perdu en peu de temps , de cet esprit qui pouvoit seul les maintenir ; l'espece avoit dégénéré. Themistocle vit que mettre sa patrie à portée , & en état de les défendre , c'étoit lui ménager les moyens de les asservir , & qu'avec le produit de ces conquêtes , elle pourroit toujours avoir des flottes assez considérables pour tenir les Lacédémoniens en respect , & faire la loi dans la Grèce. Il est aisé de sentir que le commerce n'entroit

pour rien dans ces projets ambitieux , si opposés à l'esprit de paix & de tranquillité , qui convient à une nation commerçante , & qui doit être le centre invariable de ses opérations politiques ; mais ces projets convenoient très-bien à un peuple qui avoit fait de la loi du plus fort , une maxime d'état , qui ne s'en cachoit pas même aux yeux des autres puissances , qui la faisoit entrer dans presque toutes les harangues , & qui prétendoit , en l'adoptant , ne suivre qu'une loi dictée par la nature , pratiquée dans tous les siècles , chez toutes les nations , & jusques parmi les animaux. Ces projets inutiles , & même ridicules à former dans une ville de commerce , s'accordoient très-bien avec le caractère des Athé-

niens. L'on ne fera peut-être pas  
 fâché de voir ici les principaux  
 traits dont les peint Thucydide :  
 » Ce font, dit l'historien, des ef-  
 » prits vifs, remuans, fans cefse  
 » difpofés à entreprendre. Leur  
 » activité leur fait imaginer que  
 » l'on gagne toujours à fe mou-  
 » voir. Ils forment des projets  
 » ambitieux, hardis ; fi le succès  
 » s'enfuit, ils ne fçavent point  
 » s'arrêter dans leur profpérité, &  
 » pouffent encore plus loin leur  
 » fortune ; s'ils échouent au con-  
 » traire, pleins de confiance au mi-  
 » lieu des dangers les plus grands,  
 » leur chute ne les décourage  
 » point, & on les voit prêts à fe  
 » relever au moment même qu'on  
 » les accable. Selon eux, c'est per-  
 » dre beaucoup, que de ne rien  
 » gagner ; & ce qu'ils gagnent est



» toujours peu , en comparai-  
» son de ce qu'ils esperent. Si une  
» entreprise ne leur réussit pas, sur  
» le champ une autre lui succede.  
» Ils délibèrent promptement ,  
» exécutent de même ; & l'on  
» peut dire qu'ils possèdent en  
» quelque sorte ce qu'ils souhai-  
» tent , par l'extrême vivacité  
» avec laquelle ils cherchent à se  
» satisfaire. Avec eux , un dessein  
» est présenté , résolu , accompli ,  
» ou manqué presque en même  
» temps. Ils jouissent peu du pré-  
» sent , songent continuellement  
» à l'avenir , cherchent le repos  
» dans l'agitation , & ne connois-  
» sent pas de pire situation que la  
» tranquillité. Les jours de fête, ils  
» s'occupent de ce qu'ils ont pro-  
» jetté comme les autres jours ; &  
» ils pensent que remplir les de-

» voirs de son état , c'est rendre  
» aux dieux le culte qu'ils exigent.  
» Enfin l'on peut dire que les  
» Athéniens sont faits pour n'être  
» jamais en repos , & pour n'y  
» jamais laisser les autres. » Pour  
peu qu'on se rappelle l'histoire de  
cette république , on voit com-  
bien ce portrait, tracé de la main  
d'un de ses propres citoyens, est  
ressemblant.

Il seroit bien étonnant qu'un  
peuple qui, avec ce caractère ,  
ne connoît que la loi du plus fort ,  
& qui , sur ce principe , veille  
soigneusement à maintenir dans  
son sein l'usage des exercices mi-  
litaires , fût gouverné par l'esprit  
de commerce. Mais il est tout  
simple que ce même peuple soit  
animé de l'esprit de conquête ,  
qu'il devienne puissant , & que

la situation du pays qu'il habite , lui permettant , ou exigeant de lui d'avoir une marine , il prenne l'empire de la mer.

Ce que Thémistocle avoit prévu , arriva. Après la défaite des Perses , les Atheniens ayant remis en liberté les colonies Grecques de l'Asie , ils en exigèrent des contributions pour la sûreté commune , soit en fournissant des vaisseaux de guerre , soit en donnant de l'argent en même raison , pour l'entretien des flottes & la solde des troupes nécessaires à cet effet. Les sommes demandées parurent très-modiques , & l'étoient en effet pour des commerçans. Ces colons , que l'amour du gain possédoit déjà plus que l'amour de la gloire , firent , avec les Athéniens , ce que les Hollandois ont

fait de nos jours avec les Anglois. Il leur parut bien différent de donner de l'argent, ou de fournir des vaisseaux & des hommes, qui pouvoient rapporter davantage, en les employant au commerce, ils ne balancerent pas. Cela étoit bien différent en effet. En prenant le dernier parti, ils auroient soutenu leur propre puissance : à l'abri de leurs forces maritimes, leur commerce, moins étendu peut-être, auroit été plus en sûreté, & ils auroient conservé leur liberté & leurs possessions. En prenant le premier, comme ils firent, ils commercerent. Ils sembloient gagner davantage à la vérité ; mais ils perdoient plus en effet, puisque bientôt ils ne travaillèrent que pour des maîtres qui les asservissoient de plus en plus.

plus. Les contributions demandées du temps de Periclès & d'Alcibiade, n'étoient plus les mêmes, à beaucoup près, que celles qui avoient été réglées par Aristide. La différence étoit de quinze à un.

Ces colons devinrent donc dépendans d'Athènes, à mesure qu'Athènes se mettoit en état de les mieux soutenir contre les Perses, qu'ils craignoient, & qui étoient peut-être moins redoutables pour eux. C'est ainsi que cette république devint maîtresse de la mer. Encore une fois, sa marine étoit guerrière, & non pas marchande. Ses vaisseaux portoient des combattans, & n'étoient point les arsenaux du luxe & de la mollesse. On peut voir dans les projets de Themistocle,

& dans la conduite de ces projets , la clef de la grandeur d'Athènes , dont la puissance parvint à un tel point , qu'il ne fallut pas moins que Sparte pour la balancer , c'est-à-dire , un état encore plus belliqueux , qui joignoit à l'esprit de conquête , la sage modération de ne vouloir rien conquérir , & qui se bornoit à se défendre , ainsi qu'à défendre ses alliés ; mais qui ne vouloit point s'exposer à être obligé de recevoir la loi , lorsqu'il pouvoit la donner.

Athènes n'avoit pas la même prudence dans ses desseins politiques , avec le même esprit , pour les exécuter : elle n'envisageoit souvent que l'objet de son ambition , & non les suites de ses desseins ambitieux ; d'ailleurs Athè-

nes , avec beaucoup de places à défendre , & un nombre considérable de vaisseaux à entretenir , avoit été obligée de prendre des mercénaires à sa solde en trop grande quantité ; & ce vice dans son militaire , influa sur son gouvernement, en influant sur la force de ses armées.

La folle entreprise que cette république forma contre Syracuse , porta le premier coup à sa puissance ; & les rois de Perse , dont l'intérêt étoit de l'abbaïsser , vû les secours qu'elle donnoit aux colonies d'Asie , s'unirent aux Spartiates , leur fournirent des vaisseaux ou de l'argent pour les équiper , & les mirent en état , par ce moyen , d'avoir une marine , pour le moins aussi formidable que celle des Atheniens.

Les rois de Perse , à force d'exciter des troubles & des révoltes dans les villes grecques de l'Asie , parvinrent à en chasser les Athéniens ; ceux-ci , en perdant les contributions qu'ils en tiroient , perdirent la plus grande partie de leurs forces , & furent enfin obligés de céder aux armes de Sparte , & de s'en remettre à sa discrétion : mais les moyens que le vainqueur avoit employés pour soumettre son ennemi , fervirent bientôt à l'abbatre lui-même. L'or des Perses & leur luxe , introduit par Lyfander dans Lacédémone , la perdirent à son tour. Athènes , en s'écroulant , vit la chute de Sparte se préparer : elle espéra encore , & ne se trompa point.

Les Béotiens, malgré l'exemple des Atheniens, osèrent lutter con-



tre Sparte : ils abbaissèrent cette puissance , jusqu'alors invincible. Athènes se releva, & reprit une seconde fois l'empire de la mer : mais elle ne donna plus la loi aux Perses ; ne pouvant plus tirer de l'Ionie les tributs qu'elle en recevoit dans les temps de sa grandeur précédente , elle se tourna toute entiere du côté du commerce ; & cette ville jadis si puissante , dégénéra en ville seulement florissante : le luxe & la magnificence y parvinrent au point , que la seule représentation d'une tragédie coûtoit souvent plus à l'état , qu'une campagne entiere.

L'oisiveté , la mollesse , gagnèrent bientôt les Atheniens. Bientôt les fatigues de la guerre leur parurent si insupportables , qu'ils sacrifierent tout pour l'éviter. Il

faut lire les harangues de Demosthènes , pour sentir combien les Atheniens de son siècle , différoient de ceux du temps de Themistocles , de Periclès , &c. On peut y voir les traits satyriques & mordans que cet orateur emploie pour ranimer leur courage , & les faire sortir de cet état d'indolence & de langueur. Ils n'étoient plus occupés que de vils intérêts. Leurs troupes n'étoient plus composées que de mercénaires. Leur corps politique n'étoit plus instruit de ce qui se passoit chez les peuples voisins. Philippe parut , & toute leur puissance maritime ne put les sauver. Dans la situation où ils étoient , peu importoit , comme le dit éloquentement Demosthènes , que Philippe mourût ou qu'il vécût.

Les Atheniens n'auroient gagné à sa mort , que d'avoir d'autres maîtres : ils auroient , pour ainsi dire , formé un conquérant qui vint les asservir.

Depuis la domination des Macédoniens , Athènes reparoit encore deux ou trois fois sur la scène , mais ce ne sont que des instans ; & ses actions de vigueur ne ressemblent plus qu'aux flammes que jette un flambeau qui s'éteint , dont la lueur ne sert qu'à rendre les ténèbres plus épaisses. J'aurai encore occasion de parler de ce peuple au chapitre des Macédoniens.



---

## CHAPITRE XII.

### *De Sparte.*

**L**ES Spartiates n'ayant jamais été commerçans , quoiqu'avec toutes les facilités imaginables pour faire le commerce , & n'ayant eu de marine que pendant des instans , pour ainsi dire , sembleroient devoir être exclus d'un ouvrage , dont le but est de considérer les peuples qui se sont adonnés au commerce & à la navigation : mais je ne puis me résoudre à parcourir la Grèce , sans dire au moins un mot d'une nation qui a laissé dans le monde des traces ineffaçables , & dont chaque citoyen , en confondant sa gloire dans celle de l'état , mérita un

éloge particulier ; nation belliqueuse , que l'on put accabler , mais qu'on ne put soumettre ; qui réduite aujourd'hui à la possession de quelques cavernes dans la montagne qu'elle habite , soutient encore ce caractère d'indépendance , par lequel elle se distingue toujours des autres peuples ; nation enfin , dont la gloire n'a pu finir avec sa puissance , & dont on parlera d'autant plus , qu'on s'éloignera davantage de la prendre pour modèle.

Lycurgue instruit par ses voyages , étoit persuadé que le peuple le plus riche est celui qui a le moins de besoins ; que le plus puissant est celui qui peut se passer de toute espèce de communication avec ses voisins ; que le plus redoutable est celui qui , tou-

jours en état de conquérir , n'abuse jamais de ses forces , & qui maître de s'aggrandir par une supériorité acquise , ne la maintient , & ne s'en sert que pour assurer la défense de ses possessions , de manière à n'être que rarement obligé de les défendre. Enfin Lycurgue étoit convaincu que le peuple le plus tranquille est aussi le plus heureux. Et le gouvernement le plus militaire qui ait jamais existé , ne fut établi que pour éviter la guerre.

En effet quelles contestations pouvoit effuyer une nation qui ne vouloit avoir rien de commun avec tout ce qui l'environnoit , & qui avoit poussé l'insociabilité jusqu'à bannir les arts & les sciences , pour se défendre du luxe & du commerce avec les étrangers ?

Que pouvoit-on gagner à communiquer avec un peuple qui ne voulant ſçavoir qu'être vertueux, s'étoit fait des principes ſur la vertu , ſi clairs , que l'eſprit le plus borné pouvoit les comprendre , ſi précis , & en ſi petit nombre , qu'il étoit impoſſible de les oublier , ſi conformes aux beſoins de la nature , que tout le monde pouvoit les ſuivre , & qui vouloit ignorer tout le reſte ? Quel intérêt pouvoit-on avoir à commercer avec un peuple qui , content d'avoir une ſubſiſtance aſſurée , telle que le pays la fourniſſoit , ne mettoit pas plus d'élégance dans ſes vêtemens , que de délicateſſe dans ſa nourriture, pas plus de recherche dans ſes habitations , que d'éloquence & de profuſion de mots dans l'expres-

fion de ses idées, pas plus de gentillesse dans ses conversations, que d'urbanité & de politesse dans la société particulière, enfin, qui mettoit sa vanité à mépriser tout ce qui brille, séduit, & qui, par un raffinement d'orgueil plus fort peut-être, mais mieux entendu, sembloit fuir & contredire en tout l'orgueil, avec autant de soin que les autres le flatent & le servent. Quel profit pouvoit résulter de se mêler avec une nation, dont les membres se refusoient à toute espèce de travail lucratif, dans la crainte d'être riches, & qui n'établissant d'autre monnoie que des morceaux de fer, qu'ils avoient encore l'attention de corrompre avant de s'en servir à cet usage, évalués à un prix si bas, qu'il



falloit une voiture attelée de plusieurs bœufs pour traîner une somme assez modique, sembloient n'avoir cédé qu'à la nécessité d'avoir entr'eux & les Ilotes, chargés des travaux nécessaires, un signe représentatif des valeurs & des salaires ; dont toutes les richesses consistèrent dans la gloire de l'Etat, gloire qui ne dépendoit point du nombre de ses conquêtes, mais de celui des victimes immolées à sa sûreté, & de son indépendance du reste de l'univers ? Que pouvoit-on gagner, même à la vaincre, cette nation, & que ne devoit-on pas craindre, en attaquant un peuple qui pouffoit l'union jusqu'à la fraternité ; & peut-être plus loin ; qui dédaignant toute culture de l'esprit, ne s'attachoit uniquement dans

tous les exercices, qu'à fortifier l'ame & le corps ; dont les devoirs étoient l'amour de la patrie , & les amusemens tout ce qui pouvoit rendre propre à la servir , & chez lequel tout novateur étoit noté d'infamie ? Peuple isolé au milieu d'une infinité d'autres peuples , qui ne tenant à rien , pouvoit résister à tout.

Les Ilotes , que Sparte avoit asservis , qui tenterent vainement plusieurs fois de se soustraire au joug , & qu'elle nourrissoit uniquement pour se décharger sur eux de ces travaux qui , pour n'avoir pas un rapport direct à la guerre , n'en sont pas moins nécessaires , tels que le labourage , les transports des denrées , la fabrication des outils , des armes même , enfin de toutes les choses

indispensables : les Ilotes , dis-je , étoient aussi les seuls agens du peu de trafic qui devoit se faire dans le territoire de Sparte. Toute espèce de lucre leur étoit abandonné. Après la célèbre bataille de Platée , Pausanias les chargea du soin de recueillir les riches dépouilles des ennemis vaincus , pour en faire des offrandes dans le temple de Delphes. Les Ilotes agirent en esclaves , c'est-à-dire , qu'ils déroberent une partie de ces dépouilles , & les vendirent aux habitans d'Egine ; mais ils furent trompés à leur tour. Les Eginetes leur firent accroire que l'or n'étoit que du cuivre , l'acheterent sur ce pied , & s'enrichirent beaucoup : preuve bien forte que le trafic des Ilotes ne sortoit pas de l'enceinte de la domina-

tion de Sparte , & que les Ilotes même n'avoient point , ou que fort peu , de communication avec les étrangers.

Je n'entrerais point dans la discussion des loix de Lycurgue , que tout le monde croit connoître , & dont bien des gens n'apperçoivent pas toujours la tendance directe vers leur centre de réunion ; mais j'aurai occasion d'en parler ailleurs.

La forme du gouvernement de Sparte paroît aussi singulière que le peuple qui l'avoit adoptée : mais elle étoit aussi sage que les loix qui l'avoient établie. Deux rois placés sur le même trône , semblent devoir être une source inépuisable de troubles & de guerres civiles : mais ces deux rois subordonnés aux Ephores , n'étoient ,

pour ainsi dire , que des particuliers à Sparte , & ne régnoient en effet qu'à la tête des armées ; par là leur ambition ne pouvoit jamais être funeste à l'Etat ; leurs cabales, leurs intrigues, leurs soins même, ne pouvoient jamais exciter que l'esprit de conquête , toujours tempéré par la prudence ou par l'intérêt particulier des Ephores , qui n'étoient rien à la tête des armées , & qui étoient beaucoup à la tête du conseil. C'est ainsi que le législateur avoit trouvé le moyen de faire servir le peu d'intérêt particulier , qu'il n'avoit pu détruire , à l'intérêt général , comme il avoit fait servir dans les loix certains penchans de la nature , aux vertus même qu'ils semblent blesser : le larcin toléré par ces loix , avoit pour

but d'entretenir la vigilance.

Lycurgue avoit fait le partage des terres , & en assignant à chaque citoyen sa subsistance , sembloit avoir réglé avec la providence , le nombre des habitans de Sparte. On eût dit qu'il étoit convenu avec elle , qu'un certain nombre de familles subsisteroit toujours , & n'augmenteroit jamais. On regarde comme vraisemblable , que Lycurgue avoit laissé quelques portions de terre au domaine de l'Etat , soit pour aggrandir les portions d'une famille devenue trop nombreuse , soit pour donner à une famille nouvelle , ce qui lui étoit nécessaire. Cette réserve a toujours paru indispensable : mais ce législateur combina d'après ce que devoient opérer ses institutions ,

dont les unes arrêtoient les progrès d'une population trop nombreuse , tandis que d'autres la favorisoient assez pour l'entretenir : c'est ce que je vais tâcher de développer.

Par un des principaux réglemens , les enfans n'appartenoient plus à leurs peres & meres , du moment qu'ils étoient nés. L'Etat s'en emparoit , comme d'un bien qui lui étoit propre , & se chargeoit de leur éducation , qui étoit commune : or par un article secret du même règlement , il étoit porté que tous les enfans contrefaits , ou qui devenoient incommodés , de maniere à ne pouvoir pas porter les armes , seroient retranchés de la société ; on les faisoit périr , & on jettoit leurs corps dans une espece de cloaque : de

cette maniere il est aisé d'appercevoir comment , & par quelle raison , il ne se trouvoit jamais plus de citoyens que de portions de terre. Ce règlement fait horreur , quelque utile qu'il fût : cependant à raisonner politiquement , & même philosophiquement , on sent combien il étoit avantageux à l'Etat, puisqu'il assuroit la conservation des principes du gouvernement, de sa force, de sa puissance ; & combien il étoit avantageux, même dans la société, puisqu'il évitoit sûrement toutes contestations générales ou particulières au sujet des possessions : ainsi le fils n'héritoit point de son pere ou de sa mere ; l'Etat le donnoit , pour ainsi dire , en naissant ; & lorsqu'il mourroit , cette espece de dot faisoit la portion de celui



qui le remplaçoit. De cette manière, la terre n'appartenoit pas à l'homme ; l'homme au contraire sembloit appartenir à la terre, & la terre, de même que l'homme, appartenoient à la république.

Sparte ainsi gouvernée, & bornée à sa propre puissance, n'ayant ni établissemens au-delà des mers, ni tributaires, ni alliés, pour ainsi dire, & ne voulant rien conquérir, n'avoit pas besoin de marine. Ses troupes de terre lui suffisoient pour empêcher les progrès d'une descente dans le Peloponèse, & c'étoit tout ce qu'il lui falloit. Une marine soutenue eût entraîné des dépenses que l'Etat ne pouvoit supporter, qu'en se relâchant sur quelques-unes de ses institutions, & se relâcher c'étoit les détruire,

Lorsque Xerxès vint dans la Grèce , il fallut bien équiper des vaisseaux , & fournir son contingent pour la cause commune. Mais après les batailles de Salamine , de Platée & de Mycale , Sparte voyant que ses généraux tenoient à s'éloigner des maximes de son gouvernement, les rappella , rompit sa flotte , & renvoya même à la protection d'Athènes , des peuples qui demandoient à se mettre sous la sienne , afin de n'avoir aucun prétexte pour conserver ou relever une marine.

Ce fut dans ce principe que le roi de Sparte , sur la demande du tyran Aristagore , qui imploroit les secours de la république contre les forces de Perse , prêtes à l'accabler , s'étant informé com-

bien il falloit de journées pour aller jusqu'à la cour du grand roi, traita sa proposition d'extravagante, & ne put s'empêcher d'en rire. L'expédition d'Agefilas semble contredire ceci ; mais si l'on y fait attention, & les auteurs s'expliquent positivement là-dessus, cette entreprise ne fut point formée par l'Etat, qui ne l'avouoit point du tout, mais par un particulier, qui ne demanda à Sparte, que trente conseillers, & la permission de commander ceux qui voudroient le suivre, & concourir avec lui au projet de mettre en liberté les Grecs de l'Asie.

Cependant l'esprit de domination, qui influoit si fort sur le gouvernement d'Athènes, & qui ne tendoit pas à moins qu'à subjuguier toute la Grece, comme on

l'a vû dans le chapitre précédent ; se manifesta avec tant d'évidence , que Sparte ouvrit les yeux sur la nécessité d'en arrêter les progrès. On a vu de quelle manière cette guerre s'alluma ; comment les peuples qui en étoient le principe disparurent, pour ainsi dire , & comment Sparte & Athènes, d'auxiliaires qu'elles étoient, devinrent bientôt les puissances belligérentes.

Il fallut bien alors faire céder les institutions aux circonstances. Sparte rétablit sa marine , & la soutint au moyen des secours d'argent qu'elle recevoit de Perse. Les Spartiates n'étoient rien moins que marins ; ils essuyèrent des revers : mais ils étoient courageux & disciplinés ; ils reprirent bientôt l'avantage , & arracherent

cherent enfin l'empire de la mer aux Athéniens. Cette dernière puissance humiliée, ils rompirent encore une fois leur marine; mais l'expérience de cette guerre parut démontrer que les temps étant changés, il falloit faire prêter les principes aux circonstances, & qu'il étoit nécessaire d'avoir un trésor public, pour ne plus mettre l'état dans le cas de dépendre des intérêts des Perses, & d'avoir recours à eux.

Cette opinion si spécieuse étoit appuyée par Lifander, qui ayant eu la plus grande part aux succès de la république, avoit acquis aussi le plus grand crédit. On ne prit pas garde aux motifs qui faisoient agir ainsi ce citoyen ambitieux. On ne prit pas garde que l'établissement de ce trésor pour

subvenir aux besoins de l'Etat, tendoit à sa destruction, en détruisant le principe qui étoit de toujours se défendre & de ne jamais conquérir. On ne prit pas garde que l'or qui y seroit déposé, philtreroit bientôt à travers les coffres dans la bourse des citoyens, & que le trésor public deviendrait enfin celui des particuliers, en excitant en eux l'ambition d'en disposer. Il arriva ce qu'on devoit en craindre. Les Spartiates également pauvres, étoient tous riches; le nouveau règlement fit connoître la pauvreté & les richesses. Un pere mécontent de son fils, fit passer une loi qui permettoit aux peres de disposer de leurs biens à leur gré, sous prétexte de tenir les enfans dans une plus grande dépendance. Lorsque

dans un tout bien combiné on dér-  
range une partie , il est évident  
qu'il en résulte un dérangement  
dans toutes les autres qui y sont  
liées ; & il est rare que ce dé-  
rangement n'entraîne pas la des-  
truction du tout ; cette loi nou-  
velle ne fit que hâter la révolu-  
tion , que l'établissement d'un tré-  
sor public n'eût peut-être amené  
que lentement. Les terres ne fu-  
rent plus divisées par égales por-  
tions ; elles passèrent dans les  
mains d'un grand nombre de ci-  
toyens qui , devenus riches , cés-  
sèrent d'être guerriers.

L'égalité détruite , les citoyens  
pauvres n'eurent pas le même  
zèle pour une patrie qui sembloit  
avoir cessé d'être juste à leur  
égard, le courage subsista à Sparte ;  
mais Sparte ne fut plus invincible.

Cette république vaincue avoit perdu son éclat & sa gloire , sans tomber sous le joug du vainqueur. Cléomene parut , il reveilla l'esprit de Lycurgue , rétablit les anciennes institutions , & tout-à-coup Sparte reprit son ancienne splendeur ; mais la puissance combinée des Macédoniens & des Achéens ayant forcé Cléomene de s'éloigner de la Grèce, les Achéens détruisirent son ouvrage, & Sparte retomba dans son assoupissement.

Cependant le courage , la discipline & l'esprit militaire ne s'y éteignirent jamais au point qu'on pût méconnoître un soldat Spartiate , ni le confondre avec un soldat de quelque autre nation que ce fût. Ce peuple intérieurement attaché à ces mêmes principes qu'il avoit trop perdus de

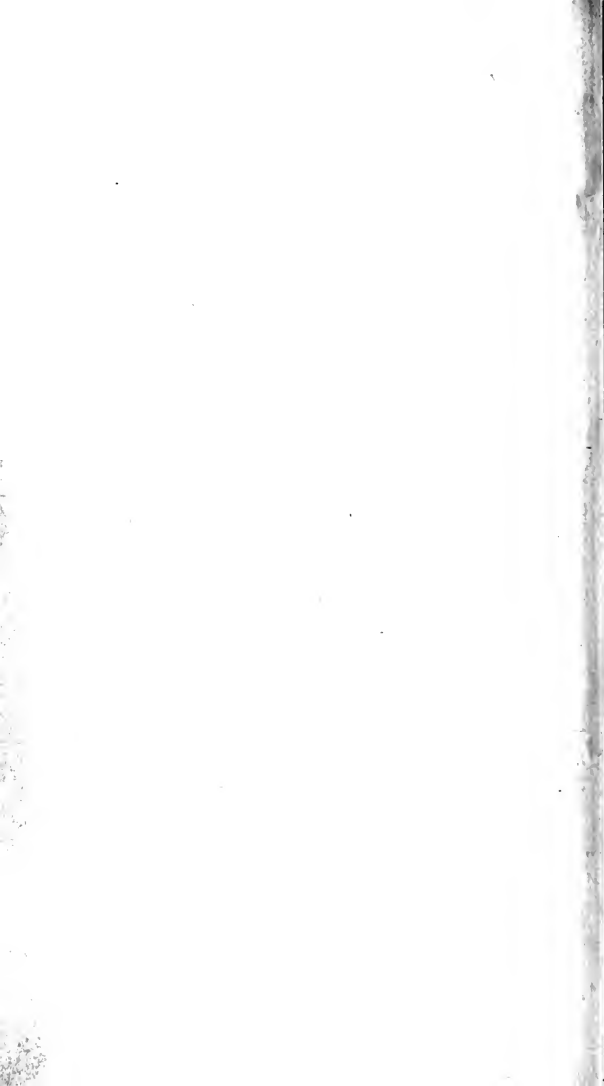


vue , marqua toujours aussi le même éloignement pour le commerce jusques dans sa décadence. Philostrate qui vivoit sous l'empire de Domitien , rapporte un trait qui peut en servir de preuve ; un jeune Lacédémonien , dit-il , fut appelé en jugement , & près d'être condamné à mort, pour avoir préféré le trafic & le négoce de la mer aux emplois du gouvernement, & le soin de s'enrichir au service de la République.

*Fin du Tome premier.*







19-7H-12

